BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

S C
XIII
37

GIOVANNI PANZERI
Commissionario — Libraio
MILANO
VIA LARGA, 20

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
I. C.
XIII
37

GIOVANNI PANZERI
Commissionario — Libraio
MILANO
VIA LARGA, 20

54372

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE,

PAR

MADAME DE GENLIS.

Virtue and Patience have at length unravell'd
the knots which Fortune ty'd. DRYDEN.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie.
TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire.*

TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

BERLIN,

CHEZ F. T. DELAGARDE.

AN X.

NAPOLI

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins, le 30 juillet.

Oui, ma chère tante, je ne vous cacherai jamais rien ; vous connaîtrez toujours tous les sentimens de ce cœur que vous avez formé, et qui ne pourra jamais feindre avec vous. Je vous ai déjà mandé le genre de vie que je mène ici ; l'étude et la lecture font toujours mes délices, ainsi soyez bien sûre que je trouve du tems pour tout. J'ai pour-

tant fait une petite escapade qu'il faut que je vous conte. Il est d'abord nécessaire de vous dire qu'il y a dans cette province une jeune personne nommée *Léocadie*, adoptée par la marquise d'Erneville, et que tout le monde dit être ma sœur, c'est-à-dire fille de mon père. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant vu pour la première fois mon père à l'intendance, elle montra une émotion qui frappa tout le monde, et mon père aussi parut fort troublé et très-attendri. La réputation de beauté, de graces et de talens de cette jeune personne, jointe à l'idée qu'elle est ma sœur, m'inspira la plus vive curiosité ; mais il me fut impossible de la rencontrer. Enfin je découvris qu'elle allait avec madame d'Erneville aux grottes d'Arcy. Alors je demande un congé, je l'obtiens, je pars avant elle, j'arrive au village le plus près de ces grottes, et je m'y établis. Le lendemain j'apprends que Léocadie est arrivée ; je suis averti du

moment où elle se rend aux grottes, et j'y vole ; elle était déjà dans ces souterrains, et comme j'y entrais avec un domestique qui portait deux flambeaux allumés, je fus très-surpris de voir les grottes pleines d'une épaisse fumée, et d'entendre des cris de femme. C'est que les conducteurs n'avaient porté que des torches enflammées de paille humide ; ces brandons mouillés s'étaient éteints, et les dames éprouvaient la plus vive frayeur, en se trouvant, dans une totale obscurité, dans un lieu rempli de trous et de précipices. Je leur parus donc un ange libérateur avec mes deux flambeaux de poix !.... Dans cette espèce de danger, madame d'Erneville ne pensait qu'à sa fille qui, de son côté, répétait toujours : *Maman, maman* !..... Un homme qu'on appèle M. du Resnel donnait le bras à Léocadie, un domestique conduisait à la fois madame d'Erneville et une vieille demoiselle. Ce domestique, tombé dans un trou,

s'était foulé le pied. Léocadie se désolait de voir sa mère sans autre soutien que le bras de la vieille demoiselle qui faisait des cris aigus. Tel était l'état des choses quand j'entrai dans la grotte. Aussitôt je cours à madame d'Erneville ; sans la consulter, je m'empare de son bras, la vieille demoiselle fait à mon égard la même chose ; nous étions au fond des grottes, et comme la fumée était véritablement étouffante, nous ne songions qu'à en sortir. Nous marchions devant, afin de frayer le chemin à Léocadie, dont je n'avais pu encore distingner les traits, car j'entrevoyais à peine madame d'Erneville à laquelle je donnais le bras.... Elle, de son côté, ne songeait guère à m'examiner ; à toute minute elle tournait la tête derrière nous, pour recommander à M. du Resnel de bien conduire Léocadie. Enfin nous atteignons l'entrée de la grotte, nous respirons avec délices un air frais et pur, et nous

voilà tous réunis hors du souterrain en pleine campagne. Alors Léocadie s'approche pour me remercier, et je vois la plus charmante créature qui existe. Sa beauté est céleste, et il y a une telle innocence dans toute sa personne, que la première sensation que son aspect inspire, est aussi pure que l'expression de sa physionomie. On ne sent d'abord que ce que l'on éprouverait à la vue d'un ange. Mon premier mouvement fut de m'applaudir d'être son frère, sans songer que ce titre me privait à jamais de l'espoir de devenir son amant..... Elle était mise avec une élégance que je n'ai vue qu'à vous. Elle avait une robe couleur de paille, une ceinture lilas; un ruban de même couleur et une rose naturelle, placée de côté sur sa tête, rattachaient ses beaux cheveux nattés. Il est vrai qu'elle a tous les traits de mon père, et par conséquent, ma chère tante, elle vous ressemble extrêmement; mais, n'ayant pas les cheveux noirs

comme les vôtres, ni vos vives couleurs, ni les yeux d'un bleu aussi foncé, elle ressemble davantage encore à mon père. Tandis qu'elle me parlait avec une grace que rien ne peut dépeindre, madame d'Erneville, se joignant à elle pour me remercier, me demanda mon nom. Je le dis avec une sorte d'embarras, et je fus bien attendri en voyant Léocadie pâlir et tressaillir.... Je reconduisis madame d'Erneville jusqu'à sa maison; elle me fit comprendre poliment qu'elle desirait que je n'y entrasse point, car elle s'arrêta à la porte en me renouvelant ses remercîmens. Je fis en soupirant une profonde et triste révérence, et je m'éloignai sur-le-champ. Voilà, ma chère tante, tout ce que je puis vous dire des fameuses grottes d'Arcy. Je n'ai vu là qu'un *chef-d'œuvre de la nature* beaucoup plus intéressant que *des stalactites*, et la description de Léocadie vaut bien celle d'une caverne souterraine. Madame d'Erne-

ville est encore bien jolie, sa fraîcheur est étonnante ; je ne connais point de physionomie plus douce et plus agréable que la sienne.

Il est bien heureux pour moi que cette angélique Léocadie soit ma sœur ; sans cette persuasion, je dirais comme Hippolyte, auquel mon père me compare si souvent :

Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
Cette ame si superbe est enfin dépendante....

Mais je vous avouerai franchement que l'ineffaçable idée de Léocadie me rend encore plus désagréable le fâcheux souvenir de mademoiselle de Jussy. Vous m'avez promis, ma chère tante, de faire l'impossible pour détourner mon père d'une alliance qui me rendrait le plus malheureux des hommes. Au nom du ciel, que la fermeté de mon père à cet égard et l'étonnant goût de ma mère pour toute cette ennuyeuse famille ne vous rebutent pas. Je sais tout ce qu'on peut dire en faveur

d'Aglaé de Jussy ; elle a un très-beau nom, elle est riche, elle est jolie, elle danse fort bien ; mais elle n'est occupée que de sa figure et de sa parure ; elle n'aime ni la lecture, ni la campagne, elle n'estime que ce qui est *à la mode*, elle est orgueilleuse et coquette, elle n'a par conséquent ni candeur, ni naturel, ni sensibilité ; est-ce là, ma chère tante, la femme qui peut convenir à votre élève ? Enfin j'ai une véritable antipathie pour elle ; je hais jusqu'à sa figure que mon père vante tant, cet air décidé, ces minauderies, cette petite voix affectée, ces rires forcés, ces yeux que jamais le regard d'un homme n'a fait baisser, ce front de dix-huit ans qui ne rougit point ; tout cela me déplaît mortellement. Ah ! lorsque dans mon imagination je la place à côté de Léocadie, je la trouve hideuse !

Comme je n'ai fait aucune des folies qui déshonorent la plupart des

jeunes gens qui entrent dans le monde, mon père me croit *de glace* : il se trompe beaucoup. Je vous aime *avec adoration* , et si vous n'aviez pas réprimé ce premier sentiment de mon cœur par tant de cruelles moqueries , par des sermons si sévères, et enfin par *l'exil* , en me reléguant loin de vous , cette passion eût fait le destin de toute ma vie. Mais vous m'avez dégoûté de toutes les femmes ; j'en veux une , non qui vous égale , mais qui du moins vous ressemble un peu par les qualités de l'esprit et de l'âme. Ah ! Léocadie réunit tout ! elle a même vos traits et votre ravissante physionomie ; elle n'a pourtant par votre air majestueux et votre regard imposant, mais c'est ce que j'aimais le moins en vous.... Plus j'y pense , et moins je me console que Léocadie soit ma sœur !....

Adieu , ma chère , mon adorable tante. Je ne sais si je reprendrai ma

gaîté naturelle, mais depuis quelques jours je suis bien mélancolique ! Une lettre de vous peut seule me tirer d'un état si opposé à mon caractère.

LETTRE II.

Réponse de la comtesse de Rosmond au comte Jules.

De la M**, le 8 août.

Je ne vous ai jamais vu si dénigrant pour cette pauvre Aglaé dont vous exagérez un peu les ridicules. Au reste, vous savez, mon cher Jules, que je serais aussi très-fâchée qu'elle devînt votre femme. Mon frère et ma belle-sœur tiennent beaucoup à ce mariage, mais vous ne devez craindre de leur part aucune espèce de violence, on n'a rien à redouter de semblable avec d'aussi bons parens.

Quant à cette jeune et charmante Léocadie, je vais bien vous étonner en vous disant que je suis *certaine* qu'elle n'est point votre sœur. Par un enchaînement très-singulier d'événemens bisarres, j'ai acquis cette

parfaite certitude. Mais ceci tient à des secrets qui m'ont été confiés, et qu'il m'est impossible de révéler. Je vous demande même, et j'exige de votre probité, que vous ne disiez à qui que ce soit au monde l'éclaircissement que je vous donne à cet égard. Je connais votre discrétion et vos principes, et cette connaissance me donne une confiance qu'on n'a pas ordinairement pour un homme de votre âge. Ainsi je vais vous ouvrir mon ame toute entière, et vous faire part de mes espérances et de tous mes projets relativement à vous.

Quoique je n'aie que trente-trois ans, c'est-à-dire, onze ans de plus que vous, les soins que j'ai donnés à votre éducation, et la manière dont vous en avez profité, m'ont inspiré pour vous un sentiment véritablement maternel. Je ne me marierai jamais, et Jules sera toujours *mon fils unique*. Seule héritière des grands biens de ma tante, j'ai une

fortune très - considérable dont je puis souverainement disposer. Soyez donc bien persuadé qu'on ne vous mariera point *contre mon gré*. Avec la fortune de vos parens et la mienne, vous serez un jour l'homme le plus riche de la cour ; desirer encore de la richesse dans la femme que vous choisirez, serait une absurde cupidité. Aussi n'est - ce pas ce qui détermine vos parens pour mademoiselle de Jussy ; ils ne sont séduits que par ses alliances, sa grande naissance, sa jolie figure et l'intimité de votre mère avec madame de Jussy. Je pense comme vous depuis long-tems sur mademoiselle de Jussy, et vous le savez. Je desire avec passion, pour mon neveu, pour mon élève, pour mon fils, une femme aimable et vertueuse.... et je lui confie que tout ce que j'ai entendu dire de Léocadie, me fait souhaiter avec ardeur de pouvoir un jour l'appeler *ma fille*.... L'homme que j'estime le plus, le vicomte de

St. Méran, la connaît depuis sa première enfance, et m'a fait d'elle le portrait le plus ravissant. Voilà, mon ami, voilà l'épouse qu'au fond du cœur je vous destine. Jugez si votre dernière lettre m'a fait plaisir..... Mais outre les préjugés de la naissance que nous avons contre nous, il faudra vaincre encore beaucoup de difficultés ; nous en viendrons à bout, si vous vous laissez guider par moi, et si vous avez une parfaite discrétion. Je ferai tout, oui, tout, pour obtenir le succès que je desire; je n'ai dans le monde entier que ce seul intérêt et cette seule affaire. Mais voici ce que j'exige de vous : 1.° un secret absolu ; 2.° que vous ne fassiez aucune intrigue pour revoir Léocadie, pour lui parler ou pour lui faire parvenir une lettre. Si vous me désobéissiez en ceci, je le saurais, j'ai pour cela des moyens certains ; alors je cesserais de vous estimer, et je renoncerais sans retour à ce

projet. Si vous acceptez ces conditions, si j'en reçois votre parole, je vais sans perdre de tems m'occuper uniquement et sans relâche d'une affaire qui, en faisant votre bonheur, assurera le mien.

Adieu, mon cher Jules ; brûlez cette lettre, et répondez-moi sans délai.

LETTRE III.

Réponse du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins, le 12 août.

Elle n'est pas ma sœur !... grand Dieu ! Léocadie n'est pas ma sœur !... et vous, mon adorable amie, ma chère bienfaitrice, vous voulez unir ma destinée à celle de cette ange !.... Oui, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, de suivre scrupuleusement toutes les lois que vous m'imposez ; il ne m'en coûtera rien de garder le secret, puisque j'en puis parler avec vous ; je n'aurais pas non plus été tenté de lui écrire quand vous ne me l'auriez pas défendu ; mais, je l'avoue, j'aurais voulu la revoir ; depuis que je sais qu'elle n'est pas ma sœur, je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir la contempler dix minutes. Cependant, soyez sûre que

je vous obéirai aussi parfaitement sur ce point que sur tous les autres.

O ma divine confidente ! vous qui la première m'avez fait connaître toute ma sensibilité, il n'appartenait qu'à vous de disposer d'un cœur que vous avez animé !... Votre lettre me tourne la tête ; je suis transporté, je suis amoureux, je suis jaloux.... Vous qui savez tout, dites-moi, êtes-vous bien sûre que je n'aie pas un rival préféré ? .... Par pitié, daignez me rassurer promptement à cet égard...

J'ai là sous mes yeux votre portrait que vous me donnâtes il y a dix ans ! juste ciel ! comme il ressemble à *tout ce que j'aime !*... Il n'y a nulle confusion dans ma tête et dans mon cœur ; aimer *l'une*, c'est aimer *l'autre*.... Elle n'a pas votre éclat, elle n'a pas tant de vivacité, tant de feu dans le regard ; mais voilà la coupe de ses yeux, son front ; voilà ce nez si délicat, si parfait ; voilà sa charmante bouche, voilà cette expression sublime de sensibilité..... C'est

elle, et je l'adore, parce que *c'est vous.*

Au lieu de mettre cette lettre à la poste, je vous l'envoie par Vatel que je fais partir dans l'instant, uniquement pour vous porter ma réponse. Adieu, mon ange tutélaire; ah! que je voudrais être à vos pieds!....

LETTRE IV.

*Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel***, chanoinesse.*

D'Autun, le 22 août.

Vous n'avez paru à Autun que pour nous laisser des regrets. Je n'ai pu me consoler de votre départ qu'en changeant de lieu; j'ai fait un petit voyage à Moulins. Tout le monde y contait encore une plaisante scène qui s'est passée à l'intendance. La marquise d'Erneville et la belle Léocadie s'y sont trouvées face à face avec le duc de Rosmond; *le sang a parlé* fort indiscrétement; Léocadie s'est évanouie tout à plat; le duc fondant en larmes l'a prise dans ses bras et l'a portée sur un canapé; tout ceci en présence de quatre-vingts personnes.

Il y a plus de quatre ou cinq mois que je n'ai eu des nouvelles du marquis de Celtas; je l'excuse, il est jeune et brillant ; et entraîné dans le torrent de la dissipation de la cour, on n'a guères le tems d'écrire à ses parens. Il a tout ce qu'il faut pour réussir auprès des femmes, il fera sûrement un grand chemin. J'en aurais pu faire autant, mais ma sensibilité ne m'a jamais permis de m'occuper de ma fortune. D'ailleurs, il y a dans mon caractère une sorte d'inflexibilité et même d'austérité qui pouvait étonner à la cour et subjuguer l'estime, mais qui ne devait pas gagner la faveur. Dans le peu de tems que j'ai passé là, je leur dis d'étranges vérités, et je leur parus, je vous assure, un être d'une espèce fort singulière. Au reste, je préfère aux grandeurs des biens beaucoup plus réels, l'indépendance et l'amitié. La philosophie m'apprit de bonne heure à dédaigner la fortune, cette impérieuse divinité qui exige de ses adorateurs le sacrifice des sentimens

mens les plus doux et des goûts les plus agréables.

Et sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés (1).

Je m'amuse à écrire *mes mémoires*; je crois que ce sera un ouvrage piquant et original. Je vous le communiquerai, votre suffrage lui donnerait un véritable prix à mes yeux. Mes hommages à vos aimables compagnes; parlez-leur quelquefois de l'homme du monde qui pense le plus souvent à vous.

(1) Chaulieu.

LETTRE V.

De la mère inconnue à sa fille Léocadie.

Le 9 septembre.

Que cette lettre, ma fille, soit pour toi seule! O mon enfant, depuis que je t'ai vue, depuis que j'ai goûté le bonheur inexprimable de te presser dans mes bras, depuis que tes larmes ont coulé sur mon sein, je ne puis vivre sans te parler de ma tendresse, du moins aussi souvent que me le permettra l'énorme distance qui nous sépare!.... Je veux t'écrire, je veux correspondre avec toi, mais secrétement. J'ai voulu que ta bienfaitrice, pour sa justification, pût montrer mes premières lettres et parler de mon apparition à Erneville, maintenant je ne veux écrire qu'à toi seule. J'ai besoin de t'ouvrir mon cœur et de lire dans le tien; le desires-tu, ma

Léocadie ? y veux-tu consentir ? J'ai des moyens faciles et sûrs pour te faire parvenir mes lettres, et pour recevoir les tiennes sans que personne en puisse jamais avoir le moindre soupçon. Ah ! dis-moi promptement que tu desires cette correspondance, promets-moi le secret, et tu sauras tout.

Le lendemain du jour où cette lettre te parviendra, mets ta réponse au déclin du jour dans le creux *de l'arbre de Léocadie*, et couvre-la de mousse. Je la recevrai au bout de cinq ou six jours ! Ah ! je ne vivrai pas jusques-là !....

LETTRE VI.

Réponse de Léocadie.

Du château d'Erneville, le 9 septembre.

O LA mère la plus tendre, la plus révérée et la plus chérie! je puis donc enfin vous écrire!.... Vous me demandez si je le desire! Ah! grand Dieu! depuis deux ans voilà le plus ardent de mes souhaits, puisque je n'ose former celui de vous voir!.... Quoi, ma mère! c'est à vous que j'écris, vous lirez cette lettre, vous daignerez y répondre!.... je pourrai vous reparler encore de ma reconnaissance, de ma tendresse!... Vos ordres sont sacrés pour moi; il m'en coûtera, sans doute, de cacher à ma bienfaitrice, à ma seconde mère, le secret le plus important de ma vie, le secret qui fait mon bonheur; mais je me tairai sans scrupule, en songeant que je vous obéis.

Quand je fus à Paray, je n'osai pas vous porter une lettre, puisqu'il aurait fallu la confier à Jacinthe ; mais combien de fois depuis le plus heureux jour de mon existence, je me suis repentie de ne vous avoir pas laissé un billet en vous quittant! Je croyais que je pourrais vous parler et vous exprimer tout ce que j'éprouvais ; hélas ! je n'ai pu que pleurer!.... Et même, dans ce moment, je ne puis encore que vous aimer, que vous chérir ; il m'est impossible de vous peindre ce que je sens ! toutes les expressions qui pourraient vous en donner l'idée, sont devenues communes et ont été profanées par l'exagération !

O ma mère ! quel intérêt puissant vous répandez sur ma vie ! Je suis l'*objet de vos plus chères espérances* !.... ah ! je ferai tout pour les réaliser, n'en doutez pas. Donnez-moi les occasions de vous prouver mon respect, mon obéissance et mon amour ; apprenez-moi comment je pourrais

vous consoler de vos peines secrètes : voilà les bienfaits que j'implore, voilà comment vous pouvez rendre votre Léocadie parfaitement heureuse. J'ose à peine vous questionner.... hélas ! quand vous reverrai-je ? à quelle époque la tendresse maternelle daignera-t-elle lever le voile affreux qui nous sépare ?.... quand connaîtrai-je les traits d'une mère adorée ? quand mes regards pourront-ils rencontrer les vôtres ? Que dois-je faire pour mériter une telle faveur ? ah ! parlez ! Je n'ai point la témérité de chercher à pénétrer ce que vous voulez cacher ; ne me suffit-il pas de savoir que vous m'aimez ! Je ne vous demande point vos secrets, je ne vous demande qu'un regard.

Je pense à vous dans tous les instans, et je ne puis me représenter votre visage ! c'est un tourment insupportable ?... N'osant écrire le nom chéri *de Rosalba* sur l'écorce de mon arbre, je l'ai tracé sur une plaque de marbre blanc, avec la date de *l'année*,

du mois, *du jour* et *de l'heure*, et j'ai posé cette inscription dans le creux de mon arbre, je l'ai recouverte de gazon, de mousse et de réséda, et j'ai planté, tout autour de l'arbre, *des roses mousseuses* que j'arrose tous les jours.... Arbre chéri! arbre sacré, devenu l'objet de mon culte et de mon amour, je regretterai, à mon dernier soupir, que tu ne puisses ombrager ma tombe !....

Auprès du banc de gazon où j'ai joui du bonheur de me trouver dans vos bras, où j'ai pressé, baisé vos mains, j'ai mis cette inscription :

. . . . . o sacri nodi
del sangue e di natura, quanto forti
voi siete ! . . . . (1).

Adieu, la mieux aimée de toutes

(1) Oh ! quelle est votre force, nœuds sacrés du sang et de la nature !... *De la tragédie de Mérope, de Maffeï.*

les mères ; que votre cœur vous instruise de tout ce qui se passe dans le mien, et qu'il vous fasse connaître tous les sentimens de votre reconnaissante et soumise Léocadie !

LETTRE VII.

Réponse de la mère inconnue.

Le 14 septembre.

Je la reçois dans l'instant, cette lettre qui fait une *époque* dans ma vie, et l'une des plus chères !... je lis les assurances de ta tendresse !... Mais quelles tristes réflexions, quels sentimens amers se mêlent à ma joie et la corrompent !.... Tu m'appelles *la mère la mieux aimée* ! ..... Ah ! Léocadie ! la *mieux aimée* pour toi n'est-elle pas celle qui t'adopta ? .... Réponds-moi, puis-je même me flatter d'être placée au même rang dans ton cœur ?... Que dis-je ? ah ! garde-toi de comparer jamais des affections si sacrées ; la raison, en les pesant, pourrait peut-être les restreindre ; et le cœur, en s'y livrant, n'y saurait mettre des bornes !.... Ta bienfaitrice n'est-elle pas la mienne !

Oh ! combien je la respecte ! combien elle m'est chère! Je lui dois tes vertus, et les principes qui feront ta gloire et ton bonheur !.... Qu'elle soit toujours pour toi l'objet chéri de la plus vive reconnaissance, de l'admiration la mieux fondée ; modèle parfait de la vertu, qu'elle soit toujours le tien !.... Voilà ses droits : ta malheureuse mère ne les a pas !.... elle doit, et le reconnaître, et ne s'en consoler jamais !

Je n'ai qu'un avantage sur ta mère adoptive, un seul, mais bien grand. Quelle que soit sa sensibilité, il est impossible qu'elle puisse t'aimer autant que je t'aime. Elle a tant d'autres objets d'attachement, elle a d'autres enfans ; et moi, je n'ai que toi, ma Léocadie, je n'aime passionnément que toi !...

Depuis que tu existes, chère enfant, j'ai toujours eu des moyens d'être informée de tout ce qui pouvait t'être relatif.... enfin j'ai su, depuis longtems, gagner *Jacinthe*.... Elle ignore

et mon sort, et mon nom ; elle sait seulement que je suis ta mère, c'est à elle que tu peux donner tes lettres, et c'est elle désormais qui te remettra les miennes. La pension qu'elle reçoit de moi, et ce qu'elle en attend justement par la suite, me répondent de sa fidélité ; elle ne nous trahira sûrement pas ; mais d'ailleurs ne lui accorde aucune espèce de confiance. Tu ne fais que ton devoir en cachant, même à ta bienfaitrice, ce que je te défends de révéler ; et Jacinthe trahit le sien, en n'instruisant pas sa maîtresse de tout ce qui regarde la jeune personne confiée à ses soins, et l'argent qu'elle accepte de moi rend cette action aussi vile que repréhensible. On doit aussi se reprocher de donner un argent qu'il est honteux de recevoir ; mais, hélas ! je n'avais que ce seul moyen de correspondre avec toi !.... Telle est la funeste influence du crime qui te donna le jour !.... Ah ! comment puis-je expier cette première faute, la seule de ma vie, quand les sen-

timens les plus légitimes qui en résultent, m'obligent sans cesse à m'envelopper des ombres du mystère, à dissimuler, à tromper !... J'abhorre la feinte et le mensonge, et je suis continuellement forcée d'y avoir recours ! Ah ! sois toujours irréprochable et pure, le repentir le plus sincère ne saurait rendre une vertu parfaite ; alors même que le cœur est purifié, la vie reste encore souillée par des démarches équivoques et ténébreuses, et par une dissimulation nécessaire !...

Tu ne connais que ma faiblesse, et non les circonstances qui la rendent excusable !... Je n'ai pas eu le bonheur d'être élevée comme toi.... on ne me donna que des talens frivoles, et l'on négligea de cultiver mon esprit, et sur-tout ma raison ! On me permit, dès mon enfance, la lecture des romans; mon cœur ne se corrompit point, mais ma tête s'exalta !... Confinée jusqu'à *seize ans* dans le fond d'un vieux château, à cinquante lieues de Paris,

privée là de toute société, n'ayant nulle idée du monde, des hommes et même des bienséances, héritière d'une fortune immense; enfin, impétueuse, étourdie, sensible et romanesque, pouvais-je ne pas m'égarer!... Je me livrai toute entière à un sentiment qui devait me paraître aussi raisonnable que légitime; j'étais abusée par de fausses apparences... Cette erreur et un instant de faiblesse me perdirent: j'avais seize ans !.... Depuis ce moment fatal, je n'ai pas cessé un seul jour de regretter l'innocence, et de pleurer ma faute ! L'amour maternel, loin de m'en consoler, ne fait qu'agraver l'amertume de mon repentir. Comment me consoler d'une faiblesse qui doit m'ôter ton estime ! Quand mon cœur ne serait pas fait naturellement pour la vertu, je l'adorerais, en songeant qu'elle peut me rendre plus digne d'être aimée de toi !... Depuis six ans, sur-tout, ton souvenir se mêle tellement à toutes mes bonnes actions, que j'ignore si

elles me sont inspirées par la bienfaisance et par l'honnêteté, ou seulement par le desir d'acquérir de nouveaux droits sur ton cœur, et de m'unir plus intimement à toi. Cher objet de toute ma tendresse, le sentiment que tu m'inspires est si sublime, que je ne puis ni le séparer un instant, ni le distinguer de l'amour de la vertu.

Adieu, ma fille; adieu, ma Léocadie: oui, nous nous reverrons. Ah! sans cet espoir, pourrais-je supporter ton absence!

LETTRE VIII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 1.er octobre.

Bon Dieu, mon amie, nous avons bien un autre sujet de frayeur que celui que vous nous avez vu il y a quelques années ; ceci est bien pis qu'un *revenant* ! Imaginez qu'il y a dans la forêt d'Erneville un loup enragé, qui est venu jusque dans le village ; il a mordu le gros dogue de Rochu, et ce chien est mort enragé... un malheureux petit enfant a été la victime de cette horrible bête... rien ne peut se comparer à notre effroi. Nous n'osons plus sortir, l'hermite a quitté la forêt, l'épouvante est universelle. Et Albert, maintenant presque toujours absent, n'est point ici, il est avec Maurice et Stéphen, à trente lieues de nous !... Que dois-je faire ?... On m'a conseillé d'écrire au

commandant de la province. Madame Regnard me dit qu'auprès de Lyon, il y a vingt ans, pour un semblable fléau, on envoya des troupes, qui firent une chasse ordonnée par le gouvernement. Conseillez-moi, chère amie; quel parti dois-je prendre? Il y a une garnison si nombreuse à Moulins; nous pourrions avoir des troupes bien promptement.

Adieu, mon amie; je ne puis vous dépeindre mon agitation et ma terreur.

Toute réflexion faite, j'écris au commandant, car j'apprends qu'il est à Moulins; je fais partir un courier. Je vous envoie toujours cette lettre, pour vous prier de ne venir ici que lorsque nous serons débarassées de ce fléau. Je crois bien qu'on ne risque rien en voiture, mais néanmoins il faut passer sur la lisière de la forêt, et je mourrais d'effroi de vous savoir là; ne venez donc pas jeudi, attendez de mes nouvelles.

LETTRE IX.

Réponse de la Baronne.

Le 1.er octobre.

Je partage votre effroi, chère amie, et au lieu de n'aller chez vous que jeudi, j'irai demain à la tête d'une armée, car monsieur du Resnel, qui était ici quand j'ai reçu votre billet, a dit de premier mouvement qu'il allait armer ses gens et ses paysans, et qu'il partirait demain de grand matin avec eux. Le baron à ces mots a senti ranimer son antique valeur guerrière, et veut aussi faire *un armement*; les deux généraux du Resnel et le baron seront à cheval, et moi en cabriolet; on m'escortera jusqu'à l'entrée du village, et de là les guerriers se rendront dans la forêt, et votre amie ira vous retrouver. Adieu; à demain; je serai près de vous entre huit ou neuf heures.

LETTRE X.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins, le 6 octobre.

MA chère, ma divine amie ! que j'ai de choses à vous dire !.... Vous m'approuverez, vous me louerez, vous me gronderez, je mérite tout cela ! Je vais commencer par vous conter ce qui sûrement obtiendra votre approbation.

Le premier de ce mois je dînais chez le commandant de la province ; nous sortions de table, lorsqu'on remet au commandant une lettre apportée par un exprès ; après l'avoir lue tout bas, il nous dit que la marquise d'Erneville n'ayant auprès d'elle ni son mari, ni son fils aîné, lui fait part des frayeurs que lui cause *un loup enragé* qui désole sa terre... Je n'en écoute pas davantage, je prends la parole, je demande la

permission de partir pour la forêt d'Erneville avec deux compagnies bien armées. Je sollicite, je presse, j'obtiens, je pars, je vais choisir mes compagnies, et je décide que nous partirons dans la nuit même, afin de nous trouver au point du jour dans la forêt, ce qui fut exécuté.

Guidés par des paysans que j'avais envoyé chercher dans le village, nous formons une enceinte, nous relançons le loup, nous étions en pleine chasse au lever de l'aurore, et à dix heures moins un quart, votre élève, votre Jules atteint *le monstre*, le vise, le tire, et l'abat d'un coup de fusil chargé à balles !... Je descends de cheval; je vais, avec mon sabre, couper le pied de la bête, et j'envoie Vatel au château d'Erneville, avec ordre de porter, de ma part, cette glorieuse marque de ma victoire, et de la mettre aux pieds de madame d'Erneville, car je n'osais l'adresser au *véritable objet* ?.... Dans ce moment nous en-

tendons un bruit extraordinaire de chevaux et d'hommes qui s'avançaient vers nous, mais qui venaient trop tard ; c'étaient les voisins de la marquise à la tête d'une troupe de paysans armés pour donner la chasse au loup. Je reconnus M. du Resnel, que j'avais vu déjà aux grottes d'Arcy, je lui contai la manière dont je m'étais décidé à venir ; je ne prononçai pas le nom de *Léocadie*. Après avoir marché sur les traces d'*Hercule* et de *Thésée*, je me conduisis avec la prudence de *Télémaque*, et comme si j'eusse été inspiré par Minerve ou par *Uranie*... On me félicite de mon exploit, et après quelques complimens je me hâte d'annoncer que je vais à Paray me reposer quelques heures avec ma troupe, et qu'ensuite je retournerai à Moulins. Alors je me sépare de l'armée villagoise, je mets mon cheval au grand galop, j'arrive devant une barrière assez haute, je veux la franchir, mon cheval saute mal,

il fait une ruade, me jette à terre en me donnant un coup de pied dans la tête au moment où je tombais. Le coup fut si rude, que je m'évanouis sur la place. On me porte, sans connaissance, dans la maison d'un garde-chasse à deux cents pas de là ; on me met sur un lit ; je reprends mes sens, et j'apprends que je ne suis qu'à un demi-quart de lieue du château d'Erneville..... Je me décide à me reposer une heure chez le garde-chasse et à repartir pour Moulins, quoique j'eusse une blessure très-considérable à la tête... Au bout d'une demi-heure, j'entends une voiture, et jugez de mon émotion en voyant entrer madame d'Erneville avec une autre dame qu'on appèle la baronne de Vordac, et M. du Resnel. La marquise, avec une sensibilité dont je fus pénétré, s'avança vers moi, me remercia, et m'offrit de m'emmener dans son château. Je refusai positivement cette offre, mais je me laissai pauser par

un homme attaché à son service, qu'elle avait amené. Cet homme, qui sait aussi saigner, voulut absolument me tirer trois palettes de sang. Madame d'Erneville, pendant tout ceci, resta dans ma chambre, me renouvela ses premières offres, et voyant que j'étais inébranlable, me conjura d'accepter une voiture pour retourner à Moulins, ce que je refusai aussi. Elle me fit avaler et respirer des vulnéraires, enfin elle me soigna comme vous auriez pu le faire. Après tout cela je demande mon cheval, je prends congé de madame d'Erneville, elle avait les larmes aux yeux, il ne m'en fallait pas tant pour m'attendrir; *le héros blessé* ne peut plus se contenir, il saisit une des mains de la marquise, et quelques larmes s'échappent de *ses stoïques yeux !....* La marquise, vivement touchée, m'embrassa..... C'est un ange que cette femme..... Je presse fortement sa main, que je tenais toujours, et

puis je m'éloigne brusquement, je remonte à cheval, et je pars. Est-ce là une conduite héroïque et parfaite ? Je pouvais légitimement revoir Léocadie, passer deux ou trois jours avec elle sous le même toît ; et j'ai eu le courage de résister à cette tentation ! Mais je savais que vous approuveriez cet effort, que madame d'Erneville m'en saurait un gré infini, et que cette conduite réservée et délicate, jointe à une grande preuve de zèle et du plus tendre intérêt, m'obtiendrait l'estime et l'amitié de Léocadie. Comme on trouve son compte à se bien conduire ! La vertu est si utile, que toujours l'homme le plus constamment vertueux ne paraît être aux yeux de la raison que celui qui a le mieux calculé !

Voilà, mon adorable mentor, la plus belle partie de mon histoire... le reste fera froncer vos beaux sourcils noirs ; n'importe : je ne tairai rien, vous saurez tout.

Vous m'avez fait apprendre à dessiner et à peindre, et vous m'avez souvent dit que je n'étais qu'un barbouilleur ; eh bien, j'ai fait un chef-d'œuvre !.... Quoique j'eusse votre portrait, j'en desirais encore *un autre*, et j'ai voulu le tenir de vous, c'était en doubler le prix ! Voici comment vous me l'avez donné. J'ai copié votre portrait, je n'y ai fait que de très-légers changemens, j'ai peint des yeux d'un bleu moins foncé, des cheveux châtains clairs, des joues d'un incarnat moins vif.... j'ai habillé cette figure avec une robe couleur de paille, une ceinture lilas, j'ai placé une rose sur sa tête ; c'était toujours vous, et c'était encore *Léocadie sortant des grottes d'Arcy*.. Cette peinture n'est pas d'un fini *très-précieux*, mais le dessin en est correct, et la ressemblance parfaite !.... Je mis ce portrait dans un médaillon d'or, et n'osant tracer le nom de *l'objet*, j'ai gravé sur l'une des plaques ces mots: *Grottes d'Arcy*,

et

et sur l'autre, ceux-ci : *Souvenir ineffaçable*. J'ai attaché ce médaillon à une longue chaîne d'or ; et je l'ai mis à mon cou, bien caché, sous une chemise, une veste et un habit. Je le croyais en sûreté là, mais voici ce qui est arrivé. Quand on me porta, sans connaissance, chez le garde-chasse, Vatel, en me posant sur le lit, défit mon col, ouvrit ma chemise, et vit que la chaîne d'or, entortillée, me serrait le cou, que j'avais excessivement gonflé dans ce moment. Voulant détacher la chaîne, il la cassa ; le garde-chasse la reçut de ses mains avec le médaillon, et la serra dans une armoire qui fermait à clef. En revenant à moi, je ne m'apperçus point que ce trésor me manquait. La visite de madame d'Erneville prolongea cette distraction. Quand je partis si brusquement, le garde-chasse n'était point là, le médaillon fut oublié par Vatel et par moi. Ce ne fut qu'à deux lieues d'Erneville et

par de-là Paray, où je ne m'arrêtai point, que je m'apperçus, tout-à-coup, que je n'avais plus ce portrait si chéri ! Vatel, interrogé et grondé, fut renvoyé chez le garde-chasse ; il n'était plus tems : trois quarts-d'heure après mon départ, le garde-chasse se rappelant qu'on lui avait confié ce médaillon, le porta sur-le-champ au château, et le remit à la marquise. Dans tout ce mouvement il s'était ouvert ; la marquise vit le portrait, l'ôta de sa place, et m'envoya le médaillon vide !.... Ainsi elle m'a *volé* sans scrupule, et voilà ma récompense d'avoir tué son *loup enragé* ! Cela n'est-il pas bien ingrat ? Elle a pourtant depuis envoyé savoir deux fois de mes nouvelles. Au reste, ma chère tante, ne craignez point que ceci puisse découvrir que j'ai votre portrait. Quand je vins dans ce pays vous me fîtes promettre que je dirais que je l'avais perdu, afin de vous dispenser de le faire copier pour *la per-*

sonne qui vous le demandait avec tant d'instance. Depuis ce tems qui que ce soit au monde ne l'a vu, et si par hasard (ce que je ne crois nullement) l'aventure du portrait *de Léocadie* était sue, on ignorerait toujours par quel moyen j'ai pu l'avoir. Mais certainement madame d'Erneville ne parlera point de cet incident, et le secret sera bien gardé.

Je sais, à n'en pouvoir douter, que la marquise croit que Léocadie est fille de mon père, par conséquent tout ce que j'ai fait n'a pour cause, à ses yeux, que l'amitié fraternelle. Un amant *vulgaire* serait fâché que Léocadie fût dans une telle erreur, et moi j'en suis charmé; elle pense à moi sans trouble; loin de repousser mon souvenir, elle se croit obligée de m'aimer, elle s'occupe, avec intérêt, de moi; n'est-ce pas beaucoup? Elle imaginera que j'ai fait son portrait à l'aide d'un portrait de mon père, peint dans sa première jeunesse; j'aimerais mieux qu'elle

pût croire que je ne l'ai fait que de souvenir !

Elle n'est pas ma sœur ! vous me la destinez !.... Quel mystère incompréhensible ! et comment pouvez-vous savoir là dessus, avec certitude, ce que madame d'Erneville et tout le monde ignore ? et comment expliquer alors cette ressemblance si frappante ?.. Enfin je vous crois aveuglement, vous mon guide, vous que je révère, que j'admire et que j'aime comme une divinité, je m'abandonne à vous, je ne reçus que de vous une ame et la lumière : je n'attends le bonheur que de vous. Adieu, respectable amie, passionnément aimée ; je baise vos deux belles mains avec toute la tendresse de mon cœur.

Ma blessure à la tête m'a beaucoup fait souffrir pendant trois jours, on m'a saigné une seconde fois. Je suis parfaitement bien depuis hier.

LETTRE XI.

De la Marquise à la Baronne.

Le 15 octobre.

MONSIEUR et madame d'Olbreuse sont arrivés ici hier au soir, et resteront quinze jours avec nous. Ils ont passé par Moulins, et y ont vu le comte Jules, dont ils ont fait, avec enthousiasme, un éloge très-mérité. Cet intéressant jeune homme partait le lendemain pour Paris. Sa conduite, à Moulins, a été aussi parfaite que les années précédentes. A cet âge, avec tant de graces, une si jolie figure, une telle vivacité, une gaîté si charmante, joindre des mœurs si pures, une sensibilité si vraie et un goût si passionné pour l'étude ! Quel gré je lui sais de sa conduite avec nous ! et de *cette amitié fraternelle* si touchante et si délicate ! Léocadie en est pénétrée. Elle m'a demandé *le portrait des*

grottes d'Arcy et *le pied du loup*. Ces deux choses seront précieusement conservées.

Quelle différence du fils au père ! Ce dernier, pour mon malheur éternel, s'introduisit ici, malgré moi, sous le prétexte d'une feinte blessure, et le fils, réellement et cruellement blessé pour nous avoir rendu le plus grand service, n'a pas voulu venir dans ce château quand je l'y invitais, uniquement parce qu'il sentait que je ne pourrais l'y recevoir sans quelqu'embarras.

Cette aventure a donné beaucoup d'humeur à Albert, et même à Maurice, qui ne se console pas qu'un étranger ait tué *notre loup*, comme il dit. Cette action lui paraît une usurpation. Il y a eu, à ce sujet, une espèce de querelle entre lui et Léocadie. Maurice extravaguait, et Albert lui a donné toute raison, et avec une sécheresse extrême pour Léocadie, ce qui a mis fin à la dispute, car le bon cœur de Maurice n'a pu sup-

porter de voir Léocadie interdite et affligée ; sur-le-champ il s'est donné tort, et alors Albert l'a boudé !....

Il est décidé que nous dînerons tous jeudi à Gilly, et nous vous y donnons rendez-vous. Madame d'Olbreuse a bien envie de vous revoir, elle est extrêmement aimable.

Adieu, mon amie ; mandez-moi si je puis me flatter du bonheur de vous voir jeudi.

LETTRE XII.

De la mère inconnue à Léocadie.

Le 16 octobre.

Chère enfant, madame d'Olbreuse demandera à ta bienfaitrice de t'emmener à Paris pour deux mois seulement. Oh! ne te refuse pas à ce voyage, qui me procurera le plaisir inexprimable de te revoir! mais que ceci reste entre nous pour jamais enseveli dans le plus profond secret, ainsi que notre correspondance !....

Adieu, bien-aimée Léocadie ; juge avec quelle agitation et quelle impatience j'attends la décision d'une chose si passionnément desirée !...

LETTRE XIII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 15 octobre.

Eh bien, mon amie, Léocadie me quitte, et elle le veut!.... Dans cinq jours elle part pour Paris, avec madame d'Olbreuse. Cette dernière me demanda hier de l'emmener *pour six semaines ou deux mois*, me disant qu'il lui paraissait *desirable* que Léocadie, avec *une éducation si parfaite*, tant de talens et de goût pour les arts, fît un petit voyage à Paris, pour y voir tant de monumens célèbres, et de superbes collections de tableaux, d'histoire naturelle, etc.. Madame d'Olbreuse ajouta que, pendant ces deux mois, elle serait établie à la campagne, près de Paris, n'y recevrait absolument que trois ou quatre amis d'un âge mûr, et n'irait à Paris que pour en faire voir à Léocadie toutes

les curiosités ; et sans jamais y coucher, et qu'enfin elle me la ramenerait elle-même sur la fin de décembre..... Consternée à cette proposition, j'ai simplement répondu que je ne m'opposerais point à ce voyage, si Léocadie y consentait..... Léocadie est appelée, je lui fais part de la demande de madame d'Olbreuse, et de ma réponse. Léocadie pâlit, rougit, pleure, devient tremblante ; mais, sans balancer, sans hésiter une minute, elle accepte.... Ah ! je vous l'avoue, jamais coup plus rude et plus inattendu n'a frappé mon cœur, ce cœur trop sensible, déchiré depuis si long-tems par tant de peines connues et secrètes !... Cependant je me contins, je ne pleurai point ! Le ressentiment le plus vif et le plus douloureux étouffait ma sensibilité et suspendait mes larmes. Je me levai, en disant : Je vais ordonner les préparatifs de votre départ, et je sortis. Je cours à l'appartement de Léocadie, et j'ordonne à Jacinthe de faire des malles

de tout ce qui appartient à Léocadie, et sur-le-champ, et de ne rien oublier. Dans ce moment, on vient me chercher de la part de madame d'Olbreuse, on me dit que Léocadie se trouve mal, j'oublie toute ma colère, je vole auprès d'elle ... Hélas ! elle était dans un état véritablement affreux ; pâle comme la mort, glacée, tremblante et pleurant avec une amertume dont rien ne peut donner l'idée.... Je la pris dans mes bras, je l'embrassai mille fois, je l'assurai que je ne doutais point de sa tendresse, que je ne désapprouvais point ce voyage, que je sentais même qu'il lui serait très-utile, en un mot, je luis dis tout ce qui pouvait la consoler ; mais vainement : elle pleurait toujours avec la même véhémence, et toujours en gardant un silence qui n'était interrompu que par des gémissemens et des exclamations douloureuses... Oh ! combien je me suis reproché cette scène déchirante, qui m'a laissé un souvenir affreux, ineffaçable ! Quel remords que celui

d'avoir affligé mortellement ce qu'on aime!... Qu'importe d'avoir en raison: le vrai crime, le vrai malheur, est de réduire au désespoir l'objet pour lequel on donnerait sa vie!...

Dans le trouble où j'étais, j'oubliai de contremander les ordres donnés, dans mon dépit, à Jacinthe. Léocadie vit *trois grandes* malles rassemblées dans sa chambre, et qu'on s'occupait à remplir, ce qui lui fit comprendre que je comptais sur une entière séparation. Alors elle se jeta à mes pieds, et me dit tout ce que la douleur et la tendresse peuvent inspirer de plus touchant, mais *sans rétracter* le consentement donné au voyage. Je soutins que je n'avais craint qu'une absence plus longue; elle me protesta, et me donna sa parole, de ne pas rester plus de deux mois. Hélas! pourra-t-elle la tenir?.... Elle ne veut absolument emporter qu'un gros portemanteau, un sac de nuit, et la moitié de ses bijoux. Je suis bien certaine que l'espérance de revoir sa mère est

la seule chose qui puisse la déterminer à me quitter ; mais pourquoi me cacher ce motif ? pourquoi manquer ainsi à la confiance qu'elle me doit ?

J'ai pensé que peut-être sa mère a trouvé le moyen de lui faire parvenir une lettre à mon insu , ce qui est possible par le moyen de madame d'Olbreuse , qui certainement est confidente de la mère ; mais quelle ingratitude de la part de cette mère inconnue , de m'ôter ainsi la confiance de l'enfant pour laquelle j'ai tout fait et qui me coûte si cher !..... Et Léocadie , sans trahir son secret , ne pouvait-elle pas me confier seulement qu'une *raison puissante* lui faisait desirer ce voyage? Elle a craint mes questions ou ma pénétration , et on la force à dissimuler avec moi !... Enfin , pourquoi sa mère ne m'a-t-elle pas écrit franchement , pour me demander sa fille? Veut-elle cacher sa liaison avec madame d'Olbreuse ? a-t-elle quelque intérêt secret qui l'oblige à ce

mystère ? Cela est possible ; dans cette incertitude, nous devons taire nos conjectures, et c'est assurément ce que je ferai, et ce que j'exige positivement de vous, mon amie. D'ailleurs, Albert recevrait cette confidence avec son incrédulité ordinaire : tout ce qu'il pourrait croire, c'est que madame d'Olbreuse est confidente *du père* de Léocadie, et qu'elle veut lui procurer le plaisir de la revoir. Enfin, madame d'Olbreuse et Albert ne s'aiment pas, chose que j'ai remarquée depuis longtems ; ce qui me fait imaginer qu'Albert sait peut-être qu'elle est liée avec le duc de Rosmond. Cette idée me donne à moi-même quelques doutes sur la réalité de l'existence de la mère. Si en effet tout ce que nous avons vu n'était qu'un roman imaginé par cet homme intrigant et profondément artificieux, par cet homme qui, toute sa vie, s'est fait un jeu de la tromperie et du mensonge !..... Cependant, comment

croire que madame d'Olbreuse se prêterait à favoriser une telle intrigue ? Le pourrait-elle à l'insu de son mari, et le comte le souffrirait-il ? Mais qui peut pénétrer les motifs de gens qui vivent à la cour ? Leurs liaisons, fondées sur l'intérêt et l'ambition, les engagent si souvent à faire des démarches équivoques et même contraires à leurs goûts et à leurs principes ! En vérité, je ne sais plus que penser... Je dis à tout le monde que c'est moi qui desire que Léocadie fasse ce petit voyage, car il me serait affreux que l'on pût croire que c'est elle qui veut me quitter, sans autre motif que celui de la curiosité de voir Paris !... Que de chagrins je suis forcée de renfermer au fond de mon ame !....

Je voudrais qu'elle fût partie, puisqu'il faut qu'elle parte dans cinq jours !.... A présent, toutes les fois que je la regarde, j'ai peine à retenir mes pleurs !..... Quel moment que celui de ce départ !..... qu'il

sera différent de celui de Dijon, qui me fit déjà tant de peine !..... Un devoir sacré me forçait à nous séparer, mon inquiétude pour ma mère absorbait tous mes autres sentimens, je laissais Léocadie chez moi, je n'allais qu'à vingt lieues d'Erneville !.... Aujourd'hui, c'est elle qui me quitte, une étrangère l'emmène à quatre-vingts lieues de moi !.... et qui sait si je la reverrai !..... Si sa mère existe en effet, n'est-ce pas pour la reprendre et pour la garder qu'elle la fait venir ?..... Dans quelles mains va tomber cette enfant si chérie !... O Dieu, que toutes ces inquiétudes sont cruelles !.... Je vous avoue que madame d'Olbreuse, depuis hier, m'est devenue odieuse ; je me défie d'elle, et toutes ses démonstrations d'amitié ne me paraissent plus que de la fausseté !.... Je suis peut-être injuste, cette idée est un tourment de plus ; peut-être que toutes mes suppositions ne sont que des chimères ; madame d'Olbreuse,

charmée des graces d'une jeune personne véritablement incomparable, n'a peut-être pas d'autre projet que celui de lui être utile, et de lui procurer l'avantage de faire un voyage aussi agréable qu'instructif ; alors Léocadie ne me quitterait que pour son plaisir !.... Il serait possible encore qu'elle sût que sa mère est à Paris, sans que madame d'Olbreuse fût dans cette confidence..... Je me perds dans toutes ces suppositions ; je ne puis m'arrêter un quart-d'heure de suite à la même idée.... cet état est insupportable ! Ah ! chère amie, je n'ai jamais été si agitée et si malheureuse.

LETTRE XIV.

De la même à la même.

Le 1.er novembre.

Elle est partie !.... Il y a une heure ! maintenant chaque minute l'éloigne de moi !.... A son âge tout distrait, on s'afflige facilement, on se console de même ! Ah ! tant mieux !.... puissé-je souffrir seule !... L'état où je suis n'est pas concevable et n'est pas naturel !..... cette douleur profonde et déchirante ne peut être inspirée que par un funeste pressentiment. Ah ! mon amie, je ne la reverrai jamais !..... non jamais ! j'en suis sûre : j'en mourrai ! Oui, je l'aimais trop ! c'est une véritable idolâtrie, et par conséquent une folie coupable. Le ciel m'en punira ; je ne la reverrai plus !..... Ah ! c'est dans sa bonté que Dieu nous interdit les sentimens passion-

nés ! quelle défense paternelle ! Que peut-on admirer sur la terre ? des vertus toujours imparfaites et souvent trompeuses, des créatures fragiles, inconstantes, et dont la mort ou l'absence peut séparer à jamais.. ! Oh ! cette seule idée ne suffit-elle pas pour empoisonner tous les charmes de l'attachement le plus heureux !..... Cependant il faut au cœur un objet qui puisse le remplir entiérement. Je veux admirer avec transport, je veux aimer sans mesure ! Ah ! je ne le puis légitimement qu'en remontant à la véritable source de la perfection ! La sensibilité ; cette précieuse faculté d'aimer sans bornes, n'est qu'un égarement et une folie quand elle n'a pas pour objet un être parfait, un être infini !.....

Le soin de dissimuler ma douleur me la rend encore plus amère. Personne ici ne me plaint ! on ne me devine plus, on ne me connait plus !.. Albert, dans cette occasion, n'est

pas aimable pour moi ; il a l'air de ne pas se douter que ce départ puisse m'affliger, je vois même qu'il est charmé de l'absence de cette pauvre petite ; il ne l'aime pas !... Maurice est tout aussi gai que de coutume. Zéphirine n'a pleuré qu'un instant ; mademoiselle du Rocher est insoutenable par les choses déplacées qu'elle dit là-dessus.... tout le monde me paraît insensible et grossier !..... Que je suis aigrie et mécontente !.....

A midi.

Je reçois un billet d'elle, et bien touchant.... Je leur avais donné des chevaux pour les conduire jusqu'à la première poste ; elle m'a écrit par le postillon qui ramène les chevaux. Ah ! chère amie, que je l'aime, et que mon pauvre cœur est souffrant et combattu !

LETTRE XV.

De la même à la même.

Le 8 novembre.

ENFIN, une troisième lettre d'elle m'apprend qu'elle est arrivée. C'est un grand poids de moins sur le cœur, de la savoir saine et sauve à Paris. Elle n'est pas accoutumée à voyager ; combien j'ai craint pour elle, et la fatigue, et les mauvais gîtes, et les insomnies, et tous les accidens qui peuvent arriver en route !.... Elle est établie dans une charmante maison de campagne (à St.-Mandé) à une demi-lieue de Paris. Puisse-t-elle s'y plaire ! qu'elle soit heureuse et contente, et je ne me plaindrai de rien !....

La pauvre femme dont je prends soin, a été bien malade ces jours passés ; je l'ai veillée toute la nuit de lundi ; elle est hors d'affaire. Vous

savez comme elle est intéressante, et quel chagrin me causerait sa perte, d'autant plus que, malgré moi, j'attache une idée superstitieuse à sa conservation !..... Je l'ai prise depuis la maladie de ma mère par un motif de reconnaissance religieuse, inspiré par la piété filiale ; elle est de l'âge de ma mère, sa mort serait pour moi le plus affreux présage !... Grace au ciel, elle est parfaitement bien. Le docteur lui a prescrit, pour ce printems, les bains de Bourbon, et je l'y menerai sûrement. Elle me disait hier qu'elle avait *eu bien peur de mourir*, et que j'en étais cause, *car*, a-t-elle ajouté, *je suis si heureuse* !..... Cette excellente femme n'est plus pour moi l'objet d'une action véritablement bonne, elle me paie par une reconnaissance qu'il est rare de trouver aussi vive et aussi affectueuse dans son état !...

Ah ! mon amie, que nous sommes loin encore de cette sublime philantropie prescrite par l'évangile !.....

Pour ne pas s'énorgueillir du bien que l'on fait quand on est riche, il suffit de songer à celui qu'on pourrait faire, si l'on avait une charité véritablement chrétienne. Je n'aime pas le luxe ; mais combien je me permets de petites fantaisies, et combien je dépense d'argent en petits présens inutiles, au lieu de le donner aux pauvres !

Pendant la nuit où j'ai veillé Monique, je réfléchissais là-dessus, et je me représentais le douloureux tableau des misères humaines ; je me mettais à la place d'une malheureuse mère sans talens, sans ressources, qui voit ses enfans manquer de subsistance ! Ces idées me frappaient si vivement, que mon cœur en était oppressé !..... Ah ! je le sens, la religion et l'humanité n'ordonnent pas seulement l'aumône, elles prescrivent encore de retrancher toutes les dépenses superflues, toutes les vaines fantaisies, de se réduire au simple nécessaire, et de donner le reste. Que je serais heu-

reuse, si débarrassée des entraves de l'usage, et loin du monde, je pouvais porter une robe de bure, n'être servie que par une servante, et ne brûler que de la chandelle ! Honorable et noble économie, que vous plairiez à mon cœur ! vous me rappeleriez sans cesse de petits sacrifices qui me procureraient le seul bonheur réel que l'on puisse goûter sur la terre. S'il est beau de se résigner à la pauvreté, qu'est-ce donc de s'en imposer une volontaire en faveur de l'humanité ? Il y a, dans ce dévoûment, quelque chose d'héroïque, qui plairait à mon esprit quand mon cœur n'en serait pas touché. Donner à l'objet que l'on connaît et qui plaît, ou que l'on aime, n'a rien de vertueux ; on satisfait son penchant. Je ne mettrai point au rang de mes bonnes actions ce que j'ai fait et ce que je ferai pour Léocadie ; au contraire, je reconnaîtrai que j'aurais dû lui donner moins, et verser, sur des infortunés, mille superfluités pour

elle

elle que je n'ai pu me refuser. Mais je réparerai cette faiblesse en me réduisant davantage moi-même. La véritable vertu, c'est de donner aux êtres qui souffrent, et dont on n'attend ni plaisir, ni reconnaissance.

La philosophie qui parle tant *de bienfaisance*, est bien inconséquente à cet égard (comme à tant d'autres), puisqu'elle ne réprouve pas toute espèce de faste. Si la charité est la première des vertus, le luxe est un crime, et il devrait être déshonorant. Peut-on nier que la femme qui donne mille louis pour avoir un collier de diamans, ne préfère le plaisir de porter à son cou un ornement brillant au bonheur de relever et de sauver *vingt familles* expirantes et désespérées. Cependant cette même femme débitera de belles phrases sur la bienfaisance : en a-t-elle le droit ?..... Madame d'Olbreuse me contait qu'une femme de ses amies, qui passe pour être fort *sensible*, dépense au moins, par an, dix ou douze mille francs en chiffons.

Avec une telle prodigalité, et une frivolité si honteuse et si coupable, comment ose-t-on parler d'humanité? L'homme religieux est seul, sur ce point, toujours conséquent; il est seul capable d'immoler ses goûts, et de mépriser l'usage pour secourir les infortunés. *Le philosophe* croit beaucoup faire en sacrifiant quelquefois une très-petite partie de son superflu; et l'homme véritablement pieux, en le donnant tout entier, ne croit remplir qu'un devoir indispensable et sacré.

Adieu, mon amie; je suis exactement le régime que vous me prescrivez; je bois de l'eau de poulet, je me baigne, mais je ne dormirai que lorsqu'elle sera de retour.

LETTRE XVI.

De la comtesse d'Erneville à la marquise.

De Dijon, le 12 novembre.

Je sais, ma chère enfant, que vous ne mangez point, que vous êtes changée, maigrie, et j'imagine bien que l'absence de Léocadie en est la cause. Ah ! chère amie, soyez donc plus raisonnable ! La tendresse maternelle ne doit avoir aucune des faiblesses inséparables des autres affections, car pour être utile et sublime, il faut qu'elle soit constamment une bienfaisance absolument désintéressée. Comment une mère pourrait-elle se livrer à la jalousie quand elle veut marier sa fille, et qu'elle sait qu'un jour elle aura des enfans ? Comment aurait-elle la folie de s'affliger d'une courte absence, quand elle est certaine qu'un mari lui enlevera sa fille, et pour toujours ? Elle doit donc employer toute

sa raison, sinon à restreindre sa tendresse (la nature la donne sans bornes), du moins à la régler, à la purifier, à la dégager de tout intérêt personnel.

Des *raisonneurs*, dépourvus de toute réflexion, répètent qu'une mère ne doit être que l'*amie de sa fille*; c'est en confondant toutes les idées, que l'on affaiblit et les principes et les sentimens. On ravit la raison et le désintéressement à l'amour maternel, la vénération à la piété filiale, et l'on profane l'amitié en lui donnant toutes les faiblesses de l'amour. Voilà ce que produit le galimathias métaphysique de nos beaux esprits. *La seule amitié* demande une parfaite égalité, et de la conformité dans les âges et dans les goûts. Une mère est un ange tutélaire, un mentor vigilant, sacrifiant toujours le plaisir de plaire au bonheur ou à l'espoir d'être utile; et de même la piété filiale ne peut, sans y perdre, se comparer ni à la simple amitié, ni à tout autre at-

tachement ; c'est un culte fondé sur la plus juste reconnaissance ; c'est un sentiment défini par son nom même, le plus noble, le plus touchant dont on puisse honorer une affection humaine, puisqu'on n'en a point d'autre pour exprimer l'amour que nous devons au créateur.

La fille la mieux née préférera souvent la société d'une amie de son âge à celle de sa mère, et malgré cela elle aimera sa mère mieux que sa jeune amie ; quelquefois elle confiera à des personnes indifférentes ce qu'elle cachera à sa mère ; quel est l'être qui dans sa vie, n'a jamais craint les conseils austères de la raison et de l'expérience ? Si l'on manque d'indulgence pour tous ces torts, on est injuste ; ils sont inévitables, et du moins en général ils ne prouvent nullement le manque de tendresse et de reconnaissance. Si le desir de plaire et de gagner toute la confiance engage une mère à taire des vérités utiles, à supprimer des avis néces-

saires, elle perdra l'estime de sa fille, et *les jeunes amies* lui seront toujours préférées en mille occasions. Pour qu'une mère soit heureuse, il faut qu'elle n'ait aucune susceptibilité, et qu'elle joigne une excessive indulgence à une extrême fermeté; qu'elle offre toujours la vérité sans déguisement, et qu'elle soit toujours prête à pardonner. Elle doit avec ses enfans représenter sur la terre l'image auguste de la Divinité.

J'ai le droit, chère Pauline, de vous tracer le portrait d'une bonne mère; mais, si je voulais faire celui de la fille la plus tendre et la plus parfaite sous tous les rapports, c'est vous que je prendrais pour modèle. Oh! puisse votre enfant d'adoption être pour vous ce que vous avez été si constamment pour moi! Le ciel vous doit cette récompense; il est juste, il vous l'accordera. Mais modérez donc votre sensibilité. Mon enfant, je ne puis avoir de l'indulgence pour une déraison qui *vous maigrit*, et qui

ternit vos belles couleurs. Mandez-moi que vous dormez, que vous mangez et que vous engraissez ; je ne vous *pardonne* qu'à cette condition.

LETTRE XVII.

De la comtesse d'Olbreuse à la Marquise.

De S.t-Mandé, le 22 novembre.

Oui, ma chère amie, Léocadie a un *bon régime*; elle ne déjeûne point *tous les jours avec du café à la crême*; elle ne prend point *du thé tous les soirs*; elle vit exactement comme si elle était sous vos yeux, et quand je voudrais la *pervertir* à cet égard, je n'y réussirais pas. Rien ne l'empêchera jamais de suivre vos conseils; vous obéir est non-seulement pour elle un devoir, mais c'est encore un bonheur.

Elle se promène tous les matins une heure et demie dans les bois de Vincennes. Une porte de mon jardin donne dans ce bois. Nous allons à la messe tous les dimanches et toutes les fêtes au château de Vincennes, à pied quand il fait beau, ou sinon en

voiture. Nous faisons deux ou trois fois la semaine des courses à Paris pour y voir des monumens ; nous avons déjà vu plusieurs églises, le Louvre, les Invalides, les palais des princes, la cabinet et la bibliothèque du roi, l'observatoire, quelques cabinets particuliers, et trois manufactures.

Léocadie fait un journal détaillé qui vous est *dédié* ; elle ne pense qu'à vous, ne parle que de vous, et je vous assure que vous la *guidez* et que vous l'*inspirez* tout comme si elle habitait le château d'Erneville. Elle dessine, elle lit, elle fait de la musique, et cultive avec la plus grande application tous ses charmans talens.

Je l'ai menée avant-hier chez madame la duchesse *** qui l'a revue avec un plaisir inexprimable. La princesse était seule et nous a reçues dans sa chambre, nous n'y sommes restées qu'une heure ; ce tems nous a paru bien court, parce qu'on n'a parlé que de vous et d'Erneville. Ma-

dame la duchesse *** veut absolument donner un petit bal à Léocadie ; il n'y aura que vingt-quatre danseuses et autant de danseurs ; cela commencera à cinq heures et finira à *dix précises*.

Mais Léocadie ne veut absolumeut pas s'engager avant de savoir si vous approuvez qu'elle accepte. Elle vous écrit là-dessus seulement pour vous demander vos ordres, et moi je sollicite vivement une permission, et je me flatte que vous n'aurez pas la cruauté de la refuser.

Je ne menerai Léocadie, comme nous en sommes convenues, que *six fois* aux spectacles, une seule à l'opéra et cinq à la comédie française. Elle verra jouer *Cinna*, *Andromaque*, *Athalie*, *le Misanthrope* et *la Métromanie*. Enfin, tout ce que vous avez prescrit, est et sera suivi avec la ponctualité la plus scrupuleuse.

Je ne vous dis pas que tout ce qui voit ou apperçoit Léocadie, est charmé d'elle, n'en êtes-vous pas bien

sûre ? Votre cœur vous prédit tous ses succès, mais il ne saurait vous les exagérer : c'est une ravissante créature !

Nous sommes enfin débarrassés du jeune Celtas. Après avoir dérangé sa fortune pour dix ans au jeu et avec des courtisanes, il a fait des lettres de change, il n'a point payé à l'échéance, et il a été arrêté et mis au Fort-l'Evêque. Mon beau-frère l'en a retiré, et s'est hâté de le faire repartir pour sa province, où ce malheureux jeune homme retourne avec des dettes énormes, des mœurs tout-à-fait corrompues, une santé délabrée et une réputation perdue. Tel est le fruit qu'il a retiré de *ses lectures !*....

Parlez-moi de vous, ma charmante amie, et de tout ce qui se passe à Erneville. Quelques détails, je vous prie, sur *les jeunes amours* de Maurice et de Zéphirine. Ces amans ingénus m'offraient un tableau tout nouveau pour moi. Leur gaîté, leur franchise et leur légéreté représentent

l'amour tel qu'il est, c'est-à-dire, un sentiment superficiel qui amuse plus qu'il n'occupe. Ce n'est pas ici ce que nous voulons croire ; un tel sentiment ne serait l'excuse d'aucune grande folie, et nous avons besoin d'*excuses* : ainsi nous avons fait de l'amour une passion, non-seulement *sérieuse*, mais terrible et *absolument invincible*, et comme elle est rarement légitime parmi nous, elle est toujours accompagnée du *mystère*, et tout ce qui la décèle, alors même que par hasard elle est innocente, paraît à nos yeux une indécence, ou du moins une chose *de mauvais goût*. C'est pourquoi je riais tant lorsque Zéphirine, en entrant dans le salon, disait toujours : *Où est donc Maurice* ? quand elle ne le voyait pas, ou l'appelait dès qu'elle l'appercevait. Ici c'est tout le contraire. C'est une réserve excessive qui trahit les amans. Aussitôt qu'ils sont d'accord, ils ne se regardent plus; ils se rencontrent sans se rapprocher,

et dans une assemblée ; l'homme amoureux est toujours celui que la femme dont il est aimé, voit le premier et salue le dernier.

Adieu, ma chère amie ; dans un mois j'irai vous rendre le *trésor* que vous m'avez confié, et je pense avec délices que j'aurai le bonheur de passer encore cette année quelques jours avec vous.

LETTRE XVIII.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

Paris, le 13 novembre.

O PROVIDENCE! elle est auprès de Paris! à St.-Mandé! chez madame d'Olbreuse!... Le ciel me récompense d'avoir résisté si courageusement à la tentation d'aller à Erneville!... Je l'ai revue, je lui ai parlé, j'ai entendu sa douce voix.

J'ai su samedi qu'elle se promenait les matins dans le bois de Vincennes; j'y fus dimanche. J'étais à cheval;.... il pleuvait, et je m'en désolais, quand j'apperçus une voiture, et je reconnais la livrée de madame d'Olbreuse, je vole à sa portière, elle était avec Léocadie!.... Cette dernière, en m'appercevant, a tressailli, et moi j'ai balbutié quelques plaintes à madame d'Olbreuse, sur ce que sa porte m'est fermée depuis quinze jours. Elle

m'a répondu que, tant qu'elle resterait à St.-Mandé, elle ne verrait personne ; mais, a-t-elle ajouté en souriant, je vous permets de venir avec nous à la messe dans la chapelle du château. J'ai accepté avec transport cette proposition, et me voilà escortant la voiture et *caracolant* aux portières. Léocadie regardait mon cheval avec une espèce d'effroi, et m'a dit qu'elle espérait que ce n'était pas *le vilain cheval* que je montais le jour où *j'ai tué* le loup enragé. J'ai répondu que c'était le même, et que depuis cet accident je l'en aimais mieux, parce qu'il m'avait procuré le bonheur de revoir madame d'Erneville et d'être soigné par elle. Là-dessus Léocadie a conté à madame d'Olbreuse tous les ravages qu'a faits à Erneville et aux environs cette bête furieuse, et j'ose me flatter que, pour faire valoir mon exploit, elle a un peu exagéré.

Arrivés au château, j'ai donné le bras à madame d'Olbreuse et à Léo-

cadie ; dans la chapelle je me suis placé à côté de Léocadie ; mais elle a toujours eu les yeux sur son livre d'heures ; c'était véritablement un ange qui invoquait Dieu !.... Une image de son livre est tombée, je l'ai ramassée, et en la lui rendant, je lui ai dit tout bas : *Oh ! priez pour moi !*.... Ah ! reprit-elle, tous les jours depuis quatre mois!.. Oh! combien la céleste innocence de son regard donnait de charmes à la touchante ingénuité de cette réponse !... *Tous les jours !* elle l'a dit, je n'en doute pas. Ainsi elle n'a pas, depuis notre première entrevue, passé un seul jour sans penser à moi !.... quelle douce idée !.... Je l'ai reconduite après la messe jusqu'à la porte de la maison, de l'heureuse maison qu'elle habite... et que madame d'Olbreuse n'a louée que pour trois mois. Quand Léocadie retournera en Bourgogne, je louerai cette maison, je veux y demeurer aussi, ne fût-ce que quinze jours !....

Quoi ! ma chère tante, vous ne

reviendrez de la M*** qu'au mois de janvier, et vous me défendez positivement de faire une course pour vous aller voir d'ici là ! Je vous avoue que si Léocadie n'était pas ici, l'obéissance dans cette occasion me serait bien plus pénible encore ; mais croyez, mon adorable amie, que rien ne peut me dédommager du bonheur de vous voir, de vous écouter, et de m'entretenir avec vous.

LETTRE XIX.

Du même à la même.

Paris, le 9 décembre.

FAITES-VOUS, s'il est possible, une idée de mon ravissement !..... j'ai dansé avec elle !.... à un bal d'après-midi chez madame la duchesse ***. J'ai passé cinq heures avec elle !.... L'amour me punisse, si jamais dans toute ma vie je danse avec une autre femme le *menuet de la cour* et la *cosaque*, que j'ai dansés avec Léocadie ! Elle danse comme vous, elle était belle comme vous, elle avait un peu de rouge, c'était *Vénus Uranie*. Tout le monde a été frappé de sa ressemblance avec vous, ressemblance en effet étonnante quand elle a du

rouge. Elle a tout effacé, on n'a vu qu'elle :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue !

Madame la duchesse *** lui avait donné un habit charmant ; mais quel habit ne le paraîtrait pas sur une telle figure !

En dansant, un petit rang de perles s'est détaché de son habit, je m'en suis emparé sans que personne s'en soit apperçu ; ensuite je lui ai demandé la permission de le garder. Comme elle hésitait à répondre, j'ai ajouté : *L'amitié fraternelle* doit-elle craindre un refus ? Oh non ! a-t-elle répondu, et ses beaux yeux se sont remplis de larmes !....

Elle est sortie du bal à dix heures et demie, je l'ai conduite à sa voiture, et en la quittant je lui ai dit tout bas : *Adieu, sœur bien aimée !....*

Ah ! grace au ciel, elle n'est pas ma sœur, vous en êtes certaine !.... Grand Dieu ! si vous vous trompiez,

je serais le plus criminel et le plus malheureux des hommes!.... Cette idée est horrible! Oh! répétez-moi qu'elle n'est pas ma sœur!... Je ne puis aimer qu'elle; toutes les autres jeunes personnes me sont odieuses.

O mon unique amie! souvenez-vous que je ne puis souffrir Aglaé de Jussy, et que j'adore Léocadie.

LETTRE XX.

De Léocadie à la Marquise.

De St.-Mandé, le 11 décembre.

Ma chère maman, je reçois dans l'instant la lettre dans laquelle, en m'accordant la permission de rester ici quinze jours de plus, vous daignez me promettre de ne parler à qui que ce soit au monde (pas même à mon papa et à ma bonne maman) du secret que je veux vous révéler. Votre caractère, chère maman, ne laisse aux personnes qui exigent cette discrétion, aucune espèce de doute sur l'inviolabilité de votre promesse. Mais on craignait de confier ce secret à la poste, et je prends le parti de vous renvoyer La France, dont je n'ai d'ailleurs nul besoin, afin qu'il vous remette cette lettre en mains propres; car je ne puis différer plus long-tems à vous ouvrir mon cœur, et ne devant

vous revoir que dans cinq semaines, je ne puis supporter davantage l'idée cruelle que je vous suppose sur ce voyage. O ma bienfaitrice, ma tendre mère ! jamais je n'aurais consenti à m'éloigner de vous, si je n'y eusse été forcée par le devoir le plus cher et le plus sacré ! Une lettre de ma mère m'ordonnait de partir, si vous y consentiez !.... Maintenant je vais tout vous dire, puisqu'on me le permet.

Le soir de mon arrivée dans cette maison, madame d'Olbreuse me conduisit dans le logement qui m'était destiné ; c'est un appartement charmant, composé d'une chambre et de deux cabinets, dans l'un desquels je trouvai une harpe, un piano-forte, une boîte à couleurs, une écritoire, des livres, et un rosier de *roses mousseuses* aussi beau que dans l'été !.... Je fus très-émue ; mais madame d'Olbreuse ne me dit rien, et je n'osai la questionner. Je remarquai qu'il n'y avait dans cet appartement que deux

lits jumeaux placés dans une grande alcove. Je demandai où coucherait Jacinthe ? A l'autre extrémité de la maison, me répondit madame d'Olbreuse ; mais, poursuivit-elle, une femme dont je réponds, couchera près de vous dans l'un de ces deux lits.... A ces mots j'éprouvai un violent battement de cœur !... Cependant madame d'Olbreuse parlant tout de suite d'autre chose d'un air très-simple, j'imaginai que je me trompais, et je gardai le silence. Nous redescendîmes dans le salon. Il était huit heures ; on attendait, pour souper, le comte d'Olbreuse que nous avions laissé dans la rue de Richelieu en passant à Paris. Il avait dit qu'il serait à huit heures à St.-Mandé, et qu'il y amenerait la sœur et la belle-sœur de madame d'Olbreuse, qui passeraient quelques jours avec nous. A huit heures un quart nous entendons le bruit d'une voiture. Je me troublai sans savoir pourquoi.... Un instant après le comte d'Olbreuse paraît avec deux dames qui lui don-

naient le bras ; toutes deux avaient des chapeaux dont les dentelles noires rabattues cachaient leurs visages.... Voilà, me dit madame d'Olbreuse, ma sœur et ma belle-sœur.... Mes yeux se fixent sur la plus grande de ces deux personnes, elle s'arrête, lève la dentelle de son chapeau, et découvre un visage d'une beauté éblouissante. Elle me regardait!..... ah ! quel regard !.... il me parlait ! il m'apprenait tout ! Je vole dans ses bras, ce regard et mon cœur ne pouvaient me tromper !... C'était en effet ma mère !.... En la voyant, en me retrouvant sur son sein, je crus recevoir d'elle une seconde fois la vie ! elle complétait mon existence !.... On nous laissa seules jusqu'à dix heures !.. Ah ! quelle soirée délicieuse !... je ne pouvais que répéter ces mots : *Ma mère !..... vous êtes ma mère !....*, mais je l'écoutais, je la contemplais, mes yeux fixaient les siens, et y retrouvaient, comme dans un miroir, toute l'expression que les miens devaient

vaient avoir, toute la tendresse dont mon cœur était pénétré ! . . . Hélas ! malgré l'excès de ma joie, mon cœur n'était pas pleinement satisfait. Les affections les plus douces et les plus tendres doublées pour moi, ne me procurent jamais qu'un bonheur imparfait, mêlé de souvenirs douloureux. J'ai pleuré dans vos bras l'absence de ma mère, et dans les siens je vous regrette !.... Comment l'une pourrait-elle me faire oublier l'autre ?.... je trouve, en toutes les deux, les mêmes vertus, les mêmes sentimens !.... La tendresse, les soins, les bienfaits de ma mère me retracent à chaque instant tout ce que vous avez fait pour moi, et ma reconnaissance pour elle est le gage de celle que j'ai pour vous !... Oh ! ne goûterai-je jamais la felicité suprême de me trouver entre vous deux, et de recevoir à la fois les douces caresses de deux objets si parfaitement, si également aimés !...

Qu'il me fut doux de souper à côté de ma mère ! Nous ne man-

geâmes guères ; nous ne fûmes occupées l'une et l'autre qu'à nous regarder !.... Ah ! qu'elle est belle ! que sa figure est majestueuse, touchante et parfaite !....

Après le souper elle me conduisit dans ma chambre où elle a toujours couché. Elle a pris le lit qui touche la cloison, elle se lève toujours avant moi, et pour cela elle ouvre doucement une petite porte faite dans la cloison, et qui donne dans une autre chambre qui est la sienne. Tous les soirs, après un entretien délicieux, je m'endors en tenant la main de ma mère. C'est elle qui seule entre le matin dans ma chambre, c'est sa voix chérie qui m'appèle et qui me réveille, c'est elle qui m'habille, c'est avec elle, c'est à genoux à côté d'elle que je fais mes prières..... Ensuite nous déjeûnons tête-à-tête..... Après cela je vais me promener ; elle ne vient pas avec moi, elle est ici cachée, et ne sort point. Après la promenade je vole

dans mon cabinet, je suis sûre de l'y retrouver, nous lisons les sermons de Bourdaloue ; et puis elle me fait dessiner et jouer de la harpe ; elle est excellente musicienne ; elle joue supérieurement du piano, et chante à ravir. Vous savez, chère maman, comme elle peint ; ainsi elle me tient lieu comme vous de tous les maîtres. Après le dîner nous restons jusqu'à six heures avec madame d'Olbreuse et l'autre dame, amie de ma mère, qu'on appèle Coralie ; nous brodons, et nous lisons des tragédies ; ma mère déclame dans la perfection, et me fait lire des vers tous les jours. A six heures nous remontons dans mon cabinet, nous lisons des livres d'histoire, nous faisons de la musique, nous causons jusqu'au souper, et nous nous couchons à onze heures précises.

Voilà la vie que je mène constamment, quand madame d'Olbreuse ne me mène pas à Paris les matins. Ces courses, quoiqu'intéressantes,

me font toujours de la peine, parce que ma mère ne vient point avec nous ; et sans ses ordres positifs, je n'en aurais pas fait une seule. Mais à présent j'ai vu tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette immense ville, et je ne sortirai plus de St.-Mandé que pour retourner à Erneville.

Je suis toujours dans la même ignorance sur le nom et l'état de ma mère ; je la vois, je n'ai nulle curiosité de savoir le reste. Je ne lui fais jamais à ce sujet la moindre question, même indirecte.

Voilà, chère maman, tous mes secrets ; ma mère a le plus grand intérêt à cacher sa liaison avec madame d'Olbreuse ; je n'en puis pénétrer la cause ; mais, sans la connaître, je dois respecter son silence, c'est pourquoi je n'ai pu vous dire avant sa permission que j'avais le bonheur de la retrouver ici.

Que je suis soulagée maintenant ! vous connaîtrez les motifs de ma

conduite, et vous approuverez votre enfant.

Adieu, chère et tendre maman ! Hélas ! je ne puis que m'affliger de votre absence, je ne puis que regretter Erneville, ce séjour si cher à mon cœur !.... Il ne m'est ni permis, ni possible de me livrer à l'impatience d'y retourner ; il faudra, pour le retrouver, quitter St.-Mandé, et m'arracher des bras d'une mère adorée, sans savoir quand je la reverrai !..... Ah ! je ne sens que mon cœur est partagé entre vous deux, que lorsqu'il faut me séparer de l'une pour aller rejoindre l'autre !....

LETTRE XXI.

De la Marquise à la Baronne.

Le 18 janvier.

Elle est arrivée ! elle m'est rendue !... Par les inquiétudes que vous m'avez vues, vous pouvez, chère amie, juger de ma joie et de mon bonheur ! Que j'aime madame d'Olbreuse, qui en a eu tant de soin !... Ma chère Léocadie !... je la trouve grandie et embellie. Qu'elle a été touchante pour moi !.... Oh ! venez, mon amie, venez demain dîner avec nous. Je veux vous procurer un grand plaisir, celui de me voir parfaitement heureuse.

LETTRE XXII.

De la même à la même.

Le 2 mai.

ALBERT est parti hier pour Lyon avec Maurice et Stéphen. Il a dit qu'il reviendrait dans trois semaines; mais je soupçonne qu'il fera un plus long voyage, et qu'il pourrait bien aller à Genève. Quel goût il a pris pour les voyages !... Hélas ! quand on ne se trouve pas heureux, on aime à changer de place !....

Mon beau-frère et sa femme ont passé deux jours ici, et viennent de partir. Ma belle-sœur est véritablement insupportable avec Zéphirine, elle la brusque, la gronde sans raison, et cherche toutes les occasions de l'humilier et de lui dire des choses désagréables. Hier au soir, mademoiselle du Rocher envoya à Zéphirine un jaune d'œuf délayé dans

l'eau ; Zéphirine, qui était enrhumée, crut que c'était un lait de poule, et l'avale ; point du tout, c'était un cosmétique pour *débarbouiller*. Ce matin Zéphirine entre dans la chambre de mademoiselle du Rocher, y trouve des fraises et les mange, et ces fraises étaient préparées, suivant l'antique coutume de mademoiselle du Rocher, pour lui laver les mains. Enfin, Zéphirine mangeant toutes les recettes de beauté de mademoiselle du Rocher, a pris encore quelques amandes douces et but un verre *d'eau de riz*. Croiriez-vous que madame d'Orgeval, pour ces graves délits, a fait à la pauvre Zéphirine les scènes publiques les plus sérieuses et même les plus violentes ! elle qui s'est tant moquée pendant toute sa jeunesse des cosmétiques de mademoiselle du Rocher !... Oh ! qu'une mauvaise mère est une chose monstrueuse et révoltante !

Adieu, mon amie ; mandez-moi si nous vous verrons samedi à Bourbon.

LETTRE XXIII.

De la Baronne à la Marquise.

Le 12 mai.

J'ai reçu, mon amie, une confidence qui vous regarde, et j'ai voulu me charger de vous la révéler. Voici ce que c'est. M. du Resnel veut assurer tout son bien à Léocadie, c'est-à-dire, *deux cent mille livres de rentes* et un mobilier immense. Je ne crois pas que vous ayez le droit de faire la généreuse dans cette occasion, et voici mon avis. Léocadie n'est pas votre fille, elle n'a rien, il vous est impossible de lui donner une dot qui puisse lui procurer un mariage avantageux, votre bien appartient à vos enfans, et vous ne pouvez qu'assurer une petite pension viagère à cette fille adoptive si chérie; il y aurait donc de la déraison et de l'injustice à refuser pour elle une for-

tune immense, qui la rend l'un des grands partis de la France. Vous n'avez personne à consulter là-dessus, Léocadie ne dépend légitimement que de vous, une mère *anonyme*, *inconnue*, *voilée*, etc. est nulle en ceci ; c'est à vous seule à prononcer, et si j'étais à votre place, j'accepterais sur-le-champ, sans balancer ; c'est pour vous un devoir. Ensuite, ... (ah ! Pauline, je vais vous montrer à quel point je suis sûre de votre innocence !) ensuite je dirais à mon mari : Je vous ai prié, il y a plus de dix ans, de ne point prendre d'engagement positif pour mon fils ; maintenant que ma Léocadie a seize ans, qu'elle est, aux yeux de tout le monde, la plus charmante personne qui existe, et qu'elle est devenue une riche héritière, je vous l'offre pour Maurice !.... Alors Pauline est justifiée, elle recouvre toute sa réputation en assurant le bonheur de ses enfans !...

O mon amie, n'hésitez pas ! Si par une fausse délicatesse vous balanciez,

vous affligeriez mortellement l'amitié ! Songez-y bien, la providence vous donne enfin un moyen certain de vous justifier : n'en pas profiter, serait une folie coupable et incompréhensible. Je vous le confesse, si quelque chose pouvait ébranler mon estime pour vous, ce serait de vous voir à cet égard une façon de penser différente de la mienne. N'opposez point à ce projet *le penchant mutuel* de Maurice et de Zéphirine. La dernière n'a que quatorze ans ; peut-on imaginer que l'espèce de sentiment qu'elle a, soit une véritable passion ? Et quant à Maurice, serait-il possible de croire de bonne foi qu'un jeune homme de dix-huit ans pût épouser Léocadie avec répugnance? M. et Madame d'Orgeval seront outrés de ce mariage ; en vérité, je ne vois pas grand mal à cela, ils vous ont toujours enviée, calomniée. Madame d'Orgeval est une mauvaise mère, qui ne s'affligera de cet événement que par ambition, par vanité, et

par ce qu'il vous justifie : enfin, on ne leur a jamais donné de parole positive, ainsi rien ne doit vous retenir, absolument rien. De grace, décidez-vous promptement, et répondez-moi. Le baron est toujours aussi souffrant, je ne puis le quitter un instant. Ah ! que ne m'est-il permis de voler près de vous ! Que ne donnerais-je pas pour une heure de conversation ! Répondez-moi, chère Pauline; songez que j'attends Simon ce soir, renvoyez-le-moi. Un *oui* est bientôt écrit, et voilà tout ce que vous avez à dire, si vous ne consultez que votre cœur, l'honneur et la raison.

LETTRE XXIV.

Réponse de la Marquise.

Le 12 mai.

Oui, parfaite amie, je me rends à vos raisons, j'en sens toute la force et toute la justesse; j'accepte les bienfaits de M. du Resnel, et je vais envoyer un courier à Lyon pour conjurer Albert d'unir pour jamais, sous six semaines, Maurice et Léocadie par un lien indissoluble. Etes-vous contente? *cela est-il clair?*

Je ne puis exprimer tout ce que je sens! Assurément je suis heureuse!... Je dois tout à l'amitié, je serai justifiée, et Léocadie sera véritablement ma fille!.... Mais, quel bonheur est sans mélange! Maurice épousera Léocadie sans transport, sans l'adorer; Léocadie s'affligera de rompre l'union de deux personnes qui s'aiment et qui lui sont chères, elle sentira vivement

le chagrin de Zéphirine, et même elle se le figurera plus violent qu'il ne peut être! Le sort de Zéphirine me touche aussi; n'épousant point Maurice, elle ne fera qu'un mauvais mariage, ou ne se mariera point du tout, car ses parens ne feront pour elle qu'un choix bisarre!..... Ils ne consulteront ni son goût, ni peut-être même les convenances; enfin ils me l'ôteront, et que deviendra-t-elle entre les mains d'une telle mère!.... J'avoue encore que la peine de mon beau-frère et de sa femme dans cette occasion m'en fera beaucoup, parce qu'elle ne sera que trop fondée!.. Bien d'autres choses m'attristent encore!....

Voici quels sont mes projets, (ne révoquant point en doute le consentement d'Albert). Je marierai mes enfans sur la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet; comme ils sont trop jeunes pour vivre ensemble, nous ferons voyager Maurice pendant deux ans. Je demanderai de garder Zéphirine tout ce tems, et

quand les premiers mouvemens de colère seront passés, je me flatte que je l'obtiendrai. Au retour de Maurice, nous enverrons Zéphirine à Dijon chez ma mère, qui s'en chargera avec plaisir ; Albert consentira volontiers à prendre l'engagement de donner à cette petite, quand elle se mariera, un trousseau, de faire tous les frais de noce, et de lui assurer une pension viagère de quatre mille francs; avec tout cela, et l'assurance du bien de ses parens, dont elle est fille unique, elle fera certainement un excellent mariage.

Je ne veux pas retenir Simon plus long - tems ; adieu, la meilleure de toutes les amies et la plus tendrement aimée.

J'écris à M. du Resnel, j'espère qu'il viendra demain recevoir lui-même tous mes remercîmens.

LETTRE XXV.

De la même au Marquis.

Le 13 mai.

Je vous envoie, mon ami, par un courier une lettre de madame de Vordac qui vous instruira du motif de ce message. Je pense absolument sur cette affaire comme mon excellente amie; ainsi je vous offre Léocadie pour notre fils. Il y a bien long-tems que ce mariage est l'objet de mes vœux les plus ardens. Voici à ce sujet l'explication de ma conduite.

Je ne pouvais raisonnablement dans la première enfance de Léocadie vous la proposer pour Maurice; former le projet de donner pour femme à mon fils, *une enfant trouvée*, c'était sacrifier l'amour maternel à l'enfant d'adoption, c'était manquer essentiellement à mon devoir. D'ailleurs, Léocadie n'avait pas encore cinq ans

lorsque vous vous empressâtes de me confier vos vues sur la petite Zéphirine. Ce projet de mariage était en effet très-convenable, je vous répondis simplement que je vous demandais en grace de ne prendre aucun engagement positif, avant que Maurice eût atteint sa vingtième année, vous me le promîtes. Peu d'années après vous desirâtes que Zéphirine fût élevée chez nous, ensuite vous eûtes l'air de vous attacher passionnément à elle, et vous me répétâtes avec une affectation marquée que son mariage avec Maurice *ferait le bonheur de votre vie*. Enfin vous donnâtes en ma présence cette espérance à votre frère, et vous n'avez rien négligé pour persuader à Maurice qu'il était amoureux de cette enfant... Ajouterai-je encore ce qui m'a tant de fois percé l'ame?.... l'éloignement extrême que vous montrez, sur-tout depuis deux ans, pour Léocadie.... et que son innocence, sa douceur, son respect et son attachement pour vous ne peuvent vaincre.

Vous rappellerai-je que le jour où madame d'Olbreuse fit la plaisanterie de lui mettre son habit de bal et du rouge, et nous l'amena ainsi dans le salon, et que cette pauvre petite courut à vous les bras ouverts, vous la repoussâtes avec une brusquerie dont elle fut épouvantée, et vous sortîtes précipitamment... Ah ! je ne croirai point que cet ange puisse inspirer l'aversion ; ces traitemens, je le sais, ne viennent que de vos cruelles préventions, mais pouvais-je vous proposer de préférer pour Maurice, à un très-bon parti, à une aimable et jolie personne qui vous est chère et qui est votre nièce, une pauvre enfant étrangère sans naissance, sans bien, et qui paraît vous déplaire?

Cependant je nourrissais toujours en secret un reste d'espérance. Maurice n'a que dix-huit ans, vous comptiez le faire voyager, je me flattais qu'à son retour, âgé de vingt ans, il aurait d'autres yeux, ou que pour

mieux dire, voyant alors par lui-même, il s'étonnerait de son premier choix, et que ses sentimens s'accorderaient avec les miens.

Voilà l'explication que je vous dois; maintenant jetons un voile éternel sur le passé. J'ai pu bannir enfin de ma mémoire le souvenir des jours rapides et délicieux de ma première jeunesse!.. croyez qu'il m'en coûtera beaucoup moins d'en oublier les seize dernières années !...

LETTRE XXVI.

Réponse du Marquis.

De Lyon, le 16 mai.

Ah ! Pauline ! est-il bien vrai? voulez-vous sincérement donner à votre fils Léocadie pour épouse ?.... Mais, grand Dieu ! la lettre de madame de Vordac, cette lettre que vous m'envoyez, et la vôtre, peuvent-elles me laisser le moindre doute à cet égard ?... Oui, je consens à cette union qui répond à tout, qui vous justifie, et qui ne laisse *qu'un coupable* qui ne se consolera jamais.

Je ne veux point vous attendrir : depuis long-tems je suis justement banni de votre cœur, je n'ai nul espoir de pardon, je me rends justice; croyez-moi, Pauline, c'est vous venger assez.

Je vais enfin vous expliquer sans détour une conduite qui vous paraît

bisarre, et qui dans mes idées était très-conséquente.

Depuis la rétractation de madame du Resnel, j'ai repris tous les soupçons qui vous outrageaient, et chaque année n'a fait que les fortifier! ... Je me persuadai qu'ayant fait ou laissé faire tant de choses extraordinaires pour vous justifier, vous seriez très-embarrassée de ne pouvoir me donner une preuve indubitable de votre innocence en me proposant le mariage de Maurice et de Léocadie. J'ai voulu vous épargner cet embarras. Voilà pourquoi j'ai montré tant de goût, tant de préférence pour ma nièce, pourquoi j'ai mis tout en usage pour inspirer à Maurice le même desir. Quand vous me demandâtes de ne point m'engager, je ne vis dans cette prière qu'un petit artifice. Cependant pour me conduire toujours avec simplicité, je vous fis la promesse que vous exigiez : en effet, je n'ai point donné ma parole à mon frère, mais j'ai dit et répété à tous mes amis

que j'étais irrévocablement *décidé* à marier mon fils à ma nièce.

Une chose qui a beaucoup contribué à me confirmer dans mes soupçons, c'est que St. Méran, beaucoup plus votre ami que le mien, et l'ami intime de l'homme du monde qui vous est le plus dévoué, quand je lui ai parlé de mes vues sur Zéphirine, m'a fort approuvé, et même m'a conseillé plus d'une fois de ne pas attendre que Maurice eût vingt ans pour le marier; appuyant cet avis de raisons très-frivoles. Zéphirine m'est chère, mais je ne l'ai jamais comparée dans ma pensée à Léocadie.... Moi, de l'aversion pour cette dernière!... La bisarrerie que vous avez cru remarquer en moi à son égard, n'est que dans ma destinée, et non dans mes sentimens!... Enfin, j'adopte Zéphirine pour ma fille, et j'accepte Léocadie pour ma belle-fille. Je voudrais pouvoir refuser la donation de monsieur du Resnel; j'aimerais bien mieux Léocadie sans aucune fortune; mais mon

refus à cet égard ne serait qu'une vaine ostentation de générosité, puisque si je n'acceptais pas l'assurance du bien par contrat de mariage, monsieur du Resnel ne manquerait pas de la faire par son testament, ce qui reviendrait au même. Ainsi j'accepte sans restriction toutes les offres contenues dans votre lettre ; j'ai déjà parlé à mon fils, il consent à tout, et par ce même courier j'écris à mon frère pour lui annoncer cet arrangement, et pour lui dire en même tems que je me charge de l'établissement de Zéphirine.

Mais après un tel éclat, s'il survenait *des obstacles* qui fissent manquer le mariage sans qu'il y eût de ma faute ou de celle de mon fils, je vous le demande à vous-même, que pourrais-je penser ? N'aurais-je pas le droit de me croire indignement joué, et sans aucune nécessité ?..,

Je vous envoie un courier, et je partirai moi-même à la pointe du jour ; cette lettre ne me précédera que de quelques heures.

LETTRE XXVII.

De monsieur du Resnel à la Baronne.

Du château d'Erneville, le 18 mai.

Un courier vient d'apporter la réponse du marquis. Il consent à tout. Pauline ne m'a pas communiqué sa lettre, et elle a été très-douloureusement affectée en la lisant ; qui peut deviner ce que cette lettre contenait ! Depuis quatre ou cinq ans le marquis est devenu si bisarre, qu'à mille égards sa conduite est inexplicable. Enfin, ce mariage est certain maintenant, *l'ange* sera *justifiée* ;..... nous serons heureux et triomphans.... Voilà l'espoir qui m'a soutenu et consolé depuis la mort de madame du Resnel. Pauline était *trop jeune* alors pour qu'il me fût possible de parler, et il fallait attendre, et que le tems eût sanctifié mes

mes sentimens pour elle, et que Léocadie fût tout-à-fait sortie de l'enfance : dans six semaines Léocadie sera la femme de Maurice ! Vous représentez-vous la rage, l'étonnement et la confusion des envieux et des calomniateurs ?...

Léocadie est prévenue, elle a beaucoup pleuré, cela est tout simple; nous lui avons dit tout ce qu'on ferait pour Zéphirine, elle est soumise et reconnaissante. Adieu, madame ; je vous récrirai quand le marquis et Maurice seront arrivés. Faites-nous donner des nouvelles du baron.

LETTRE XXVIII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 22 mai.

Le grand jour, le jour le plus intéressant de ma vie est rapproché et fixé, Léocadie épousera Maurice le 25 du mois prochain. La cérémonie se fera dans le château sans pompe et sans éclat, et ensuite nous partirons pour Dijon ; car ma mère ne viendra point ici, elle ne peut quitter son amie malade et inconsolable de la perte si récente d'un fils unique. Maurice, au mois d'août, partira pour l'Italie avec M. Remi et Sauval, et je crois aussi avec son père !.... Je passerai trois mois à Dijon, et puis je reviendrai ici avec ma bien-aimée Léocadie, qui portera le nom *d'Erneville*. Monsieur et madame d'Orgeval se sont conduits de la manière la plus ex-

travagante : sur la lettre d'Albert, ils ont envoyé sur-le-champ chercher leur fille par une femme-de-chambre, ce qui a produit, entre Zéphirine, Léocadie et moi, une scène douloureuse qui m'a fait un mal affreux. Zéphirine en tout ceci a montré le meilleur naturel, et les sentimens les plus touchans et les plus généreux. Madame d'Orgeval m'a écrit une lettre aussi folle qu'insultante ; elle m'y accuse d'avoir *fait naître la passion* de Zéphirine pour Maurice ; elle m'assure que je n'*ôterai de la tête de personne* que Léocadie est ma fille, et que seulement tout le monde sera persuadé que *l'appât de deux cents mille livres de rentes m'a fait vaincre tous les scrupules.*

Ainsi elle est persuadée que je marie ma fille à mon fils ! Concevez-vous que l'on ose dire de telles infamies ? La réflexion, et ensuite les offres d'Albert pour Zéphirine, ont extrêmement modéré ces premiers

accès de fureur. M. d'Orgeval a écrit hier à son frère une lettre très-plate, mais qui n'est point impertinente, et dans laquelle on voit clairement qu'il acceptera toutes nos offres, si on les réitère, ce que nous avons déjà fait.

Ah! chère amie, que ce mariage se fera sous de tristes auspices !.... Tout le monde est mécontent! Maurice m'a parlé raisonnablement, il rend toute justice à Léocadie, il la trouve une personne incomparable, mais il ajoute que l'ayant toujours regardée comme sa sœur, il ne peut vaincre une sorte de répugnance que l'idée de l'épouser lui fait éprouver, malgré son admiration et sa tendresse pour elle. Enfin il avoue qu'il regrette Zéphirine, et qu'il s'afflige en pensant que le sentiment qu'elle a pour lui, la rendra malheureuse, du moins pendant long-tems. Léocadie est triste, silencieuse; elle pleure continuellement; Albert est morne et farouche, ma justification

l'étonne sans le toucher... son cœur m'est fermé sans retour... Tout s'afflige autour de moi ; puis-je ne pas souffrir !.... M. du Resnel soutient mon courage, il me dit que le bonheur renaîtra, quand tous ces premiers mouvemens seront passés !... Le bonheur !..... Non, jamais !..... Albert ! . . . . ah ! qu'il a changé depuis cinq ans ! Croirez-vous qu'il conserve encore de la défiance ? Il a parlé ce matin à M. du Resnel comme s'il était persuadé que ce mariage ne se fera point ; il lui a dit d'un ton ironique. *Vous verrez qu'il surviendra quelqu'obstacle imprévu !*..... Enfin quand le mariage sera fait, peut-être qu'alors quitte de toute défiance, il redeviendra ce qu'il doit être.

Adieu, mon amie ; ah ! pourquoi faut-il que nous soyons séparées dans une telle circonstance !...

LETTRE XXIX.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins le 23 mai.

Que viens-je d'apprendre ! O ciel, on la marie ! Léocadie épouse, dit-on *dans un mois*, le fils aîné de la marquise d'Erneville !..... Ah ! ma chère tante, que déviennent vos promesses ! N'auront-elles servi qu'à me donner de chimériques espérances pour le malheur éternel de ma vie !.... Avez-vous quelque moyen d'empêcher ce fatal mariage ? Daignez me répondre sans nul déguisement.. Non, je ne souffrirai point qu'on me l'enlève..... J'attends votre réponse : si elle ne me rassure pas, je n'écouterai plus que mon désespoir.. Nul homme, sur la terre, n'épousera Léocadie qu'après m'avoir ôté la vie !....

LETTRE XXX.

De monsieur du Resnel à la baronne de Vordac.

Du château d'Emeville, le 23 mai.

QUEL coup je vais porter à votre sensible cœur !.... mais il le faut !.... Ah ! madame, si vous pouvez vous échapper un moment, venez au secours de votre malheureuse amie ! Elle est au désespoir !... jamais, non jamais, dans aucun tems elle ne fut aussi à plaindre !....

Ce matin, à dix heures, nous étions dans la petite galerie qui donne sur le parterre, le marquis, Pauline et moi. Tout-à-coup paraît Léocadie, baignée de larmes et tenant une lettre ouverte; elle se jette aux pieds de la marquise en sanglotant et en disant : *Lisez, maman, cette lettre est de ma mère.* Pauline prend d'une main tremblante

le papier qu'on lui présente.... Cette lettre fatale, de la même écriture que les autres, contient ce peu de mots :

« Ma fille, vous ne pouvez disposer » de vous sans mon consentement. Je » ne puis vous le donner pour le » mariage qu'on vous propose. Je sens, » comme vous, combien votre bien- » faitrice vous honore en daignant » vous choisir pour son fils ; mais » une raison puissante s'oppose à cette » alliance, et je vous défends, au » nom de ma tendresse et des droits » sacrés de la nature, d'y penser dé- » sormais. Vous pouvez montrer ma » lettre. »

Le papier tombe des mains de Pauline.... Le marquis ramasse la lettre, la lit tout haut, et se retourne vers moi : Ne l'avais-je pas prévu, me dit-il du ton le plus amer, qu'il survierdrait *un obstacle* ? . . . . Quoi ! Léocadie, s'est écriée Pauline, vous refuseriez d'épouser mon fils !... Ah ! maman, a répondu Léocadie en versant un torrent de larmes, serais-je

digne de vos bontés, si j'étais capable de désobéir à ma mère, et dans une telle occasion ? C'en est assez, a dit le marquis avec des yeux où se peignait la fureur ; c'en est assez, la mesure est remplie, et je me flatte que cette scène sera du moins la dernière de ce genre..... Pauline, épouvantée, a voulu se dégager des bras de Léocadie, toujours à genoux, elle s'est levée pour sortir ; mais elle est retombée dans son fauteuil, elle était près de s'évanouir.... Elle se trouve mal ! s'est écriée Léocadie éperdue... Le marquis s'est ému, mais voyant que la pâleur de Pauline se dissipait : Ecoutez, Pauline, a-t-il dit, chaque chose doit avoir un terme, et par conséquent l'*indulgence* a des bornes aussi. La mienne est épuisée..... n'y comptez plus ! En prononçant ces paroles il s'est éloigné..... Alors l'infortunée Pauline jetant sur moi le plus douloureux regard : Me voilà donc parvenue au comble du malheur, me dit-elle ? Albert m'outrage sans ménagement,

et Léocadie me désobéit !... à ces mots Léocadie n'a répondu que par des gémissemens qui ont achevé de déchirer le cœur de Pauline et le mien ; mais malgré le plus affreux désespoir, cette malheureuse enfant persiste dans ses refus, et rien ne peut vaincre sa résistance à cet égard. Depuis cette scène déchirante, Albert est enfermé dans sa chambre. Pauline s'est aussi retirée dans la sienne, et s'est mise au lit il y a deux heures. Elle a renvoyé Léocadie qui, baignée de larmes, est dans son cabinet. Personne ne s'est mis à table pour dîner.... Jugez, madame, de tout ce que j'éprouve ! Vous imaginez bien que j'ai fait l'impossible pour engager Léocadie à se rétracter ; mais en vain.... Grand Dieu, quelle révolution !... Pauline a reçu le coup de la mort ! elle succombera à ce dernier chagrin !.... Léocadie n'est pas moins à plaindre, vous pouvez m'en croire ; j'ai lu dans son cœur, et malgré son opiniâtreté, qui me désespère, je dois convenir qu'il est

impossible d'avoir plus de reconnaissance, et une sensibilité plus vive et plus profonde. Elle est dans un état digne de pitié.

Nous verrons, demain matin, ce que les réflexions de la nuit auront produit. Je ne ferai partir cette désolante lettre que lorsque j'aurai revu demain Pauline et Léocadie.

Concevez-vous l'horrible et funeste bisarrerie de cette mère inconnue ! Est-il une raison, ou même un prétexte qui puisse motiver ou colorer l'ingratitude et l'extravagance d'un tel refus !... Ceci nous apprend que Léocadie a des moyens secrets de correspondre avec elle, et qu'elle l'avait consultée sur ce mariage. Vous comprenez combien cette découverte a blessé Pauline !.... Femme infortunée autant qu'intéressante !... Ah ! pourquoi l'ai-je connue ? je n'ai jamais pu la servir, et mon attachement inutile pour elle m'est bien funeste !...

Le 24, à 6 heures du matin.

Pauline est partie pour Dijon il y a deux heures!.... Je suis accablé! c'est tout ce que je puis vous dire! Ah! madame, qu'on est malheureux d'aimer ainsi!....

LETTRE XXXI.

De la Marquise à Léocadie.

Le 24 mai, à 3 heures du matin.

Je vais partir pour Dijon, je n'ai plus qu'un refuge, c'est le sein de ma mère!..... Vous m'avez perdue aux yeux d'Albert, vous me déshonorez, vous me tuez, vous me forcez d'abandonner pour jamais le séjour que le souvenir de mon enfance et de la vôtre me rendait si cher!...

Pour obéir à l'ordre injuste et tyrannique d'une mère qui, dès l'instant de votre naissance, renonça à tous ses droits sur vous, et qui les a tous perdus, vous me plongez un poignard dans le cœur!.... Vous rejetez mes bienfaits, vous outragez mon fils et mon mari, et vous m'ôtez l'honneur!.. Vous respectez le caprice le plus

étrange et le plus odieux, et vous méprisez mes prières !..... Adieu, Léocadie ; je vous pardonne, et je vais vous regretter, me cacher et mourir loin de vous !...

LETTRE XXXII.

Réponse de Léocadie.

Le 24 mai, à 6 heures du matin.

Non, maman, non, disposez de moi, je suis à vous, je jure de vous obéir, j'accepte vos bienfaits. Pardonnez... revenez, je suis soumise... Je viens de le déclarer publiquement. Oh ! pardonnez ! et revenez.... ma mère, revenez, ou je meurs !...

LETTRE XXXIII.

De monsieur du Resnel à la Baronne.

Le 24 mai, à 4 heures après-midi.

Elle est revenue! tout est raccommodé, tout est d'accord. Mais écoutez le récit d'un nouvel incident plus étrange que tout le reste....

Pauline, en partant, avait écrit à Léocadie, et cette dernière, enfin vaincue, n'a plus balancé..... Elle a vu qu'il s'agissait de l'existence et de la vie de sa bienfaitrice, et elle s'est soumise sans restriction. Elle envoie un courier, chargé d'une lettre, sur la route de Dijon, on rejoint la marquise, qui revient aussitôt... Léocadie, après avoir écrit au marquis et à Maurice, pour implorer son pardon, et pour protester qu'elle ne reconnaît, dans cette occasion,

que l'autorité de Pauline, Léocadie vient me chercher, et nous allons ensemble, sur le grand chemin, au-devant de la marquise. Nous ne marchions pas, nous avions des aîles !... Au bout d'une heure nous apercevons la voiture qui venait à toute bride !. Ah ! sûrement elle n'allait pas si vîte en s'éloignant d'Erneville, le courier l'a rejointe sitôt !.... Léocadie, en voyant la voiture, fait un cri, précipite ses pas, et devient si tremblante que j'étais obligé de la soutenir, et presque de la porter.... Enfin la voiture n'est plus qu'à deux cents pas de nous, je crie : *arrête* ! Léocadie se jette à genoux. La marquise ouvre elle-même la portière, s'élance hors de la voiture, et Léocadie est dans ses bras !..... Toutes deux fondaient en pleurs : Tu m'es donc rendue ! répétait Pauline. Oui, maman, s'écriait Léocadie, je suis votre ouvrage, je suis votre bien, je n'appartiens qu'à vous !.... Nous montons en voiture, nous arrivons au château ; nous

demandons Albert, et l'on dit à Pauline qu'il l'attend dans son cabinet. Elle y va seule. Un quart-d'heure après on me fait appeler; je m'y rends. Je trouve le marquis morne et rêveur, mais horriblement changé; on voit qu'il a prodigieusement souffert et beaucoup pleuré... Pour Pauline elle paraissait agitée, mais satisfaite. Eh bien, me dit-elle, je suis maintenant de l'avis d'Albert; cette prétendue mère inconnue n'est qu'un monstre, qu'un ennemi mortel qui se cache pour me calomnier et pour me perdre. Je suis convaincue que toutes les scènes dont Léocadie et moi avons été les dupes, ne sont que des impostures. Albert a reçu ce matin un billet de cette même écriture et avec le même cachet que nous connaissons si bien. Lisez-le!... Je prends ce billet; jugez de mon horreur et de ma surprise en lisant ce qui suit:

« Gardez-vous de former cette exé-
» crable alliance! Léocadie est la
» sœur de Maurice d'Erneville. »

Assurément, dis-je au marquis, on n'imaginera pas que Pauline soit complice de ce nouveau stratagême. Ceci prouve en effet une infâme imposture, et en même tems, que Pauline en était la victime, sans en avoir jamais été la confidente.

Enfin, reprit Albert en regardant fixement Pauline, vous persistez à desirer le mariage de Maurice et de Léocadie? Oui, répondit Pauline avec force; oui, et je vous demande même d'en avancer le jour... A ces mots, Albert s'émut et s'attendrit; il s'est levé, il a fait en silence quelques tours dans le cabinet. Il est bien malheureux; quand il croit Pauline coupable, il est maintenant dominé par la fureur; quand il la croit innocente, il se trouve inexcusable, il tombe dans un affreux découragement qui resserre et flétrit son cœur. On a décidé que la noce se fera le 12 juin. D'ici là on ne parlera point à Léocadie de l'abominable billet qu'Albert a reçu. Pauline pense, avec raison,

que les préventions de Léocadie sont trop fortes pour qu'il fût possible de les détruire dans ce moment. Ainsi on ne commencera à l'éclairer à cet égard que lorsqu'elle sera mariée.

Je me hâte de faire partir cette lettre, qui vous remettra du baume dans le sang. Espérons que le tems dévoilera toute cette trame ténébreuse de perfidies et de noirceurs, et que le ciel, après avoir justifié l'innocence, découvrira les vrais coupables.

LETTRE XXXIV.

De Léocadie à la mère inconnue.

Le 24 mai, à 11 heures du soir.

Tout le monde est couché, et moi je ne puis me livrer au sommeil ; j'ai perdu pour jamais le repos ! je veille avec le remords, un remords éternel!.. O ma mère, c'est à genoux que je vous écris ; c'est en répandant les larmes les plus amères, que j'ose vous avouer que je vous ai désobéi ! J'ai donné ma parole, j'épouse Maurice, le jour est irrévocablement fixé, ce funeste mariage se fera le 12 de juin !..... J'ai résisté pendant vingt-quatre heures, mais enfin ma *seconde mère* était déshonorée ; elle mourait, j'ai dû céder ! Il fallait choisir entre deux crimes affreux pour mon cœur ; j'ai dû préférer celui qui rachetait l'hon-

neur de ma bienfaitrice et qui la rendait à la vie !..... Ah ! jamais la reconnaissance n'obtint un sacrifice plus douloureux !..... vous désobéir, n'est-ce pas m'immoler !....

Ma mère ! ma tendre mère ! vous déplaire, vous irriter est pour moi le plus grand des malheurs. Ah ! prenez pitié de votre infortunée Léocadie, elle vous révère autant qu'elle vous chérit, elle déteste un engagement que vous n'approuvez pas ; elle ira à l'autel comme une victime, et non comme une enfant rebelle! Oh! ne pensez pas qu'un sentiment secret ait influé sur ma conduite ; j'aime Maurice comme je dois aimer le fils de ma bienfaitrice ; il a mille qualités charmantes ; cependant (je vais vous ouvrir mon ame toute entière) je ne l'aime même pas *comme un frère* !... Non, ce sentiment si tendre, . . . ce n'est pas lui qui me l'inspire !..... Enfin, je n'éprouve qu'un éloignement invincible pour le lien fatal que je vais former. J'en

serai plus à plaindre, mais j'en aurai moins de remords ; je me croirais plus criminelle, si l'union que vous ne bénissez pas, plaisait à mon cœur. Hélas ! ce cœur consacré sans réserve à la nature, à la reconnaissance, n'a pu se livrer à d'autres sentimens ! L'amour filial est son unique passion ! et je ne puis en remplir les devoirs !... Soumise également à deux mères adorées, je n'ai pu leur donner les mêmes preuves de tendresse et de dévouement ; il fallait irriter l'une ou désespérer l'autre !... Oh ! daignerez-vous me pardonner ? J'attends en tremblant votre réponse !... Ma mère, ma sensible mère, n'achevez pas d'accabler votre malheureuse Léocadie !

LETTRE XXXV.

De la comtesse de Rosmond au comte Jules.

Le 28 mai.

Ah ! mon cher Jules ! j'ai une funeste nouvelle à vous annoncer !... Vous n'avez plus de père !.... Mon malheureux frère a été frappé d'apoplexie hier, à huit heures du soir, en sortant du cabinet du roi !..... Tous les secours ont été inutiles !... Bouvard lui avait prédit cet affreux genre de mort, s'il persistait à ne point changer sa manière de vivre. Hélas ! mon frère n'a pas voulu le croire !.... il s'est tué !... Je ne quitte point votre excellente mère ; elle est dans une profonde affliction, mais sa santé est aussi bonne que nous pouvons raisonnablement le desirer dans

dans sa situation. Elle vous ordonne de rester à Moulins, j'irai vous y retrouver incessamment.

Vous devez d'autant plus regretter votre père, qu'il vous a donné les plus tendres marques d'affection deux jours avant sa mort !... Je lui parlai en particulier le 26 en présence de votre mère, et il consentit *à tout.*

Adieu, mon cher Jules ; adieu, mon fils !... Tranquillisez-vous sur le mariage de Léocadie ; restez paisiblement à Moulins. Je mérite votre confiance, accordez-la-moi toute entière.

LETTRE XXXVI.

*Du chevalier de Celtas à la marquise douairière de T***.*

D'Autun, le 1.er juin.

ASSURÉMENT, madame la marquise, j'accepte votre aimable invitation, et mort ou vif je serai certainement à T*** le 7 au soir. J'assisterai avec autant d'intérêt que de plaisir aux noces de monsieur votre petit-fils. Non, madame, la fête de T*** ne sera point *éclipsée* par celle *d'Erneville*; l'or pur et véritable n'est point effacé par l'éclat factice du *faux or*... Mais, madame, que dites-vous de tous ces grands événemens? Le financier du Resnel, n'ayant pu réussir à donner sa femme *pour mère*, prend le parti de se déclarer *le père*; cela n'est-il pas ingénieux? Enfin, quelle est donc *la mère*?.... *Le ma-*

riage déroute les simples, les gens à *préjugés* ; mais *les ames fortes* soutiennent que la coutume *des Guèbres et des Perses* est très-conforme à la nature ! *et puis trois cent mille livres de rentes* peuvent anéantir bien des scrupules ! Nous allons donc voir M. Maurice d'Erneville, arrière-petit-fils d'un marchand de vin, le plus riche *seigneur* de la province !.. Quoique j'aie fort à me plaindre des d'Orgeval, le ressentiment ne me rend point injuste, et je suis indigné des procédés qu'on a pour eux ; j'ai été témoin des paroles d'honneur solemnellement données à l'occasion du mariage projeté de la petite d'Orgeval avec son cousin. Madame d'Orgeval est une très-bonne mère ; jugez de l'état où elle doit être !... Cette conduite est véritablement infâme.

Je sais de bonne part que M. d'Erneville a poussé l'outrage jusqu'à proposer *en échange* de son fils Maurice, son petit bâtard Stéphen ;

connaissez-vous rien de plus révoltant que cela ?

Adien, madame ; recevez avec bonté l'hommage respectueux d'un admirateur sincère et de l'ami le plus dévoué.

LETTRE XXXVII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 8 juin.

Je viens de recevoir, par un courier, une lettre qui me cause beaucoup d'émotion. C'est de l'évêque d'Autun; il veut bénir lui-même le mariage de Léocadie, ce qui me flatte et m'honore. Il sera ici le 12 (le jour désigné), à huit heures du matin; la cérémonie se fera à midi. Mais l'évêque ajoute qu'il a quelque chose de très-important *pour Léocadie* à nous communiquer, qu'une *déclaration publique doit se faire*, et qu'il me supplie d'inviter monsieur et madame d'Orgeval, et quelques autres personnes. Que signifie cela? Je ne crains rien, mais je suis bien agitée... Nous sommes toujours dans la même tristesse; Léocadie, ma chère Léocadie est d'un abattement

qui me tue !..... dans quatre jours son sort sera fixé, et pour jamais !.. Ah ! chère amie, tout ce qui se passe dans mon cœur est inexprimable !... Albert est sombre, accablé, inquiet.. Soyez-en sûre, il doute encore; oh ! puisse-t-il se pardonner comme je lui pardonne !...

Le vicomte de St. Méran est arrivé hier. Il est triste aussi, et il est d'une distraction inconcevable... Monsieur du Resnel est rêveur... Je marie mes enfans, Léocadie va devenir ma belle-fille, et je ne suis pas la plus heureuse des mères !.... J'ai toujours et sans interruption un battement de cœur pénible, le moindre bruit que j'entends me fait tressaillir, je suis dans l'attente de quelqu'événement extraordinaire, et je ne puis prévoir s'il sera heureux ou funeste.... Je ne crois plus à cette mère inconnue; cependant se peut-il que monsieur et madame d'Olbreuse soient complices d'une telle imposture ? car je sais, à n'en pouvoir douter, que si cette mère n'existe

pas, ils ont trempé dans le complot qui nous abusait ! Le billet atroce envoyé à Albert est certainement de l'écriture des autres lettres, et le cachet avait la devise : *Vivre pour expier !* . . . . Tout cela est inoui, inexplicable.

La religion seule me soutient, je ne puis me calmer qu'en priant Dieu. Après tant d'épreuves et de peines, tant de chagrins secrets et si déchirans, j'ose me flatter que la tranquillité me sera rendue ! . . . . Et dans d'autres momens, quand je considère la consternation de tout ce qui m'entoure, il me semble que tout m'annonce une affreuse catastrophe. Je suis épouvantée de la haine envenimée qui me poursuit depuis seize ans.... mais je suis soumise ; et si je n'ai pas le courage de surmonter la crainte, j'ai du moins, depuis long-tems, celui de me résigner au malheur.

Oh ! combien je souffre d'être privée de vous, et de vous savoir inquiète et malheureuse !... On m'assure que

le baron est moins mal. Tiphaine a dit qu'il n'était pas sans espérance. Monsieur du Resnel ira demain vous voir, et me rapportera de vos nouvelles. J'irai moi-même, après-demain, passer deux heures avec vous, et soyez sûre, mon amie, que vous aurez toujours, tous les matins, un courier d'Erneville.

LETTRE XXXVIII.

De monsieur du Resnel à la Baronne.

D'Erneville, le 10 juin.

Nous apprenons dans l'instant que le duc de Rosmond est mort. On cache cet événement à Léocadie, sa tristesse n'est déjà que trop profonde !... cette nouvelle l'augmenterait certainement encore. A présent, madame, nul doute que la lettre de l'évêque d'Autun ne se rapporte à la mort du duc de Rosmond. *Cette déclaration publique* sera sûrement la révélation d'un grand mystère. Il me paraît plus certain que jamais que le duc est père de Léocadie, et que l'évêque, ami de toute cette famille, s'est chargé de déclarer ce secret. La publicité qu'on veut donner à cet aveu, ne peut être qu'une chose bienfaisante de la part d'un homme de son caractère; son but est sûrement de justifier authentiquement Pauline.

Mais quelle est donc la *mère ?* De quelle main infernale a parti le billet qu'a reçu le marquis ? L'évêque veut *bénir le mariage de Léocadie* ; c'est annoncer solemnellement d'avance qu'il croit cette alliance légitime.... Enfin, dans deux jours nous saurons tout. Je compte les heures et les minutes ; jamais le tems ne m'a paru si long....

Adieu, madame ; en remplissant avec tant de perfection vos devoirs, ménagez votre santé ; l'inquiétude qu'elle nous cause, ajoute un cruel tourment au chagrin d'être séparé de vous. J'irai demain vous porter moi - même le billet de Pauline ; puissé-je trouver le baron dans un état moins affligeant !

LETTRE XXXIX.

Du même à la même.

D'Erneville, le 12 juin, à dix heures du matin.

Je profite, madame, de l'occasion du voiturier qui vous porte la baignoire, pour vous écrire un mot, sans *préjudice* du courier que nous ferons partir après la cérémonie. L'évêque est arrivé à huit heures; mais ce qui nous a surpris, c'est qu'il amène le premier président du parlement de Dijon, monsieur de ***. L'évêque a dit qu'il ne venait que pour *bénir le mariage*, que monsieur le premier président remettrait *des papiers importans* dont il est dépositaire, mais qu'il attendait pour cela l'arrivée de deux personnes qui seraient sûrement à Erneville avant midi. Vous connaissez le maintien froid et grave, et le visage immuable du premier président;

ainsi sa physionomie, comme de coutume, ne dit rien : mais l'évêque paraît être excessivement préoccupé et touché. Au reste, il n'a jamais montré plus d'estime et plus d'amitié pour Pauline ; observation qui dissipe toute inquiétude. L'évêque, sachant que le chevalier de Celtas est à trois lieues d'ici, a conjuré le marquis de lui envoyer un billet d'invitation, ce qui est fait : autre preuve certaine qu'il s'agit de justifier Pauline. Monsieur et madame d'Orgeval, sur une lettre qui a dû piquer leur curiosité, ont pris le parti de venir aussi. Ils viennent d'arriver presqu'en même tems que le chevalier de Celtas. Pour le marquis, il ne sait plus où il en est, il ose à peine lever les yeux sur Pauline, il ne lui parle qu'en balbutiant. Tout lui prouve enfin qu'elle est innocente. Léocadie sera sa belle-fille dans deux heures ; son trouble et ses remords sont inexprimables !... Pauline aujourd'hui ne voit que Léocadie, et ne s'occupe qu'à la parer.... elle

s'est levée à cinq heures, elle a passé dans l'appartement de Léocadie, qu'elle a trouvée, non-seulement éveillée, mais habillée et baignée de larmes. Viens, lui a-t-elle dit, viens avec moi, allons chercher du courage et de la confiance. A ces mots, elle la prend sous le bras et l'emmène à l'église paroissiale. Elle la fait mettre à genoux à côté d'elle, devant la cuve de pierre où Pauline a reçu le baptême, et où Léocadie en reçut aussi les cérémonies. Elles étaient seules dans l'église, et Pauline se tournant vers Léocadie : Chère enfant, lui dit-elle, c'est ici, c'est à cette même place que, dans les premiers momens de notre vie, nous fûmes purifiées et marquées du sceau sacré de la religion!... Depuis cet instant, nous avons conservé cette précieuse innocence ; abjurons donc ici des faiblesses humaines, remercions le créateur, et prions avec espérance. A ces paroles, Léocadie (de qui je tiens ce récit) se sentit ranimer, ses larmes coulèrent, mais sans amer-

tume ; elle resta en prières, avec sa mère, jusqu'à l'heure du déjeûner ; ensuite elles vinrent au château, et je fus si étonné du calme que je remarquai sur leurs physionomies, que j'interrogeai Léocadie, qui m'a conté ce que je viens de vous dire.

Si j'ai été frappé de l'arrivée subite de St. Méran, je le suis bien davantage de l'état où il est aujourd'hui. Il ne voit, n'entend, ni ne répond ; il est hors de lui et plongé dans la plus profonde tristesse : il sait *le secret*, je n'en doute pas. Mais si, comme tout le prouve, ce secret est à la gloire de Pauline, comment peut-il en être si douloureusement affecté ? Cela est incompréhensible.

Je puis prolonger ma narration, car on n'a pu trouver encore une charrette assez grande et assez solide pour transporter la baignoire. Je vais faire un tour dans le salon, avant de fermer cette lettre.

A 11 heures et demi.

Pauline, plus touchante, plus jolie que jamais, et Léocadie, belle comme l'astre du jour, viennent d'entrer dans le salon. Alors le président tire de la vaste poche de son habit un écrin, l'ouvre, lève le couvercle et montre les plus beaux diamans du monde, et s'avançant vers Léocadie, lui présente cet écrin... Léocadie se trouble, et regarde sa mère. De quelle part, dit Pauline, vient ce présent?.... Madame, répond gravement le président, d'une personne qui a le droit de l'offrir. Eh bien, monsieur, reprend Pauline, quand on la connaîtra, Léocadie acceptera. A ces mots, le président a posé l'écrin sur la table... Dans ce moment, mes yeux se sont portés sur St. Méran, il était d'une pâleur mortelle ... Enfin, madame, ce que je ne puis vous dépeindre, c'est l'embarras, l'inquiétude et l'étonnement de monsieur d'Orgeval, de sa femme et du chevalier de Celtas.

Le dernier, sur-tout, voudrait bien avoir l'air dégagé, incrédule et moqueur ; mais il n'en peut venir à bout ; il ne sait d'ailleurs à qui parler, étant brouillé avec monsieur et madame d'Orgeval : il a voulu s'approcher de l'évêque et du bon curé, et il en a été reçu avec une sécheresse *parfaite*. Le président ne l'a pas mieux traité, madame Regnard a changé de place quand il s'est avancé vers elle, et j'ai défendu à Remi et à Sauval de lui répondre ; de sorte qu'il est réduit à l'entretien de mademoiselle du Rocher. Je crois qu'il se repent beaucoup de la curiosité qui l'a fait venir ici. Monsieur d'Orgeval dandine, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ; il se promène de tems en tems dans le salon, et baguenaude. Sa femme ricanne, bâille et s'évente. Le président, l'évêque et les grands-vicaires soutiennent la conversation générale, qui ne roule que sur des choses indifférentes.

Grande nouvelle !... on m'apprend

qu'une voiture à six chevaux, avec tous les stores baissés, arrive dans le village, et s'est arrêtée devant la maison du curé, qui vient avec le président de sortir du château pour aller parler à ces étrangers. Adieu, madame ; le voiturier part, enfin ; je vais toujours donner cette lettre, et dans une heure je vous manderai le reste.

LETTRE XL.

Du même à la même.

Le 12 juin à 3 heures et demie après-midi.

O Justice éternelle ! Ecoutez, *parfaite amie*, et prosternez-vous avec nous pour remercier l'arbitre souverain des destinées humaines !.... Au bout d'une demi-heure le curé est revenu très-essoufflé, très-rouge ; on l'entoure, on l'interroge ; il répond qu'il a installé chez lui *les étrangers*, qu'il a promis de ne rien dire de plus sur eux, qu'il ignore, d'ailleurs, le sujet de leur voyage, que monsieur le premier président va les amener dans un moment. Léocadie pâlit, Pauline s'émeut, le marquis se trouble et s'agite. St. Méran se lève et s'enfonce dans l'embrasure d'une fenêtre en tournant le dos à toute la compagnie ; on se

regarde, on se parle bas.... Enfin, nous entendons le bruit d'une voiture, le marquis veut aller au-devant des étrangers, l'évêque le retient en disant, d'un ton d'autorité : Non, monsieur, restez, je vous supplie. Le marquis, interdit, s'arrête.. La porte du salon s'ouvre. Le premier président paraît seul, fait trois ou quatre pas, et s'adressant à la marquise avec un air solemnel : Madame, lui dit-il, madame la comtesse de Rosmond, qui veut réveler un important secret, vous demande la permission d'entrer... A ce nom de *Rosmond* il y eut un mouvement général dans la chambre... Tout le monde se lève, Pauline, troublée, ne répond que par une inclination de tête.

Le président sort, et presque au même instant les deux battans de la porte se r'ouvrent, et l'on voit paraître la belle comtesse de Rosmond, en longs habits de deuil, appuyée sur le président ; elle s'avançait len-

tement, elle avait les yeux baissés... Sa beauté parfaite et frappante, dont ces crêpes noirs et ce deuil profond relevaient l'éclat éblouissant et la majesté, ne nous cause pas moins d'étonnemens que sa ressemblance avec Léocadie !.... A peine a-t-elle paru, que nous entendons deux cris partir du fond de l'ame !.. Léocadie, éperdue, s'élance vers elle, et tombe sans connaissance à ses pieds ! .. Le marquis pâlit, frémit, chancèle... J'étais à côté de lui. Il saisit ma main, et la serrant avec force : Juste ciel ! s'écrie-t-il d'un air égaré, Camille !.. c'est Camille !.. et il reste immobile, la bouche entr'ouverte, les cheveux hérissés et les yeux fixés sur la comtesse !..... Pauline, au milieu de ce désordre, ne voit que Léocadie évanouie, elle vole auprès d'elle ; on la pose sur un canapé, et Léocadie, baignée des larmes de la comtesse et de Pauline, et dans les bras de l'une et de l'autre, r'ouvre les yeux en di-

sant : ô ! ma mère !.... Est-ce moi ? s'écrièrent à la fois Pauline et la comtesse. Ah ! toutes deux ! répond Léocadie !..... Jugez de notre surprise !.... mais, combien elle devait augmenter !... La comtesse, tout-à-coup, se lève, elle s'avance au milieu du salon, elle s'appuie, d'une main, sur la table, et s'adressant au marquis : Il est tems, dit-elle, de justifier l'innocence. Je ne le puis sans découvrir nos égaremens ! Je saurai expier le mien, et le bonheur de votre vertueuse épouse réparera le vôtre !... A ces mots, se retournant vers l'assemblée : Je suis, poursuivit-elle, la mère de Léocadie... et son père est M. d'Erneville !.... Après avoir prononcé ces paroles, elle baisse un voile noir, se couvre entiérement le visage, et sort du salon. Léocadie se précipite sur ses traces et disparaît... et le marquis est aux pieds de Pauline... O femme incomparable ! s'écrie-t-il en embrassant ses genoux et en versant un

déluge de larmes, je dois passer ma vie à tes pieds, et je ne suis pas digne d'y être souffert; tu dois me repousser loin de toi, il n'y a, pour moi, d'expiation que ta haine, le désespoir et la mort !... Pauline, pour toute réponse, se jette dans ses bras, et le serre avec transport, contre son sein.... Nous pleurions tous !..... L'envie même, éteinte, ou du moins suspendue, laisse couler les pleurs du sentiment et de l'admiration; nous entourons Pauline, chacun veut l'embrasser, ou la toucher et baiser sa robe; l'enthousiasme est universel, il a saisi tous les cœurs, et les larmes répandues par le chevalier de Celtas et par madame d'Orgeval ont été aussi sincères que les miennes... Pauline, cet être divin, Pauline... oh ! quelle joie pure et céleste brillait sur son visage !.. elle a bien mieux fait que confondre ses ennemis, elle les a vaincus, elle les a subjugués. Comme la lumière dissipe les ténèbres,

comme la vérité anéantit l'erreur, je crois que la vertu qui se montre avec un éclat si doux et une telle sublimité, a le droit heureux de purifier tout ce qui la contemple..... Qui peut rester méchant en connaissant Pauline, en la voyant telle qu'elle est !..... Cependant la comtesse, qui s'était retirée dans un cabinet voisin, renvoie Léocadie, conduite par le président. Pauline place elle-même Léocadie dans les bras de son père, qui la reçoit avec transport, la contemple avec ravissement et croit la voir pour la première fois !... Maurice accourut en pleurant pour embrasser sa sœur, et l'heureuse Pauline, au milieu de ce groupe intéressant, goûtait un bonheur qui la dédommageait pleinement de seize ans de souffrances. L'évêque, s'approchant de Pauline, lui parle tout bas et l'emmène, avec le marquis et Léocadie, dans le petit salon vert. Là il demande la main de Léocadie pour son élève, pour le neveu chéri de la comtesse de Rosmond,

enfin, pour le comte Jules, ce charmant jeune homme dont nous avons tant admiré les graces et la conduite; l'évêque dit que le duc de Rosmond, quelques jours avant sa mort, instruit de tout par sa sœur, consentit, ainsi que sa femme, à ce mariage, en faveur duquel la comtesse a fait à son neveu une donation entière de tout son bien. En effet, l'évêque montra le consentement par écrit du duc et de la duchesse; l'évêque ajoute que le comte Jules attache à cette union tout le bonheur de sa vie, et qu'une puissante raison fait desirer à la comtesse de Rosmond qu'elle ne soit pas différée. Léocadie, déjà prévenue par sa mère, déclare ingenûment qu'elle a pour le comte l'estime la plus parfaite et le sentiment le plus tendre, et il est sur-le-champ décidé que Léocadie épousera le comte Jules jeudi prochain. On envoie chercher le comte qui, arrivé avec sa tante, était resté chez le curé. Il est présenté au marquis et à Pauline; son amour et

l'ivresse

l'ivresse de sa joie achèvent d'embellir les tableaux ravissans qui nous entourent..... Pauline, au comble de la félicité, rentre dans le salon, nous fait part de ces dernières nouvelles, invite toute l'assemblée à rester au château jusqu'à samedi ; ensuite, prenant Léocadie et le comte Jules par la main, elle les conduit dans les bras de la comtesse qui était encore dans le cabinet. Ces deux *mères rivales*, si dignes d'être amies l'une de l'autre, ont passé ensemble près d'une heure avec les jeunes amans. J'ai bien envié l'évêque et St. Méran, qui, seuls admis à cet entretien, ont joui du bonheur d'admirer à la fois la perfection de la vertu, l'héroïsme du repentir, et le tableau délicieux offert par l'innocence, par la nature, par la reconnaissance et par l'amour.

A une heure et demie la comtesse, emmenant avec elle Léocadie, est retournée chez le curé où l'attendait Agnès, son amie. Léocadie restera au presbytère avec sa mère jusqu'au jour

fixé pour son mariage. Le comte Jules loge au château.

La comtesse, qui connaît mon attachement pour Léocadie, m'a écrit un billet très-touchant, dans lequel, en refusant ce que je voulais faire pour sa fille, elle me dit tout ce qui peut consoler l'amitié du malheur d'être inutile, et m'invite à l'aller voir ce soir.

Ce jour est, sans doute, le plus beau de ma vie! il justifie la providence et tous les sentimens de mon cœur! Cependant une chose empoisonne ma joie; St. Méran souffre, St. Méran est malheureux!..... Il adore la comtesse, et il est persuadé qu'elle médite un cruel sacrifice; c'est le seul secret qu'elle ne lui ait pas confié. Mais, en effet, il ne me paraît que trop vraisemblable que la conjecture de St. Méran est très-fondée..... Il m'a conté qu'étant dans le cabinet avec la comtesse et Léocadie, cette dernière priant sa mère de relever son voile, la comtesse a répondu : Non,

ma fille ; après l'aveu que je viens de faire publiquement, *un voile éternel doit me cacher à jamais aux yeux de tous les hommes !* St. Méran interprète cette phrase d'une manière qui le désespère, et je crois qu'il devine bien.

Vous êtes sûrement très-curieuse de savoir quel est ce jeune Stéphen que nous regardions en secret depuis si long-temps comme le fils d'Albert ? Vous serez bien surprise en apprenant que le marquis, lui-même, (à ce qu'il m'a dit) se croyait le père de cet enfant, et que cependant Stéphen ne lui est rien. La comtesse a fait dire au marquis, par St. Méran, que Stéphen n'est qu'un pauvre orphelin, pris au berceau à l'hôpital des enfans-trouvés. La comtesse a promis de donner à Pauline et à Léocadie un manuscrit contenant, avec détail, toute son histoire, et dans lequel on trouvera l'explication de cet étrange mystère.

Enfin, madame, nous allons avoir

deux noces. M. d'Orgeval, dans ces premiers momens d'effusion et d'attendrissement, a obtenu de son frère et de Pauline d'assurer aussi le bonheur de Zéphirine en l'unissant à Maurice qui, après son mariage, voyagera pendant deux ans. On a envoyé chercher Zéphirine, qui, comme vous pouvez croire, prend doublement part au bonheur de sa jeune amie.

Oh ! combien depuis quatre heures vous avez été desirée ici ! combien de fois Pauline m'a répété : *Ah ! si elle était là* !... Elle s'échappera demain pour vous aller embrasser..... Il est cinq heures et demie, on va enfin se mettre à table ; on m'appelle. Adieu, madame ; je ne veux pas retarder davantage un courier qui vous rendra si heureuse.

LETTRE XLI.

Du marquis à la comtesse.

D'Erneville, le 16 juin.

Enfin, tout ce que j'aime, est heureux dans ce jour solemnel !.... Pauline, Léocadie, Maurice..... Nous revenons de l'église. Léocadie est irrévocablement engagée, le mérite et les vertus du comte Jules me répondent de son bonheur. Mon fils a reçu la main de Zéphirine, et partira dans quinze jours pour l'Italie. Je ne l'y suivrai point. Pauline veut que je reste ici ; quel intérêt plus puissant pour moi désormais que l'espérance de regagner sa tendresse ! quel devoir plus sacré que celui de lui obéir, et de lui consacrer le reste de ma vie !.... En ouvrant les yeux, en retrouvant Pauline, j'étais bien sûr, dès le premier moment, d'obtenir un généreux pardon ; mais je

ne connaissais pas encore le pouvoir suprême de cet ange consolateur. Je ne croyais pas, comme je vous le mandais dans ma première lettre, qu'il fût possible de me raccommoder avec moi-même, de me faire supporter le poids affreux de tant de remords !..... Ah ! je n'ai pu craindre Pauline qu'en me retraçant mes crimes ; auprès d'elle je ne puis que l'adorer. Comment pourrais-je redouter ce doux regard, où l'indulgence ne se peint qu'avec l'expression de la sensibilité ? comment pourrais-je être accablé d'une générosité qui ne ressemble qu'à la tendresse ? comment enfin serais-je embarrassé dans *le tête-à-tête*, si redoutable au coupable, quand je retrouve en elle tous les épanchemens de la confiance et de l'amitié la plus intime ?... Je suis encore aimé de Pauline, mon existence ne peut être avilie, et ne saurait m'être à charge !... Et quel sentiment de plus m'attache à la vie !.... Ce chef-d'œuvre de la nature et de

l'éducation, cet objet innocent qui causa toutes mes injustices, que je n'admirais qu'avec saisissement et jalousie, que la défiance me défendait d'aimer, dont la *ressemblance*, surtout depuis deux ans, me frappait sans m'éclairer, et m'étonnait sans m'attendrir, Léocadie est ma fille!... Je l'aime avec passion!.... Oh! Quel charme je trouve dans cette affection si naturelle!... C'est le seul hommage qu'il me soit permis de rendre à sa malheureuse mère, et s'est m'identifier avec Pauline, dont elle est l'idole!... Ah! ma mère, comment vous exprimer tout ce qui se passe dans mon ame! Vous connaissez si bien toutes mes erreurs, tous mes égaremens; vous seule pouvez y lire, et vous faire une idée de mon trouble, de mon agitation, de ma joie et de mon repentir!.. Je ne puis dire que je sois parfaitement heureux! hélas! je suis trop coupable pour retrouver le bonheur; mais j'ai repris tous les liens chéris et puissans qui font aimer la

vie ! et la gloire de Pauline, cette gloire éclatante et pure, quoiqu'elle agrave mes torts, me semble en effacer la honte....

Ce souterrain, dans lequel une étrange et triste erreur m'a fait passer tant de nuits douloureuses, ce souterrain où mon imagination troublée s'est égarée tant de fois.... je le consacre à Léocadie !.... Sa mère y parut, je ne sais encore par quel moyen !... Mais sans doute ce fut la tendresse maternelle qui l'attira, et qui la fit errer dans le château !..... Je ferai mettre sur le rocher une colonne, j'y graverai ces mots : *Prodige de l'amour maternel* !.... Je donnerai à Léocadie la clef du souterrain, et je n'y retournerai plus ! ce serait le profaner !.... Non, ma mère, je ne sais point encore pourquoi elle prit le nom de *Camille Dercy*.... elle doit donner à Pauline l'histoire de sa vie, nous saurons tout....

Ah ! n'en doutez pas, Stéphen me sera toujours cher ; il me fut remis

par *elle*; j'ai cru, pendant seize ans, qu'il était mon fils ; vous lui avez prodigué les plus tendres soins : il est aimable et bien né. Mon cœur l'adopte, il est pour jamais au rang de mes enfans !....

Adieu, la plus heureuse des mères ! (hélas ! seulement par Pauline) Ah ! qu'il me sera doux de conduire dans vos bras cette fille si digne de vous, et de presser à la fois contre mon sein les deux objets d'une si vive tendresse et d'une reconnaissance si profonde !

LETTRE XLII.

Du même à la même.

D'Erneville, le 18 juin.

CROIREZ-VOUS, ma mère, que depuis mes dernières lettres Pauline ait acquis de nouveaux droits sur mon cœur, et des droits plus puissans que tous ceux qu'elle avait déjà ? Croirez-vous que ce que je viens de découvrir, soit encore au-dessus de tout ce que nous savions, et qu'enfin la sublimité du sentiment surpasse en elle, s'il est possible, l'héroïsme de la vertu ?... Cette créature angélique a su dès leur origine tous mes coupables secrets, sans jamais se permettre un reproche, une plainte, ou même une confidence déposée dans le sein de l'amitié, sans jamais en dire un seul mot ni à la meilleure des mères, ni à la plus parfaite amie. Madame de Vordac était, à cet égard, dans la même

ignorance que nous !..... Pauline, instruite par des lettres anonymes, a tout su !... Elle découvrit dans le tems tout l'artifice du voyage de Vichi, la seule chose qu'elle ait confiée à madame de Vordac, parce que d'abord elle n'en connut pas le motif, et n'y soupçonna rien de criminel. Mais ensuite, éclairée sur toute l'intrigue, elle s'imposa un éternel silence. La France, envoyé à Vichi, fut pensionné secrétement par elle depuis ce tems, afin qu'il ne révélât point un mystère que je voulais cacher. J'avais découvert qu'elle faisait cette pension, je ne vous en ai jamais parlé, parce que c'était, selon moi, une preuve très-convaincante contre elle ; je ne pouvais vous dissimuler ma défiance, mais il m'aurait été affreux de la déshonorer à vos yeux ; trop faible pour ne pas aimer à me plaindre, j'étais cependant trop sensible pour qu'il me fût possible de révéler ce qui la condamnait : quoi que votre incrédulité m'impatientât

souvent, j'y trouvais une sorte de consolation, il m'était doux de voir encore Pauline estimée par une ame telle que la vôtre. Enfin, votre conviction, qui ne faisait nulle impression sur mon esprit, en produisait une irrésistible sur mon cœur; elle ébranlait ma certitude, et balançait pour moi l'évidence. Mais tandis qu'abusé par de fausses apparences je condamnais, j'outrageais Pauline, elle, connaissant avec certitude tous mes torts réels, n'était occupée que du soin de cacher mes égaremens, et de m'épargner l'embarras et la confusion d'en rougir à ses yeux!...

Quels discours, quels éloges pourraient exprimer l'admiration que mérite une telle conduite! Le cœur d'une mère et le mien peuvent bien l'apprécier; mais on ne saurait louer dignement Pauline que par le récit de ses actions. Hier, le bal que nous devions donner, n'eut pas lieu, parce que nous apprîmes à midi la mort du pauvre baron de Vordac. Il avait

quatre-vingts ans, et n'a jamais rendu sa femme heureuse; ainsi cet événement ne pouvait nous affliger, d'autant plus que Pauline est persuadée que M. du Resnel épousera la baronne; mais Pauline, par respect pour le deuil de son amie, a sur-le-champ contremandé toute la fête. Nous avons été passer la journée avec la veuve, Pauline, du Resnel et moi. La baronne, malgré nos instances, ne veut venir à Erneville que dans six semaines. Nous ne sommes revenus au château qu'à minuit; nos jeunes mariés, suivant nos ordres, ne nous avaient point attendus; tout le monde était couché, du Resnel s'est retiré dans sa chambre; il faisait le plus beau tems du monde, Pauline m'a proposé de faire une promenade au clair de la lune: et elle m'a conduit dans son jardin particulier, où elle a fait faire *un tombeau*, il y a trois ans!... L'heure et le clair de la lune m'ont rappelé mes tristes promenades nocturnes du souterrain; j'ai soupiré,

j'ai senti une émotion douloureuse !.. En me laissant guider par Pauline et en avançant, j'ai vu qu'elle me conduisait vers le tombeau, et j'ai remarqué avec surprise qu'il était extrêmement éclairé par des lampions cachés derrière les feuillages, et par deux grands vases d'albâtre renfermant des bougies, et placés sur le devant de la tombe. Cette illumination produisait un effet charmant ; mais je m'étonnai en remarquant que l'on avait entr'ouvert le tombeau, et en découvrant par cette ouverture une espèce de niche faite en briques, dont l'un des côtés abattus laissait voir un coffre de bois de cèdre. Je questionnai là dessus ; et Pauline, au lieu de me répondre, me serra la main avec attendrissement, et me fit asseoir à côté d'elle sur un banc de gazon auprès du tombeau !..... Je la regardais avec autant de trouble que d'étonnement !.... Jamais je ne vis sa charmante physionomie si touchante !.... Elle joignait les mains, et les levant

vers le ciel avec une expression divine : O Providence ! s'écria-t-elle, ô toi qui conduis tout par des ressorts admirables et cachés, ô créateur de l'Univers, combien nous sommes insensés de murmurer au tems de l'affliction, puisque l'infortune la plus affreuse peut n'être par ta bonté que la préparation nécessaire d'une félicité suprême !... Cher Albert, poursuivit-elle, tu vas connaître si jamais Pauline a cessé de t'aimer ! A ces mots elle me dit de lire l'inscription tracée de sa main sur la pierre renfermée dans la tombe !.... Que devins-je en lisant ces mots :

*Aux mânes de l'infortunée Camille !... 17**.*

Un ruisseau de larmes s'échappe de mes yeux, je reste muet, immobile !.. Vous savez, ma mère, que je perdis, il y a trois ans, dans cette année 17**, un porte-feuille contenant un écrit intitulé : *Mes rêveries dans le souterrain.* Cet écrit exprimait avec clarté,

et *mon égarement*, et sa cause. Il tomba dans des mains ennemies, et fut envoyé à Pauline ! Et voilà quel fut le véritable sujet de cette vive douleur que j'attribuai dans le tems à la fausse nouvelle de la mort du duc de Rosmond !... Tandis que cette ange gémissait en secret de ma folie, je m'irritais de son désespoir, et j'insultais aux larmes que je faisais répandre !.... Vous croyez tout savoir ?.... O ma mère, écoutez le reste ! .... Non, l'Être-Suprême, le créateur qui a formé cette ame véritablement angélique, peut seul en prévoir et en deviner les mouvemens sublimes !

Pauline prend le coffre, elle l'ouvre, et en tire deux petits manuscrits ; l'un était le mien, celui que je perdis et qu'on lui envoya ; l'autre écrit par elle, a pour titre : *Les Rêveries de Pauline* ; en voici la copie fidelle : « Oui, la mort purifie toutes les affec- » tions !.... Elle anéantit les projets » et les desirs coupables, elle ne laisse » subsister que les regrets intéressans,

» et que la douleur toujours respec-
» table et touchante. ... Albert, tu
» pleures ! Je veux pleurer avec toi !..
» En vain tu me fuis, en vain tu me
» fermes ton cœur ! ma tendresse in-
» génieuse saura établir et conserver
» entre nous la sympathie dont tu
» brises les nœuds ! ... Ce lugubre
» monument que tu voudrais et que
» tu n'oses construire, mes mains
» l'ont élevé !.... Je veillerai avec toi;
» à l'heure où tu gémis dans le silence
» des nuits à la clarté de la lune,
» Pauline aussi répandra les pleurs
» amers du sentiment le plus malheu-
» reux! Tu regrettes un objet aimé!..
» Oh ! ce regret affreux déchire aussi
» mon ame!... nos cœurs divisés ont
» encore les mêmes mouvemens !....
» Ah ! que ne puis-je recevoir dans
» mon sein tes plaintes douloureuses,
» et par la compassion la plus tendre,
» adoucir tes maux et calmer les ter-
» reurs de ton imagination troublée!..
» qu'il dut être puissant le charme qui
» t'égara!... Je ne connais que ta fai-

» blesse, mais ai-je besoin d'en con-
» naître l'excuse ? ne sais-je pas
» supporter tout ce qui peut te justi-
» fier ?... Hélas ! tu me crois coupable !
» je suis innocente, cependant mon
» prétendu crime n'en est pas moins
» réel à tes yeux, et tu le pardonnes !
» Je trouve dans ton injustice même
» le noble exemple d'une générosité
» sublime ! Aurai-je moins d'indul-
» gence pour un égarement mille fois
» moins condamnable que celui que
» tu supposes en moi ?.... Non, non,
» je ne vois que ton infortune et ta
» douleur ! Quand tu souffres, je ne
» puis que te plaindre et m'affliger !..
» Quoi ! dans ces mêmes lieux qui
» nous virent naître, dans ces lieux
» chéris, témoins des jeux et des
» plaisirs de notre enfance, et du
» bonheur de notre première jeunesse,
» Albert évite Pauline, Albert errant,
» isolé, croit pouvoir pleurer seul,
» et se livrer seul à la plus profonde
» mélancolie ! Pauline existe, et Al-
» bert se consume en regrets sur une

» tombe!... Ah! tu creuses la mienne
» en nourrissant cette sombre tris-
» tesse!.... Albert, tu n'aimes plus
» qu'une cendre inanimée, tu n'in-
» voques plus qu'une ombre; et Pau-
» line fidelle, Pauline toujours sen-
» sible, Pauline gémissante et désolée,
» t'appelle et te tend les bras!.. Durant
» ces longues nuits consacrées à nos
» tristes rêveries, ce jardin, ces bos-
» quets, ainsi qu'aux jours heureux
» de ma jeunesse, ne retentissent que
» du nom d'Albert!.... Et l'écho du
» souterrain ne répète que le nom
» de *Camille*!... Tu la vois encore:
» ton imagination reproduit ce qui
» n'est plus!... et Pauline est anéantie
» pour toi! tu la méconnais, tu l'ou-
» blies!.... Ah! c'est Camille qui vit
» encore! elle est toujours dans ton
» cœur!... Pauline a disparu! elle
» est bannie de ton souvenir!....
» Mon époux, mon frère, mon ami,
» j'ai tout perdu!... et toi, tu n'as
» perdu qu'une amante! Quand la
» mort ne te l'eût pas ravie, quelques

» années de plus auraient brisé ces
» liens fragiles !.... mais le tems ne
» peut que resserrer et qu'affermir
» l'indissoluble nœud de la sainte ami-
» tié !... Je veux déposer ici cet écrit,
» ce monument de ma douleur et de
» ma tendresse ! Quand je ne serai
» plus, ce tombeau s'ouvrira pour
» Albert, et du moins alors il con-
» naîtra que Pauline sut aimer !...»

Concevrez-vous, ma mère, ce que j'ai dû ressentir en lisant ce manuscrit? Votre cœur tout sensible qu'il est, pourra-t-il se représenter tous les transports du mien?.... Je n'essayai même pas d'exprimer à Pauline ce que j'éprouvais. Quel langage aurait pu donner l'idée d'un remords si pressant, si déchirant, d'une reconnaissance et d'une admiration si passionnées... Je tombai à ses genoux, je les baignai de pleurs, je pressai ses deux mains dans les miennes, je la regardai, je contemplai avec extase ce doux, cet aimable visage où la nature a mis l'empreinte auguste et touchante de toutes

les vertus qui sont dans son ame ! Ce visage angélique dont l'expression aussi pure qu'enchanteresse ne peignit jamais le délire de l'amour, conservera toujours son charme ravissant : c'est l'attrait immortel de la sensibilité unie à la céleste innocence.

Voilà donc l'être incomparable que j'ai méconnu pendant seize ans, et que j'outrageai encore avec tant d'emportement et d'indignité il y a trois semaines !.... Quand je songe à mes égaremens, à mes crimes, je ne puis concevoir mon bonheur ; si coupable, comment peut-on être heureux ? Que dis-je ? ah ! comment ne pas l'être, quand on est aimé de Pauline !

Je n'ai pu vous parler aujourd'hui que de Pauline et de ma félicité ; demain je répondrai à toutes vos questions. Ah ! ma mère, mon bonheur est votre ouvrage : que j'ai d'impatience de me retrouver à vos pieds, pour vous en remercier encore !....

LETTRE XLIII.

De la Marquise à la Comtesse.

Juin.

En pouvez-vous douter, chère maman? oui, votre Pauline est *parfaitement heureuse*, plus heureuse qu'elle ne le fut jamais. Ah! maman, loin de regretter ce tems brillant de la jeunesse, je pense avec plaisir que ces jours orageux sont passés! .... Désormais à l'abri, et des séductions, et de la calomnie, je n'ai plus à parcourir qu'une carrière exempte de périls; je ne vois plus devant moi qu'un chemin semé de fleurs immortelles, qui ne peuvent se faner et qui n'ont point d'épines! et me reposant délicieusement dans les bras de l'amitié rendue inviolable par tant d'épreuves, je m'avancerai vers le dernier but avec confiance et sérénité.

Albert, qu'il est tendre, qu'il est

aimable pour moi !.... Il m'a tout révélé : quelle étrange histoire ! combien cet égarement fut excusable !..... Albert m'a conté une infinité de traits qui me sont relatifs, que j'ignorais, et qui devaient fortifier tous ses soupçons. Il recevait aussi des lettres anonymes.... Je ne veux point chercher à pénétrer d'où partaient ces noirceurs, je ne dois songer qu'à remercier le ciel qui a fait servir toutes ces méchancetés à mon bonheur ! Le méchant n'est que l'instrument aveugle de la justice éternelle ; Dieu se sert de sa rage pour accomplir ses décrets équitables de vengeance ou d'amour, pour épouvanter le crime ou pour honorer la vertu.

Si l'on ne m'eût pas envoyé *les rêveries du souterrain*, cet écrit qui me plongea dans un si cruel désespoir, Albert n'aurait pas reçu la preuve d'affection la plus touchante que j'aie jamais pu lui donner, et près de ce tombeau où j'ai versé pendant trois ans tant de larmes amères, je n'aurais

point passé avant-hier les plus doux, les plus beaux momens de ma vie !... Oh! quel bonheur peut se comparer au mien, le souvenir de mes malheurs en augmente encore le prix ! Albert m'a rendu toute sa tendresse, toute sa confiance ; nos cruelles divisions n'ont produit entre nous que l'effet d'une longue absence ; après seize ans nous nous retrouvons, et c'est avec transport. Que de choses nous avons à nous dire ! que de questions à nous faire !.... quel intérêt délicieux anime nos entretiens ! .... Et Léocadie est chérie d'Albert !.... et le sort de Léocadie est fixé de la manière la plus heureuse, la plus brillante ! Elle aime son mari comme j'aime Albert, et elle en est adorée !.... Grand Dieu ! que je serais ingrate envers la Providence, si je ne pensais pas qu'un seul jour d'une telle félicité doit effacer toutes les traces du ressentiment et de la douleur ! Aussi je me suis raccommodée sincèrement avec le chevalier de Celtas et avec ma belle-sœur. Le

bonheur

bonheur doit faire oublier tout ce qui peut aigrir.

Notre excellente amie est enfin libre ; j'ai eu à ce sujet une longue conversation avec M. du Resnel : je lui ai fait part du seul vœu qui me reste à former ; il a paru surpris, il s'est attendri, et pressé de répondre, il m'a dit que, s'il était accepté, il s'unirait avec joie à *la fidelle amie de Pauline*. Ainsi ce projet si cher à mon cœur se réalisera. Qu'il me sera doux de voir enfin cette femme véritablement parfaite aussi heureuse qu'elle mérite de l'être ! car M. du Resnel est l'homme du monde qu'elle estime le plus, et qu'au fond de l'ame elle aime le mieux.

Je vais toujours tous les soirs passer une heure au presbytère avec la comtesse de Rosmond, qui n'en sort pas, quoiqu'elle le puisse sans risquer de rencontrer Albert, qui de son côté ne sort pas des jardins du château. Ah ! maman, que cette

belle et charmante personne est intéressante ! que de graces , que d'esprit , que de sensibilité ! que de talens !..... et comme elle est mère , comme elle aime Léocadie !.... quel courage que le sien !... A trente-trois ans , avec cette éclatante beauté , ce nom brillant , cette grande fortune , faire un aveu public qui la sépare pour jamais de la cour et du monde ! se dépouiller de tout pour sa fille , se condamner à une éternelle solitude !.... quels sacrifices à son âge et dans sa situation !... Elle a fait au comte Jules une donation entière de ses terres et de tous ses biens ; elle ne s'est uniquement réservé qu'une somme d'argent comptant de soixante mille francs , qui , dit-elle , lui suffit. Le comte Jules et Léocadie veulent en vain n'accepter , en jouissance actuelle , que le quart de cette immense donation ; je vois qu'elle est fermement décidée à tout donner , et que même elle ne consentira point à se fixer

dans le château de la M** , comme sa fille l'espère. C'est uue personne d'un très-grand caractère , et dont l'imagination romanesque est excessivement exaltée. Je crois qu'elle préférera toujours les partis extrêmes aux résolutions communes et modérées. Malgré *la double rivalité* qui m'a causé tant d'émotions pénibles, j'admire sincérement cette femme extraordinaire qui a réparé la faiblesse d'un moment par tant de grandeur d'ame, de vertus , et par tant de sacrifices généreux. Je la regarde , je l'examine , et je l'écoute avec une curiosité mêlée d'émotion et d'un tendre intérêt. Néanmoins je vous avoue que je ne suis point à mon aise avec elle ; elle a une sorte d'humilité qui m'embarrasse , parce qu'elle vient seulement du souvenir de sa faute et de sa situation , et non de son caractère naturellement impérieux et fier. D'ailleurs Léocadie est beaucoup plus démonstrative avec elle qu'avec moi. Elle pense , avec

raison, devoir cette espèce de préférence à une mère qui lui sacrifie tout, et qui s'est déshonorée pour la reconnaître et pour justifier sa bienfaitrice ! Léocadie veut, autant qu'il est en elle, relever sa mère humiliée, par toutes les marques du plus profond respect et d'une tendresse qui va jusqu'à l'adoration... Elle est toujours à ses pieds, et ne voit qu'elle ; ce spectacle étrange et si nouveau pour moi ne saurait m'être agréable..... Léocadie, (je n'en puis douter) m'aime aussi tendrement qu'il est possible d'aimer, mais le sentiment qu'elle éprouve pour sa mère a quelque chose de plus vif ; je n'en suis ni surprise, ni jalouse ; cependant je souffre toujours un peu quand je me trouve en tiers entr'elles deux.

Non, ma mère je verrai dans deux jours partir pour Paris le comte et la comtesse Jules, sans éprouver un grand chagrin. Léocadie est heureuse : que me faut-il de plus ? D'ail-

leurs faut-il vous avouer toutes mes faiblesses? Vous savez que je n'ai jamais un instant desiré de quitter la province, même depuis mes malheurs; mais la vanité frivole que je n'eus jamais pour moi, je n'en suis pas exempte pour cette enfant trop aimée! je pense avec plaisir qu'elle paraîtra avec éclat à la cour et dans le grand monde, j'apprendrai ses succès, et je ne crains rien pour ses mœurs; elle aime son mari, elle sera guidée par une belle-mère vertueuse; elle a trop d'esprit, de sensibilité, de religion, d'élévation d'ame, pour ne pas mépriser toujours tout ce qui peut ressembler à la coqueterie; enfin elle passera réguliérement plus de la moitié de l'année dans des terres éloignées de Paris; je suis donc tranquille sur ses principes et sa réputation, et je jouis sans trouble du bonheur de me la représenter universellement admirée sur un brillant théâtre. Hélas! il serait plus raisonnable, je le sais,

de desirer pour elle un sort moins éclatant ! aussi je ne compte faire ici que l'aveu d'une faiblesse.

Je ne puis vous exprimer combien je suis contente du comte Jules ; il est impossible d'avoir plus d'esprit et d'agrément, plus d'instruction à son âge, et des sentimens plus élevés. D'ailleurs, sa reconnaissance et son attachement extrême pour sa tante suffiraient pour donner la meilleure opinion de son caractère et de son cœur. Il m'a promis d'amener sa femme tous les ans en Bourgogne, et je suis sûre que la M**, malgré la beauté de l'ingénieux jardin allégorique, ne fera jamais oublier Erneville à Léocadie. Ils partiront après demain avec la comtesse, qu'ils laisseront à Dijon, où des affaires la forcent, dit-elle, de s'arrêter.

Le comte Jules n'a pas vu sa mère depuis la mort de son père (il reçut de sa part l'ordre positif de ne point retourner à Paris). Maintenant il ne peut plus différer son départ.

La comtesse de Rosmond m'a dit tout bas ce soir, qu'elle desirait me parler en particulier demain matin. J'ignore absolument ce qu'elle veut me dire ; mais ce tête-à-tête m'embarrasse d'avance.

Adieu, chère maman ; mon Albert aura terminé toutes ses affaires dans quinze jours, et alors il vous menera votre heureuse Pauline. Oh ! avec quelle joie votre enfant justifiée vous reverra, avec quel délice elle recevra vos tendres embrassemens !

LETTRE XLIV.

De la même à la même.

Le 20 juin.

Que je suis profondément touchée, chère maman, de l'entretien que j'ai eu ce matin avec la comtesse de Rosmond ! Ah ! quelle belle ame que la sienne ! que de grandeur et de délicatesse !..... L'infortunée ! que je la plains, que je l'admire et que je l'aime !... oui, elle vient de m'attacher à elle pour la vie !.....

J'étais ce matin chez elle à sept heures ; aussitôt que j'entrai, Agnès, son amie, se leva, sortit et nous laissa seules. Je remarquai que la comtesse était extrêmement émue ; ce trouble me toucha, et l'attendrissement m'ôta toute espèce d'embarras. Je pris sa main que je serrai dans la mienne ; elle me regardait, et sans doute l'expression de mon visage lui

peignit ce que j'éprouvais... Elle jeta ses deux bras autour de mon cou, et fondit en larmes en m'embrassant. Plus touchée encore que surprise de ce mouvement, mes pleurs coulèrent aussitôt, et je la pressai fortement contre mon sein. Ah ! madame, s'écria-t-elle, est-ce à vous de me plaindre !... et ses sanglots redoublèrent. J'étais pénétrée jusqu'au fond de l'ame.... Son beau visage semble fait sur-tout pour exprimer tout ce que la douleur a d'énergique, de pathétique et de sublime ; c'est sur-tout en pleurant, qu'elle est belle et qu'elle ressemble à Léocadie... Que n'aurais-je pas fait pour la consoler !.... Oh ! comme je l'aimais dans cet instant !... Enfin elle essuya ses larmes, et tenant toujours ma main dans les siennes : Avant de vous quitter, me dit-elle, je dois vous montrer mes regrets et mon repentir, et vous confier mes projets !..... Je puis, aux yeux du monde, expier ma faiblesse ; mais comment réparer les peines affreuses

que je vous ai causées ! Je vous ai justifiée, il est vrai, cependant un remords affreux me déchire encore ; en vous rendant la réputation, vous ai-je rendu le bonheur que je vous avais ravi ? l'avez-vous recouvré ?... A ces mots je l'embrassai encore avec l'affection la plus sincère, et je répondis avec tout le détail et toute la confiance qui pouvaient dissiper ses touchantes inquiétudes. A mesure que je parlais, je voyais sur son visage l'impression de la douleur s'affaiblir et s'effacer ; il n'y restait plus que celle de la plus profonde sensibilité, ses larmes coulaient toujours, mais doucement et sans amertume !..... Grace au ciel, me dit-elle, vous venez de me rendre et de m'assurer le repos et la tranquillité !... Maintenant je n'ai plus qu'à vous confier un secret que je ne déclarerai à ma fille et à mon neveu que dans quelques mois... Vous savez, poursuivit-elle, que je reste à Dijon, mais vous ignorez que c'est pour la vie !... Je

m'y enferme dans le couvent des Ursulines, et après demain je prends le voile de religieuse !...

Jugez, ma mère, de ma surprise et de mon extrême attendrissement. Je voulus essayer de combattre une si cruelle résolution ; mais la comtesse me répondit avec une telle fermeté, que je perdis aussitôt tout espoir de la faire changer de dessein..... Quel sacrifice, grand Dieu ! si belle, si jeune encore ! quelle longue expiation pour l'erreur d'un moment !...

Elle m'assura que je l'approuverai quand j'aurai lu son histoire. Elle m'a donné cet intéressant manuscrit, copié par Agnès, et dont elle a gardé l'original écrit de sa main, et qu'elle enverra cet automne à Léocadie!.... La comtesse pouvait choisir un couvent dans les environs de la M**, à Dieppe, à St.-Valeri ou à Rouen ; mais elle a préféré Dijon uniquement à cause de moi, afin que Léocadie eût un intérêt de plus qui l'attirât en Bourgogne, et qu'elle ne pût cher-

cher sa mère sans se rapprocher de moi !..... J'ai tâché du moins de la décider à se fixer dans votre couvent, mais une raison de délicatesse et de bienséance l'en empêche.

Albert va trop souvent dans ce monastère.... et quoique vous soyez logée dans l'extérieur, et qu'aucune religieuse ne puisse rencontrer ou même appercevoir les personnes qui vont chez vous, la comtesse pense qu'elle a dû choisir un autre couvent que celui dans lequel Albert passe sa vie lorsqu'il est à Dijon... Elle sera donc aux Ursulines; la règle en est très-douce, les religieuses s'y consacrent à l'éducation de la jeunesse, les talens et l'instruction de madame de Rosmond seront encore utiles dans ce cloître. Elle y jouera de l'orgue, sa voix touchante ne chantera plus que les louanges de l'Eternel, elle ne peindra plus que des tableaux de piété, tous ses talens, ainsi que sa personne, seront consacrés à la vertu. Tout autre usage les profane sans

doute ; les sanctifier, c'est les anoblir. Ses charmes seuls seront sacrifiés, un voile éternel va les cacher, mais quelques années de plus doivent les flétrir. Comme un astre éclatant elle ne se sera montrée que pour briller, et s'éclipsera tout-à-tout sans avoir paru s'obscurcir !

Une chose bien touchante, c'est qu'Agnès, son amie, qui, pour ne la point quitter, a refusé le plus grand établissement, veut aujourd'hui partager son sort, et se fait religieuse avec elle !...

En rentrant au château je me suis renfermée pour lire le précieux manuscrit qu'elle m'a donné. Oh ! quelle impression m'a fait cette lecture !.... combien de pleurs j'ai versés !.... oh ! qu'elle méritait d'être aimée !.... Je dois être moins jalouse de *la passion* qu'elle inspira, que des sentimens qu'elle montre ! .. Cependant, Albert verra ce manuscrit, je veux ne lui rien cacher..... il y trouvera son excuse ; qui pouvait résister au charme

d'être adoré d'une telle personne? Je conçois votre curiosité, et je vous envoie, ma chère maman, cette histoire singulière et touchante. Gardez-la; quand nous serons à Dijon, vous la relirez tête-à-tête avec Albert.

Que de larmes ce grand sacrifice fera répandre à Léocadie! je m'afflige d'avance de sa douleur...

Adieu, ma tendre mère; cette lecture me laisse autant de tristesse que d'attendrissement et d'admiration; quelle impression fera-t-elle donc sur Albert et sur Léocadie!...

HISTOIRE

De la comtesse de Rosmond, écrite par elle-même, et envoyée par la marquise d'Erneville à la comtesse sa mère.

Les meilleurs instituteurs ne peuvent donner que des talens et de l'érudition à ceux qui, par leur peu de sensibilité et par la légéreté de leur caractère, sont faits pour rester à jamais dans la classe nombreuse des personnes médiocres. La plus parfaite éducation ne saurait donner aucune des qualités éminentes de l'ame, l'élévation, la force, la constance, la sensibilité; elle n'enrichit véritablement que ceux qui sont nés riches, parce que ne pouvant créer les vertus, elle peut néanmoins les affermir par les principes, les diriger par les lumières et les exalter par la culture.

Elle peut encore corriger les défauts, et sur-tout préserver de ces grandes fautes, qui ne sont communément que les suites inévitables de l'ignorance.

On peut orner, étendre, augmenter l'esprit ; mais l'ame ne se perfectionne point, et si depuis la première jeunesse, on a montré à diverses époques une ame plus ou moins grande et sensible, ce n'est point qu'elle ait changé, c'est seulement que dans ces différens tems on a suivi ou négligé, ou même ignoré les principes qui doivent servir de base à toute notre conduite. La profonde sensibilité peut faire commettre un crime, comme elle peut inspirer une action héroïque. Les plus grandes qualités de l'ame peuvent, mal dirigées, conduire aux excès les plus déplorables. Ainsi donc, une bonne éducation est infiniment moins utile, moins nécessaire aux personnes communes qu'à celles qui ont reçu de la nature une ame supérieure, et par

conséquent une grande énergie et une extrême sensibilité. Tous les hommes ont assurément besoin de principes, mais les êtres indolens et froids sont ceux qui peuvent en manquer avec le moins d'inconvénient. D'ailleurs, si les gens faibles les reçoivent avec facilité, ils les perdent de même. Il faut de la force pour les suivre, les gens d'un grand caractère les conservent toujours ; enfin c'est sur-tout le coursier le plus actif et le plus impétueux qu'il faut dresser, et auquel il faut donner un frein.

Avec une belle ame, on finit, sans doute, malgré le manque d'éducation, par se corriger, se purifier et s'éclairer soi-même ; mais on n'acquiert les lumières et la sagesse que par la triste expérience de ses fautes, et l'on ne possède la vertu qu'après avoir perdu l'innocence. Eh ! quel cœur, né pour elle, peut, en s'y r'attachant, se consoler de l'avoir oubliée ou méconnue !... ne fût-ce, hélas ! qu'un instant !....

J'eus le malheur de perdre mes parens presqu'au berceau, je fus confiée aux soins de la duchesse douairière de Rosmond, ma grand'mère. Née dans nos provinces méridionales, elle voulut finir sa vie dans un pays dont l'air et le doux climat convenaient à sa santé. Son grand âge ne lui permettant plus d'aller à la cour et dans le monde, elle se fixa dans une de ses terres en Languedoc, à quelques lieues de Toulouse. C'est là que fut élevée mon enfance.

La duchesse me donna, pour institutrice, une jeune personne excellente musicienne, qui jouait fort bien de plusieurs instrumens et qui dessinait très-agréablement, mais qui n'avait d'ailleurs aucune espèce d'instruction, et dont l'esprit était extrêmement borné. Elle ne lisait que des romans, et dès l'âge de huit ou neuf ans je partageai ce goût, et cette dangereuse lecture devint mon occupation favorite. La duchesse avait cette sorte d'esprit agréable et frivole qui ne mûrit jamais;

incapable de réfléchir et d'aimer passionnément, n'ayant jamais éprouvé de grands malheurs, elle ne regardait la vie que comme une longue partie de plaisir, dans laquelle il ne faut songer qu'à s'amuser, ou du moins à se distraire. A soixante et douze ans, elle n'était occupée que de plaisirs et de fêtes; elle s'avançait ainsi gaîment vers la tombe, non qu'elle eût le courage de l'envisager sans terreur, mais au contraire parce qu'elle fermait les yeux pour ne la point voir, et qu'elle s'étourdissait, sans cesse, afin de n'y penser jamais; et telle est la prétendue fermeté des Epicuriens, elle ne consiste que dans l'oubli, l'insouciance et l'aveuglement volontaire.

La duchesse avait rassemblé, dans le château de ***, une troupe de musiciens, de comédiens et de danseurs; nous jouions la comédie, nous donnions des concerts, le soin de varier et de multiplier les plaisirs était notre seule affaire. La duchesse, qui

joignait une imagination brillante à beaucoup de goût, inventait continuellement des amusemens nouveaux; elle me fit apprendre à tirer de l'arc; on m'exerça de très-bonne heure à la course, avec une troupe choisie de jeunes filles du village; la duchesse institua des prix que nous devions nous disputer, et durant toute la belle saison, si prolongée sous ce beau ciel, on nous faisait imiter *les courses de Tempé*; celles *des jeux de Flore*, faites la nuit à la lueur des flambeaux, et les chasses de Diane et de ses nymphes. Ma grand'mère trouvant que le nom de *Rose*, mon nom de baptême, manquait de noblesse et d'élégance, me donna celui d'*Uranie*, ce qui ne me parut qu'une idée bien simple; car depuis long-tems les flatteurs qui entouraient la duchesse, me comparaient aux Muses et à toutes les divinités brillantes de la fable. Au milieu de cette adulation je conservai un cœur sensible qui me préserva de la corruption qu'aurait pu produire,

à mon âge, tant de flatterie; je dédaignai des hommages si prodigués; ils m'inspirèrent une confiance et une présomption dangereuses, mais ils ne m'enivrèrent jamais. Enfin, l'amitié vint me donner de nouvelles lumières; elle fut ma première institutrice, et si elle n'eut ni le tems, ni la possibilité de déraciner mes défauts et de former ma raison, du moins elle me fit connaître que le sentiment et la vertu peuvent seuls procurer le bonheur. Nous avions pour voisine une jeune personne nommée Elbanie; mariée à seize ans et mère à dix-sept, elle vivait avec sa mère et son mari dans une petite terre à deux lieues de notre château. J'avais dix ans quand je la vis pour la première fois; sa jolie figure m'intéressa vivement; et j'engageai facilement ma grand'mère à la presser de revenir souvent nous voir. Sa visite fut courte, j'espérais la revoir bientôt, je fus trompée dans mon attente. Nous lui envoyâmes en vain des billets d'invitation pour nos spec-

tacles et nos fêtes, elle se fit toujours excuser ; et au bout d'un mois, ne pouvant plus résister à mon impatience, j'obtins la permission de l'aller voir. J'arrivai dans une petite maison très-simple, mais d'une propreté recherchée. J'entrai dans un cabinet où je trouvai Elbanie assise entre sa mère et son mari, et tenant, sur ses genoux, son enfant qu'elle allaitait encore. Elle me reçut à bras ouverts ; je lui reprochai de n'être point venue à nos spectacles ; elle me répondit que nos fêtes étaient charmantes, mais qu'elle se trouvait si heureuse dans son intérieur, qu'elle ne pouvait se résoudre à s'en arracher ; et c'est une grande folie, ajouta-t-elle, de quitter le bonheur pour le plaisir. Ce mot me frappa, et fut pour moi le sujet de quelques réflexions salutaires, les premières de ce genre qui se fussent jusqu'alors présentées à mon esprit. Comme on me laissait une entière liberté, je promis à Elbanie de retourner aussi souvent chez elle que

me le permettraient nos tumultueux amusemens et nos éternelles répétitions de fêtes, de ballets et de comédies. Je m'attachai passionnément à cette charmante personne, dont je conserverai toujours le plus tendre souvenir ; car je dois à ses vertueux exemples et à ses entretiens, les premiers principes et les premières idées de religion et de morale que j'aie reçus. J'entrais dans ma quatorzième année lorsque ma grand'mère mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Je l'aimais extrêmement, et je m'affligeai d'autant plus de sa mort, que cet événement me faisait quitter le Languedoc, et me séparait pour toujours d'Elbanie. On me remit entre les mains de la comtesse de***, ma grand'tante, qui m'emmena en Normandie dans sa terre de la M***.

La comtesse de*** était dévote et rigide ; avec un peu plus d'esprit et de connaissances, elle eût été une personne parfaite. Une vie très-pure, un caractère très-droit la rendaient

infiniment estimable ; mais n'ayant jamais vécu dans le monde, elle avait peu d'agrémens et tous les défauts que l'on acquiert communément en province, lorsqu'avec un esprit médiocre, peu de goût pour la lecture, une grande naissance, une fortune considérable, on est accoutumé à dominer, et à ne voir habituellement que ses inférieurs. Impérieuse et susceptible, elle s'était brouillée avec tous les seigneurs de châteaux ses voisins, et sa société n'était formée que de gens d'un état très-au-dessous du sien, et particuliérement de prêtres et de chanoines, qui accouraient successivement des petites villes voisines pour venir s'établir au château de la M*** pendant des mois entiers.

Un genre de vie si différent de celui que j'avais mené jusqu'alors, me parut insupportable, d'autant plus que ma tante me défendit, non-seulement de lire des romans, mais qu'elle proscrivit encore les pièces de théâtre sans exception, et même tous les vers ;

vers ; elle me permit de cultiver la musique et la peinture ; en même tems elle parut extrêmement scandalisée de mon adresse à tirer de l'arc et de mon agilité à la course. Elle m'ordonna, d'un ton sévère, de renoncer à ces deux choses. Cette défense me parut ridicule ; et ne pouvant lui désobéir sur la lecture (faute de livres), je trouvai un grand plaisir à me venger en quelque sorte de cette privation, en continuant à m'exercer secrétement à la course et à tirer de l'arc. Je cachai un arc et des flèches, je pris deux heures sur mon sommeil, afin de me lever avant ma tante, et de pouvoir aller dans le jardin faire des courses et tirer de l'arc. C'était là mon seul amusement, ce qui me fit prendre une telle passion pour ces deux exercices, que je finis par y exceller. Ce fut ainsi qu'une sévérité puérile commença à me donner le goût du mystère et de l'intrigue.

J'avais quatorze ans lorsque madame de S*** (aujourd'hui la comtesse

d'Olbreuse), vint avec son premier mari, pour la première fois, en Normandie, dans une terre nouvellement achetée et voisine de la nôtre. Ce fut un grand événement pour moi, de voir arriver une de mes parentes jeune, aimable, remplie de graces et de gaîté. Ma tante la reçut assez froidement; elle trouva trop d'élégance dans sa parure et trop de légéreté dans ses manières, et elle me défendit de me lier avec elle. Madame de S*** me témoigna la plus vive amitié; j'y répondis avec transport, je l'instruisis de la défense de ma tante, et nous convînmes de mettre le plus grand mystère dans notre liaison, ce qui nous la rendit plus piquante et plus chère. Nous prîmes pour confident le jardinier du château. Madame de S*** me prêtait des romans dont il était dépositaire, il nous procura une infinité de rendez-vous secrets; tous les matins, en m'éveillant, je lançais par ma fenêtre, à un but désigné, une flèche à laquelle était attaché un billet

que le jardinier prenait et portait à madame de S***. Elle me répondait exactement, elle m'envoyait des fleurs, des oiseaux; nous étions sans cesse occupées l'une de l'autre, nous étions convenues d'une singulière manière de nous souhaiter tous les soirs une bonne nuit : en rentrant chez moi pour me coucher, j'ouvrais, à dix heures précises, la fenêtre d'un cabinet qui donnait sur la campagne, et quelques minutes après, je voyais partir et s'élancer vers le ciel, du château de madame de S***, une fusée volante; à ce signal, je m'écriais : *Bon soir!..* j'étendais les bras, et *j'embrassais* mon amie !... et jamais nos embrassemens réels n'ont été aussi tendres que ce baiser donné par l'imagination. Je n'ai jamais apperçu cette fusée volante sans tressaillir et sans m'attendrir, impression que ne me faisait pas la présence même de madame de S***. Ceci dévoile toute la magie de l'amour, qui ne doit son dangereux pouvoir qu'à l'imagination exaltée et

sans cesse exercée par le mystère et par l'intrigue.

Cette correspondance d'amitié si vive dura plus de six mois de suite sans se ralentir un moment, mais en présence de ma tante nous avions réciproquement l'air de la plus grande indifférence.

Mon frère vint à la M*** sur la fin de l'automne ; nous le mîmes dans notre confidence, il nous garda fidélement le secret. Mais se permettant, avec madame de S***, beaucoup de plaisanteries sur le genre de vie et sur la société de ma tante, ces moqueries furent remarquées; ma tante voulut bien les excuser dans son neveu, mais elle fut implacable pour madame de S***, et se brouilla sans retour avec elle.

Peu de tems après, madame de S*** retourna à Paris. Elle me laissa une grande provision de romans, déposés chez le jardinier, et elle m'indiqua les moyens de lui écrire secrétement et souvent.

L'absence de madame de S*** me causa plus de chagrin que d'ennui, car je lui écrivais des volumes, et cette occupation, ses lettres, et la lecture furtive des romans, ne laissaient aucun vide dans ma vie. D'ailleurs, mes entretiens avec madame de S*** ne me fournissaient malheureusement que trop de sujets de rêveries.

Elle m'avait exhortée souvent à ne me point laisser sacrifier à la cupidité et à l'ambition, me répétant qu'étant l'un des plus grands partis de la cour, je devais choisir un homme d'une naissance égale à la mienne, qui fût digne d'être aimé, et le préférer même quand il n'aurait aucune fortune. En me désignant plusieurs personnes, elle me parla de Henri d'Elvas, frère cadet du chevalier d'Olbreuse; elle me dit qu'elle ne le connaissait pas personnellement, mais qu'elle avait entendu faire les plus grands éloges de sa figure, de son esprit et de son caractère; elle me conta de lui plu-

sieurs traits qui me charmèrent. Ce nom de *Henri d'Elvas*, qui me parut ressembler à celui d'un héros de roman espagnol, me resta seul dans la tête. Mon amie ne l'avait jamais vu; mais plus l'idée romanesque qu'on me donnait de lui était vague, plus elle laissait de champ à mon imagination; je pouvais me créer une chimère à mon gré, le portrait réel et détaillé le plus charmant eût été moins dangereux pour moi.

Je restai encore quinze mois à la M***. Au bout de ce tems, ma tante, âgée de soixante-treize ans, et attaquée depuis quelques mois d'une maladie de langueur qui affaiblissait également son corps et son esprit, voulut s'éloigner de la mer et changer d'air. Nous partîmes pour Paris, nous y passâmes trois semaines, pendant lesquelles il me fut impossible de voir madame de S***, mais nous nous écrivions tous les jours.

Ma tante apprit qu'une espèce d'empirique, très-célèbre alors, s'était

retiré à Senlis, après avoir fait une fortune assez considérable. Ma tante voulut s'aller mettre sous sa direction, et nous partîmes pour Senlis ; j'avais alors seize ans.... Madame de S***, devenue veuve à cette époque, loua une jolie maison aux portes de la ville, et vint s'y établir, uniquement à cause de moi.

Comme ma tante avait conservé pour elle la plus grande antipathie, nous ne pouvions nous voir que mystérieusement. Madame de S*** n'avait aucun des domestiques qu'elle avait en Normandie, parce qu'à l'exception d'une femme de chambre renvoyée, elle n'y avait mené que les gens de son mari, les siens étaient restés à Paris, de sorte que personne, dans sa maison, ne me connaissait ; ce qui me donna l'idée d'y aller sous un autre nom. Dans la rue même où nous logions, demeurait un vieux notaire, nommé Dercy. Cet homme, tuteur et amoureux d'une jeune personne agée de dix-sept ans, et qu'on appelait

Camille, vivait très-retiré, et tenait sa pupille dans la captivité la plus étrange ; elle ne voyait personne, et ne sortait jamais, pas même pour aller à l'église ; son tuteur avait une chapelle chez lui, il y faisait dire la messe tous les dimanches, et Camille y assistait dans une espèce de tribune grillée ; elle ne se promenait que dans le jardin de la maison : enfin, elle était véritablement prisonnière. J'imaginai de prendre son nom pour aller chez madame de S***. Ses domestiques crurent tous que j'étais Camille Dercy, s'échappant furtivement de chez son tuteur pour aller voir leur maitresse ; on leur recommanda de ne point parler de ces visites, mais je ne craignais même pas leur indiscrétion, puisque le nom de Camille me donnait la certitude que ce mystère ne serait jamais découvert par ma tante.

Comme ma tante ne pouvait ni marcher ni sortir, et qu'ayant d'affreuses insomnies elle ne s'endormait qu'au grand jour, et se levait excessivement

tard, je disposais à mon gré de toutes mes matinées. Ses gens la voyant mourante, n'attendaient leur sort que de moi, son unique héritière, et je trouvais en eux toute la complaisance et toute la discrétion que je pouvais desirer. Je sortais seule tous les matins, en disant que j'allais me promener dans un jardin voisin ; on ne me suivait point, et l'on se gardait bien d'instruire ma tante de ces fréquentes sorties. Pour me rendre chez mon amie, je n'avais que deux rues peu fréquentées à traverser, et ensuite un petit bois, et je faisais toujours ce trajet avec un grand voile qui me couvrait entiérement le visage. Dès ma première visite, madame de S*** me parla de Henri d'Elvas, et elle me lut deux lettres charmantes de lui, adressées à son frère. Ces lettres montraient un grand caractère, un esprit cultivé et la plus belle ame. Henri d'Elvas y rejetait une proposition de mariage avec une riche héritière dépourvue de graces et de talens ; il ajoutait que

son cœur était libre encore, mais que rien ne l'engagerait à se marier sans inclination. Enfin, madame de S*** m'avoua qu'elle aimait le chevalier d'Olbreuse, qu'elle l'épouserait aussitôt que son deuil serait fini, et que rien ne manquerait à sa felicité, si elle joignait au bonheur de s'unir à son amant celui de m'avoir pour belle-sœur.

Cette confidence et les lettres de Henri d'Elvas achevèrent de me tourner la tête. Madame de S*** me protesta qu'elle n'avait jamais dit un seul mot au chevalier d'Olbreuse du desir qu'elle éprouvait relativement à son frère et à moi, parce qu'il serait possible que la personne de Henri d'Elvas ne me plût pas, et que dans cette incertitude elle n'avait pas voulu risquer de donner au chevalier une fausse espérance. Je demandai à madame de S*** d'avoir toujours la même discrétion, elle m'en donna sa parole, et pour mon malheur elle ne la garda que trop fidélement.

Très-peu de jours après cet entretien, elle m'apprit avec une joie extrême que le chevalier d'Olbreuse viendrait le soir même chez elle avec Henri d'Elvas nouvellement arrivé de Brest. A cette nouvelle mon émotion fut extrême, et sur-le-champ j'eus l'idée romanesque de profiter du nom emprunté de *Camille* pour faire connaissance avec Henri d'Elvas. Je voulais être aimé pour moi-même; Henri d'Elvas n'avait point de fortune, j'étais dans le moment actuel le plus grand parti de la cour. J'imaginais bien qu'ayant quelques agrémens personnels, l'homme que je choisirais, ne me refuserait pas; mais une simple préférence ne pouvait me suffire, il me fallait de la passion, et je ne pouvais m'assurer d'un sentiment qui répondît à celui que j'étais capable d'éprouver moi-même, qu'en me dépouillant extérieurement de tous les avantages qui pouvaient éblouir et déterminer l'ambition. Je fis part de mon projet à mon amie; elle avait naturellement

aussi une tournure d'esprit romanesque, elle approuva mon idée qui lui parut charmante, et elle me fit les sermens les plus solemnels de garder mon secret avec une si scrupuleuse discrétion, que le chevalier d'Olbreuse même ne pourrait avoir le moindre soupçon.

Ce jour même ma belle-sœur, la duchesse de Rosmond, étant établie dans une maison de campagne à quatre lieues de Senlis, vint voir ma tante; je lui parlai en particulier pour la conjurer de me rendre un service auquel j'attachais le plus grand prix; elle y consentit, et comme nous en étions convenues, elle demanda à ma tante de m'emmener avec elle pour cinq ou six jours, promettant de me ramener elle-même au jour indiqué. La permission fut accordée, il fut décidé que je n'emmenerais ni domestique, ni femme de chambre; la duchesse me prit dans sa voiture, et suivant sa promesse me conduisit chez madame de S***, à laquelle elle ne

fit qu'une petite visite d'un quart-d'heure, et elle me laissa dans cette dangereuse maison..... Deux domestiques seulement mis dans une demi-confidence, surent que *Camille Dercy* passerait six jours chez leur maitresse, cachée dans une chambre au rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin. Le petit salon où l'on se tenait, n'était séparé de ma chambre que par une porte vitrée couverte d'un rideau de taffetas mis de mon côté, de sorte que je pouvais voir, sans être apperçue, tout ce qui se passait dans le salon, et même entendre tout ce qu'on disait. J'étais chez M.me de S*** depuis une heure, il faisait nuit, on venait d'allumer les bougies du salon, lorsque nous entendîmes claquer des fouets de poste ; ce bruit retentit jusqu'au fond de mon âme !..... Madame de S*** sortit aussitôt du salon, je m'élançai dans ma chambre, j'en fermai la porte à double tour, et je restai sans lumière, appuyée sur cette porte vitrée, et les yeux fixés sur celle

du salon qui se trouvait vis-à-vis de moi..... Au bout de quelques minutes je vis entrer le chevalier d'Olbreuse et son ami..... Je ne connaissais ni l'un ni l'autre, mais je savais que le chevalier n'était ni grand, ni beau..... Madame de S*** me l'avait si parfaitement dépeint, que je ne pus le méconnaître. Il parut le premier..... il était suivi d'un jeune homme dont la taille avait tant de noblesse et d'élégance, qu'il était impossible de n'en être pas frappée.

La parfaite régularité de ses traits, la douceur et l'expression de sa physionomie, les graces répandues sur toute sa personne, rendaient sa beauté aussi intéressante que remarquable. Je reconnus facilement le prétendu frère du chevalier d'Olbreuse, que j'appelerai toujours *Henri !*..... Le chevalier sortit ; Henri resta seul. Alors j'ouvris la porte de ma chambre, et j'entrai dans le salon !.... Je m'avançai en silence auprès d'une table dans laquelle je pris un livre...;

j'attirai toute l'attention de Henri ; nous nous saluâmes, nos yeux se rencontrèrent !..... Jamais un tel regard ne s'était fixé sur moi ; il me sembla que j'étais regardée pour la première fois de ma vie, et je trouvai que tout ce qu'on peut dire de plus flatteur et de plus doux, ne vaut pas un regard expressif !..... Je disparus sans avoir dit un mot..... mais j'emportai une impression ineffaçable. Je retournai dans ma chambre, et toujours dans l'obscurité, je restai attachée derrière le rideau qui me cachait.... Madame de S*** et le chevalier survinrent. Après les premiers complimens on s'assit autour de la cheminée, Henri se trouva placé en face de moi ; avec quelle émotion j'entendis le son de sa voix ! avec quelle attention j'écoutai ce qu'il disait !.... Je remarquai qu'il était distrait, qu'il avait sans cesse les yeux fixés sur la porte de ma chambre, et qu'au moindre bruit il retournait la tête vers l'autre porte, comme s'il eût attendu quelqu'un....

J'imaginai que j'étais l'objet de cette inquiétude, il n'en fallut pas davantage pour me persuader que son cœur déjà répondait au mien !.... Je soupai seule dans ma chambre ; .... et lorsqu'on rentra dans le salon, j'éteignis ma lumière... Henri toujours distrait ne s'assit point, il se promenait, et tout-à-coup s'arrêtant devant la portière vitrée, je ne me trouvai séparée de lui que par l'épaisseur d'une glace. S'adressant à madame de S***, il lui demanda si cette porte donnait dans *un appartement habité*? Non, répondit madame de S***, ce n'est qu'un petit cabinet dans lequel on serre mes habits..... Henri ne fit plus de questions, il cessa même de parler, et au bout d'une demi-heure il fut se coucher.

Madame de S*** vint causer avec moi avant de se mettre au lit. Elle augmenta mon enthousiasme par le sien ; elle me répéta que depuis l'affaiblissement d'esprit de ma tante, mon frère s'étant fait nommer mon

tuteur, je ne dépendais plus que de lui, et qu'ainsi je serais maîtresse absolue de mon sort, puisque mon frère était incapable de contraindre mon inclination. Ces réflexions achevèrent de me perdre ; nous regardâmes ce projet d'union comme une chose si certaine, que, de ce moment, madame de S*** ne m'appela plus que sa sœur !.... Durant toute la nuit je ne fermai pas l'œil un instant. Je fis des vers, *j'arrangeai le plan d'un roman*, dont le seul but était d'étonner et de séduire l'objet qui venait d'acquérir un si funeste ascendant sur mon imagination et sur mon cœur !... Je ne rendrai point compte des folies que m'inspira la passion la plus violente jointe à la certitude que rien au monde ne pouvait la traverser !.... Je me livrai à mes sentimens avec autant d'impétuosité que de confiance !..... Aveuglée par la plus fatale prévention, je pris l'étonnement que j'inspirais pour un tendre retour.... Je remarquais bien que l'on s'était

promis de ne m'en point faire l'aveu... cette observation augmenta mon estime..... on croyait n'être aimé que d'une fille sans fortune et sans naissance, on n'était point en âge de disposer de sa main sans le consentement de ses parens, et l'on ne voulait point séduire une jeune personne que l'on ne pourrait épouser. Ainsi la réserve que l'on me montrait, ne servit qu'à fortifier mes sentimens !... Je m'étais donné l'âge de Camille (dix-sept ans, et je n'en avais que seize); je croyais que le prétendu Henri d'Elvas n'avait que vingt-deux ans, sa figure n'en annonçait pas davantage !.... Enfin, séduite par les apparences, par les conseils que je recevais, et sur-tout par mon cœur, voulant absolument, sous le nom de Camille, triompher de la résistance vertueuse que l'on m'opposait, j'osai déclarer sans détour un penchant que je croyais légitime !... Ce moment de faiblesse et d'erreur n'a laissé dans ma mémoire qu'un souvenir affreux !.

Le fatal objet de ma passion insensée fut entraîné par une impression passagère, je pris l'égarement de sa raison pour le délire de l'amour, et j'y cédai !... Rappelée à moi-même par la honte et par les remords, j'appris au même instant l'horrible vérité !... je me vis déshonorée sans être aimée, et je perdis à la fois ma propre estime et toute espérance de bonheur et de tranquillité !... Le plus violent désespoir me conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Madame de S*** vint me veiller deux nuits à l'insu de ma tante. J'étais toujours touchée de son amitié, mais je ne la voyais plus qu'avec une sorte de peine, je n'éprouvais pas la moindre tentation de lui confier mon malheur ; mon cœur flétri était fermé à la confiance !... Lorsque je fus en état de me lever et de sortir, je feignis d'être toujours malade, afin de me dispenser d'aller chez madame de S***. Cependant il fallut me décider à y retourner !.... Elle me parla de Henri d'Elvas, je

répondis de manière à lui persuader seulement que j'étais refroidie sur ce sujet... et sous différens prétextes je cessai presqu'entiérement d'aller la voir.

Je tombai dans une mélancolie et dans un abattement qui me rendirent stupide; en perdant tout ce qui pouvait occuper mon cœur et mon imagination, il me semblait que j'avais perdu toutes les facultés de mon ame et de mon esprit. J'étais dans un état habituel de saisissement et de stupeur, mais je ne réfléchissais point; je n'étais plus moi-même, je n'existais plus, je ne souffrais que machinalement.

J'eusse été beaucoup moins à plaindre, si mon malheur eût été produit par une séduction adroite et perfide; alors je me serais trouvée moins inexcusable, et j'aurais pu haïr !..... mon ame aurait conservé de l'énergie, et le mépris eût guéri la plaie la plus douloureuse de mon cœur !..... Mais je ne pouvais accuser que moi-même,

je ne pouvais me plaindre sans renouveler toute l'horreur des regrets superflus les plus déchirans et du repentir le plus amer !... Ainsi, n'osant envisager mon sort, ou jeter les yeux sur le passé souillé d'une faute irréparable, ne voyant plus d'avenir, ne pouvant ni conserver l'espérance, ni former des projets, ma vie n'était plus qu'une pénible végétation !...

Hélas ! fermant les yeux au fond de l'abîme où j'étais descendue, affranchie du moins des tourmens causés par une triste prévoyance, devenue presqu'insensible par l'excès même de la douleur, une consternation affreuse me tenait lieu de courage et de résignation !....

Oh ! par quelle horrible convulsion devais-je être tirée de cet accablement léthargique !....

Au bout de quelques mois je m'apperçus, à n'en pouvoir douter, que je portais, dans mon sein, le gage funeste de mon déshonneur !..... Ce sentiment si doux, que, dans les

nœuds légitimes, doit inspirer l'espoir délicieux de doubler son existence, ne fut pour moi qu'un sujet terrible de confusion et d'effroi !. Cependant, au milieu des vains regrets, et des terreurs du désespoir, la voix puissante de la nature se fit entendre à mon cœur éperdu ; elle m'ordonna de supporter la honte, et de vivre !...

Ne pouvant me résoudre à confier un tel secret, et sentant qu'il m'était impossible de me passer de conseils, de secours et de guide dans une semblable situation, un intérêt plus cher, mille fois, que celui de ma vie et de ma réputation, me fit prendre la résolution d'écrire à l'auteur de mes peines !..... Je l'avouerai, je l'aimais encore, et l'état où j'étais, en me désespérant, avait ranimé toute la violence de ce funeste penchant. Malgré l'honneur et les lois qui nous séparaient à jamais, un lien cher et sacré nous unissait encore, et les sentimens de la nature renouvellaient, dans mon cœur déchiré, tous les

tourmens d'une passion malheureuse !... Un valet de chambre, nommé Le Maire, me fut envoyé plusieurs fois. Il ne me connaissait pas. Je le reçus dans la maison d'une femme dont j'étais sûre, mais à laquelle, cependant, j'avais caché mon véritable nom. Je trouvai que Le Maire avait de l'intelligence et de l'esprit, une excessive curiosité, inspirée par l'amour et par la jalousie, me faisait passionnément desirer d'être instruite de tout ce qui avait rapport à madame d'Erneville !..... Je questionnai Le Maire, il me répondit avec le plus grand détail, et me fit l'éloge le plus mérité de sa vertueuse maîtresse ; en me vantant ses talens charmans, sa sensibilité, il me dit qu'elle aimait passionnément les enfans, qu'elle desirait ardemment avoir une fille, et qu'elle répétait souvent que si le ciel ne lui en donnait pas, elle en adopterait une. Il ajouta qu'elle était la mère de tous les orphelins de sa terre, et que son plus grand plaisir était de

recueillir et de soigner ceux que l'on exposait fréquemment aux portes de son château. Ces récits me firent naître l'idée du monde la plus bisarre. Ne pouvant me charger moi-même de mon malheureux enfant, il m'eût été bien doux de le savoir en de telles mains, et élevé sous les yeux de son père !..... mais je sentis que le mari d'une femme si digne d'être aimée ne pouvait lui proposer de se charger du fruit infortuné d'un adultère !..... et que, même en ne lui disant pas que cet enfant était le sien, on le devinerait facilement, et que ce soupçon pourrait causer une désunion funeste. J'imaginai donc, dès-lors, de confier mon enfant à la seule *Pauline*, sans mettre son mari dans cette confidence. D'ailleurs, je ne pouvais donner mon enfant à son père sans prendre l'engagement de conserver à jamais la plus étroite liaison et les rapports les plus intimes avec celui que je devais oublier !..... Cette réflexion acheva de me déterminer. Je

ne

ne formai d'abord qu'un plan très-vague sans trouver des moyens positifs ; je pensai seulement, d'après tout ce qu'on me disait de Pauline, qu'en lui offrant mon enfant d'une manière intéressante et romanasque, elle s'en chargerait sûrement, et je m'arrêtai irrévocablement à cette idée.

Cependant, j'avais promis à M. d'Erneville, dans les premiers momens d'embarras et d'effroi, de lui remettre l'enfant ; décidée ensuite à n'en rien faire, il fallait le tromper à cet égard ; je fus obligée d'avoir recours à madame de S***, je lui révélai tout. Sa douleur fut inexprimable. Elle n'avait, sans doute, que trop contribué à m'égarer par ses conseils, son étourderie et sa légéreté ; mais après avoir été, pour moi, la confidente la plus dangereuse, elle devint l'amie la plus fidelle et la plus utile. Elle voulait se charger de mon enfant : je lui fis observer que ce serait risquer mon secret ; d'ailleurs, je ne me souciais

pas qu'il fût élevé par elle... enfin, je persistai dans mon projet. Je la consultai encore sur une chose qui me causait un pressant remords ; j'aurais mieux aimé mourir que de déclarer mon véritable nom à M. d'Erneville, mais j'éprouvais un scrupule trop fondé de lui laisser croire à jamais que j'étais Camille Dercy. Après mon égarement, c'était calomnier cette jeune personne. Je voulais donc dissuader, à cet égard, M. d'Erneville sans lui découvrir qui j'étais. Madame de S*** s'opposa, avec la plus grande force, à cet aveu, et elle me détermina en m'apprenant que Camille, loin d'être une personne honnête, avait eu déjà plusieurs intrigues qui annonçaient les mœurs les plus corrompues. Le chevalier d'Olbreuse, que je fus obligée de mettre aussi dans ma confidence, fut de l'avis de madame de S*** ; et je cédai à l'opinion de deux personnes qui avaient sur moi tout l'ascendant que peu-

vent donner l'amitié et les services les plus importans.

Vers la fin de septembre, ma tante, toujours plus malade, tomba dans un véritable état de démence. A cette époque je revis Le Maire, qui, toujours questionné par moi, dit qu'une femme-de-chambre de madame d'Erneville lui écrivait souvent, et lui mandait que sa maîtresse était bien tentée de faire un petit voyage à Paris. Je formai, là-dessus, un plan très-singulier, que je ne communiquai à mes amis qu'après les plus mûres réflexions, et après m'être parfaitement assurée de Le Maire, que je gagnai en lui faisant les promesses que je détaillerai par la suite. Il m'a servie avec autant d'intelligence que de discrétion, mais il n'a su qui j'étais que lorsque j'ai quitté Senlis.

Cependant, l'état de ma tante détermina ma famille à me remettre en d'autres mains. Mon frère, déclaré mon tuteur, devint mon seul

maître. J'en obtins facilement la permission d'aller passer quelques mois chez madame de S*** , qui acheta une maison à Fontenay-aux-Roses , où je fus m'établir avec elle. Mon frère , toujours à Paris ou à Versailles , n'y vint que deux fois. Sa femme n'y vint point du tout ; je me plaignais d'un grand dérangement de santé qui autorisait la négligence de mon habillement , mon frère n'eut pas le plus léger soupçon de la vérité.... madame de S*** ne recevait , d'ailleurs , que très-peu de monde , et je ne paraissais jamais lorsqu'il lui survenait des visites. Elle avait envoyé en province , dans une de ses terres , les domestiques qui m'avaient vue à Senlis , sous le nom de *Camille* , car je portais , à Fontenay , mon véritable nom.

Cependant l'époque fatale approchait. Le Maire exécuta tout ce que je lui avais prescrit ; il écrivit à Jacinthe que son maître resterait encore long-tems à Paris ; qu'il n'osait

faire venir sa femme, parce que la comtesse douairière d'Erneville ne le voulait pas, enfin qu'il était malade et qu'il desirait *Pauline*. Le Maire, après avoir, par mon ordre, cherché un appartement convenable à mon dessein, loua celui de l'hôtel des Prouvaires, parce qu'il s'y trouvait une armoire singulière, dont le fond s'ouvrait et donnait sur un escalier dérobé, chose qu'avait effectivement fait faire une dame suédoise qui a passé cinq mois dans cette auberge. Tout étant ainsi disposé, le chevalier d'Olbreuse fut chercher M. d'Erneville, auquel il dit que *Camille*, après avoir passé publiquement quelque tems chez madame de S***, avait eu l'air d'en partir et qu'elle y était restée cachée... Le chevalier ajouta que madame de S*** avait plusieurs personnes de sa famille chez elle, mais que Camille, logée dans un pavillon séparé, ne pouvait être ni apperçue, ni soupçonnée de qui que ce fût.

D'après ces précautions je n'avais rien à craindre, même quand M. d'Erneville aurait découvert que *mademoiselle de Rosmond* était chez madame de S*** ; mais c'est, je crois, ce qu'il ne sut pas, car il n'avait aucune communication avec les gens de madame de S***, et dès qu'il fut à Fontenay, je cessai entiérement de sortir de ma chambre.

Voulant confier mon enfant à Pauline, il fallait en donner un autre à M. d'Erneville. Lorsque des avant-coureurs certains m'annoncèrent que, sous peu de jours, je serais mère, le chevalier d'Olbreuse fut chercher à l'hôpital des Enfans-trouvés, à Paris, un enfant nouveau-né,... et quarante-huit heures après son arrivée à Fontenay, Léocadie vit le jour !..... En la recevant dans mes bras, j'éprouvai un sentiment inexprimable de tendresse, de joie et de douleur. Il se fit dans mon cœur une inconcevable révolution, la honte y fut étouffée, l'amour en fut banni,

la nature y remplaça tout et le remplit tout entier ! O Dieu ! m'écriai-je en versant un torrent de larmes, pourrai-je consentir à me séparer d'un objet si cher ! pourrai-je exister sans mon enfant !....

Dès ce moment l'idée de la remettre en des mains étrangères me déchira l'ame, et toutes mes résolutions à cet égard furent ébranlées...

Je voulais que mon enfant reçût la bénédiction paternelle, et je pensais devoir à son père de lui procurer le bonheur de l'embrasser au moment de sa naissance. Il croyait être père d'un garçon, mais on lui dicta une formule de bénédiction qui convenait également à une fille..... Il était dans un cabinet très-obscur ; je lui envoyai véritablement son enfant, Léocadie fut dans ses bras, on me la rapporta baignée de ses larmes !...

Cependant tout avait réussi au gré de mes désirs ; rien ne manquait à mes préparatifs, et la mar-

quise d'Erneville était à Paris depuis plusieurs jours, et dans le logement que j'avais fait arrêter. Madame d'Olbreuse me pressa d'envoyer mon enfant, qu'elle devait elle-même porter à Paris ; quel fut son étonnement, quand je lui déclarai que j'avais changé de dessein, et que je voulais garder mon enfant ! elle me répéta vainement que je me perdrais ; je lui répondis que j'étais décidée à ne me jamais marier, et qu'après la faute dont j'étais coupable, je n'hésiterais point à sacrifier ma réputation au bonheur d'élever mon enfant. Alors le chevalier et madame de S*** me représentèrent que ma famille ne souffrirait jamais que je me déshonorasse ainsi ; que si je faisais un tel éclat, ou seulement si, sans déclarer mon malheur, je m'obstinais à vouloir garder mon enfant, on me l'ôterait de force pour le mettre dans un hôpital, où, confondu pour toujours parmi tant d'autres

infortunés, je ne pourrais jamais ni le réclamer, ni le reconnaître. Cette idée me fit frémir. Madame de S***, quelques mois auparavant, m'avait proposé, de premier mouvement, de se charger de mon enfant, mais enthousiasmée alors du plan romanesque que j'avais formé, je refusai cette offre. Je la lui rappelai, car l'espérance de voir souvent mon enfant me fit enfin préférer ce dernier parti. Il n'était plus tems ; le chevalier d'Olbreuse n'y voulut absolument point consentir, et madame de S*** se conformait en tout à ses volontés !...

Il fallut donc revenir à mon premier plan. On eut beau me vanter le caractère, les talens, la sensibilité de Pauline, on eut beau m'assurer que l'on trouverait les moyens de me donner souvent des nouvelles de mon enfant, je ne me déterminai à cet affreux sacrifice qu'avec désespoir !... Ce fut par le conseil du chevalier, que, dans le billet placé dans le ber-

ceau , je ne mis pas la véritable date de la naissance de Léocadie qui naquit le 18 février ; la date du billet lui donnait quelques jours de moins.

J'avais pris sans peine la résolution de faire élever mon enfant, sans lui donner de nourrice. J'étais très-familiarisée avec cette idée, car j'avais été nourrie de cette manière, ainsi que mon frère, et nous jouissions tous deux d'une excellente santé. Mais je ne puis dépeindre l'état où me laissa madame de S***, lorsqu'après avoir arraché ma fille de mes bras, elle s'enfuit avec ce cher dépôt pour se rendre à Paris. C'était le soir après souper !... J'étais dans mon lit, on ne m'avait point encore permis de me lever. Je n'avais dans ma chambre que la garde..... Je fis fermer mes rideaux, afin de pleurer sans contrainte. Au bout de deux ou trois heures, il me prit un desir irrésistible d'aller visiter la petite chambre dans laquelle Léocadie avait passé quelques nuits, et d'y pleurer sur son berceau que j'avais

voulu conserver; j'en avais fait acheter un autre pour la transporter à Paris!.. J'entr'ouvris mon rideau, je vis que ma garde dormait profondément, je me levai tout doucement, je pris ma lampe de nuit, je sortis de ma chambre, je traversai un corridor, et j'entrai dans le petit cabinet qu'avait habité ma fille! La sage-femme qui m'avait soignée y couchait; elle était endormie,... j'avance sans faire de bruit, j'apperçois le berceau, mon cœur s'émeut et se déchire! Je m'en approche, je me mets à genoux, je lève le rideau, et je tressaille en voyant un enfant charmant qui dormait du plus doux sommeil!... C'était Stéphen qu'on avait placé dans ce berceau!... Oh! quelle impression me fit la vue d'un enfant de l'âge de Léocadie!... Enfant malheureux! m'écriai-je, ta mère, coupable comme moi, fut contrainte aussi de t'abandonner! elle te pleure sans doute, ou plus heureuse que moi, peut-être a-t-elle perdu la vie en te la donnant!... et moi j'existe

pour souffrir sans espérance et sans consolation !... Toutes les affections qui font le bonheur de la vie, n'ont été pour moi que des pièges affreux, des illusions dangereuses, et des sujets éternels de honte et de douleur ; les conseils de l'amitié m'égarèrent, l'amour fait mon opprobre... et la tendresse maternelle n'est pour moi qu'un tourment !.... Ma fille me consolerait de tout ! Sa présence pourrait seule calmer ce cœur agité, et sécher les pleurs amers que le repentir me fait répandre !.... et je l'ai perdue !... On a la barbarie de me l'enlever ! je ne la reverrai peut-être jamais !... Mes sanglots me coupèrent la parole..... La femme qui couchait dans le cabinet s'éveilla ; je lui ordonnai de prendre Stéphen dans son lit, il me semblait qu'un enfant étranger profanait ce berceau devenu sacré pour moi !.... Je le fis porter dans ma chambre et poser sous les rideaux de mon lit ; je le gardai ainsi tout le tems que je passai à Fontenay, et par la suite je

le fis transporter à la M**, où il est encore.

Madame de S*** revint de Paris à cinq heures du matin. Elle me conta que, par le moyen de Le Maire et guidée par lui, elle avait fait elle-même l'exposition, et que cachée derrière l'armoire pendant plus de deux heures, elle avait entendu tout ce qui s'était passé dans la chambre de la marquise d'Erneville. Enfin elle me dit que ma Léocadie était acceptée avec transport et ravissement!... Pendant ce récit, je fondais en larmes; le chevalier d'Olbreuse me calma un peu en me conseillant d'envoyer Raimond en Bourgogne, afin d'avoir des nouvelles de mon enfant. Raimond était un jeune homme qu'une action bienfaisante de monsieur d'Erneville nous avait fait connaître. Raimond, par ses vertus et la plus rare honnêteté, avait gagné toute ma confiance; je l'avais marié à une jeune fille qu'il aimait; je pris cette dernière à mon service, ainsi que son mari, et je les

mis tous deux dans ma confidence. Mais, comme Raimond était connu de monsieur d'Erneville, je l'avais envoyé dans une terre de madame de S***, ne voulant pas le garder près de moi tant que monsieur d'Erneville habiterait Fontenay. Le chevalier d'Olbreuse se chargea de lui faire dire d'aller en Bourgogne, afin d'y prendre les informations les plus détaillées sur tout ce qui m'intéressait si vivement. Il se déguisa, fit ce voyage, et revint m'apporter des nouvelles aussi heureuses que je pouvais le desirer. Léocadie, arrivée en parfaite santé dans le château d'Erneville, était adorée de sa mère adoptive!.... Je restai encore six semaines à fontenay après le départ de monsieur d'Erneville. Le Maire caché à Paris dans la maison de madame de S***, fut alors placé par le chevalier d'Olbreuse chez le marquis de*** qui partait pour l'ambassade de Naples. Comme mes amis me prêtaient tout l'argent dont j'avais besoin, j'achetai la discrétion et le

silence de Le Maire par une pension viagère de cinquante louis, et il partit pour l'Italie, où il s'est établi et fixé.

Je quittai madame de S*** au mois d'avril; ma belle-sœur vint me chercher et m'emmena chez elle. On avait ramené ma tante à Paris. Je fus la voir; elle n'avait plus sa tête, cependant elle me reconnut; je vis qu'elle était absolument livrée aux personnes mercenaires qui l'entouraient; je pris la résolution de rester avec elle, et de me consacrer à la soigner et à la servir. Mon frère et sa femme combattirent vainement ce dessein. Je m'établis chez ma tante, je couchai dans sa chambre et je ne la quittai plus. Je vécus là dans une solitude absolue; ce genre de vie convenait parfaitement à ma situation, je remplissais un devoir; j'avais besoin de me raccommoder avec moi-même!.... Je renonçai aux lectures frivoles, j'occupai mon esprit, je cultivai mes talens, le tems s'écoulait pour moi sans ennui, mais non sans inquiétude

et sans chagrin !... Ma fille, toujours présente à ma pensée, était pour moi un sujet inépuisable d'agitation, de crainte et de douleur. Je renvoyai Raimond en Bourgogne sur la fin de l'été, et je le chargeai de gagner Jacinthe, femme de chambre de madame d'Erneville. Raimond s'acquitta de cette commission avec son zèle et son intelligence ordinaires. Jacinthe n'a jamais su qui j'étais, mais elle accepta la pension qu'on lui offrait, et promit de donner exactement toutes les semaines des nouvelles détaillées de Léocadie. Raimond lui laissa une adresse ; il recevait ses lettres et me les apportait. Cette correspondance bien établie et parfaitement régulière, me procura la seule consolation véritable que j'eusse encore reçue.

Je m'occupai quatre ou cinq mois d'avance des étrennes que je voulais envoyer à Léocadie. Le mois d'ensuite m'offrit encore une époque bien touchante !.... Le 18 février, le jour de la naissance de Léocadie, je me pros-

ternai en me réveillant... Inondée de pleurs, j'invoquai Dieu pour ma fille, avec la ferveur la plus vive..... Ah ! sans doute, il n'en est point que l'on puisse comparer à celle d'une mère qui prie pour son enfant !... Je promis de célébrer à jamais ce jour par une bonne action, et je fus délivrer six pauvres ouvriers retenus en prison, pour n'avoir pu payer les mois de nourrice de leurs enfans.

Ce fut à-peu-près dans ce tems que je fis connaissance avec le vertueux évêque d'Autun ; il était parent de ma tante, et venait la voir quelquefois ; il m'inspira la vénération la mieux fondée et le plus tendre attachement. J'avais toujours eu des sentimens de piété, mais c'est lui qui m'a fait connaître toute la sublimité de la religion, qui seule peut donner une telle perfection de principes, de caractère et de conduite.

J'étais depuis dix-huit mois chez ma tante lorsque je la perdis ; elle rendit le dernier soupir dans mes

bras... Par un testament, fait quatre ans avant sa mort, je me trouvai héritière universelle de tous ses biens. J'allai demeurer chez mon frère, et l'évêque d'Autun, alors l'abbé de**, voulut bien céder à nos instances et se charger de l'éducation de Jules, mon neveu. Peu de tems après j'appris que Camille Dercy était entrée à l'opéra, ce qui, de plus d'une manière, me causa un sensible chagrin. Elle faisait tant de bruit par les agrémens de sa figure, que j'imaginais bien que cet événement pourrait tôt ou tard être su de monsieur d'Erneville. Il m'était affreux de penser qu'il pût croire que la malheureuse *Camille* fût devenue une courtisane; rester avilie à ce point dans son opinion, était un douloureux opprobre!.... D'ailleurs quoique monsieur d'Olbreuse m'eût assuré que son intention était de ne plus faire de voyages à Paris, des affaires pouvaient le forcer d'y revenir, et alors en allant aux spectacles et en voyant la véritable

Camille, il aurait découvert la plus grande partie du mystère qu'on voulait lui cacher. Le tems, sans dissiper ma mélancolie, avait calmé ma douleur; tranquille sur le sort de mon enfant, recevant régulièrement de ses nouvelles, je me rattachais à la vie, et par conséquent à ma réputation; je mettais la plus grande importance à un secret d'où dépendait mon bonheur et ma tranquillité, et qui m'avait coûté tant de soins et fait imaginer des intrigues si compliquées. Enfin, j'avais solemnellement donné ma parole à mes amis, non-seulement de ne le confier à personne sans leur consentement, mais d'employer constamment toutes les ressources de mon imagination à le cacher, et à prévenir tout ce qui pourrait le trahir ou le faire soupçonner, et sur-tout à monsieur d'Erneville. Madame d'Olbreuse qui se reprochait vivement la légéreté de conduite et les conseils qui avaient contribué à me perdre, était bien intéressée personnellement à s'assurer

de ma parfaite discrétion à cet égard. Elle et son mari ne virent Camille au théâtre qu'avec un véritable effroi ; mais le hasard m'offrit bientôt un moyen de nous affranchir de cette inquiétude.

Je ne voyais chez ma belle-sœur que nos parens et quelques amis d'un âge mûr ; quand il survenait d'autres visites, je me retirais, et lorsque la duchesse donnait de grands soupers, je restais dans ma chambre. D'ailleurs, je n'allais ni aux spectacles, ni au bal, ni dans le grand monde. Tout ce qu'on me disait pour me dégoûter de ce genre de vie, produisait un effet absolument contraire ; on me répétait que personne à mon âge n'avait cette passion pour la retraite et pour des études sérieuses, que j'étais l'objet de l'étonnement universel, qu'enfin mon caractère paraissait inexplicable. Ces discours, je l'avoue, me flattaient en secret ; j'avais assez entrevu le monde pour connaître qu'il ne faut, ni mérite réel, ni talens

distingués pour obtenir ses suffrages, et qu'il est beaucoup plus flatteur de l'étonner que de lui plaire.

Mon frère un jour me demanda, avec instance, de ne point sortir du salon, quand le comte de Poligni, que je croyais son ami intime, viendrait voir la duchesse. Comme je me refusais à cette prière, mon frère m'interrompant: N'imaginez pas, me dit-il, que j'aie quelque envie de vous proposer d'épouser Poligni. Si vous en étiez tentée, je mettrais tout en usage pour vous détourner d'un tel dessein! Alors mon frère, à ma grande surprise, me fit un portrait affreux du caractère de l'homme du monde avec lequel il était le plus lié; mais il finit par me renouveler la prière de ne le point éviter, et même d'être obligeante avec lui. J'imaginai que quelque motif d'ambition décidait mon frère à montrer au comte des égards particuliers, et certaine qu'on ne me parlerait point de mariage, je consentis à ce qu'on desirait. De cette

manière, je vis plusieurs fois le comte, et peu de tems après j'appris que mon frère était brouillé avec lui. Je questionnai mon frère, qui me conta en secret, mais sans entrer dans aucun détail, que Poligni, confident de son amour pour Camille, l'avait trahi et supplanté; qu'après avoir séduit et enlevé cette jeune personne, il l'avait fait entrer à l'opéra. Mais je suis vengé, continua mon frère, je supplante à mon tour Poligni, et Camille est à jamais perdue pour lui. Voulant tirer parti de cette confidence, je conjurai mon frère d'exiger de sa nouvelle maitresse qu'elle quittât le théâtre; j'ajoutai que si elle restait à l'opéra, la duchesse apprendrait bientôt cette criminelle intrigue. Mon frère, décidé à ne point abjurer ses égaremens, respectait cependant le repos de sa vertueuse femme, il céda à mes vives instances, et huit jours après Camille quitta le théâtre.

J'avais une cousine pensionnaire à l'abbaye de Royaumont, à quelques

lieues de Paris ; je voulus aller passer quelques jours avec elle, et j'y fus sur la fin du mois d'août. Je ne connaissais point ce couvent, il est très-antique et d'une belle architecture; je fus, sur-tout, extrêmement frappée du cloître qui, comme tous ceux des monastères, forme une vaste galerie couverte et tournante, et en arcades, au milieu de laquelle se trouve un grand parterre rempli de fleurs. Celui-ci avait de plus l'ornement d'une superbe fontaine de marbre blanc placée sur le gazon du parterre. L'eau pure et limpide de la fontaine se précipitait avec bruit dans un large bassin de marbre, et de là retombait sur le gazon, où, se divisant dans de petits canaux creusés pour cet effet, elle produisait plusieurs ruisseaux qui, après avoir traversé le parterre, entraient dans le cloître, et serpentaient autour des pierres sépulcrales dont ce lieu est rempli.

Je soupai chez l'abbesse, je me retirai dans ma chambre à l'heure où

tout le monde se couche dans les couvens, et je me mis à écrire. A minuit j'ouvris ma fenêtre, et je trouvai le tems si doux et si calme, que j'eus envie d'aller me promener. Le plus profond silence régnait dans toute la maison, toutes les lampes étaient éteintes; je traversai un long corridor très-obscur, au bout duquel je m'arrêtai, ne sachant plus où j'étais, et là j'entendis le murmure de la fontaine; je connus que j'étais près du cloître, c'était où je voulais aller, et guidée par ce bruit j'y arrivai en effet. Il faisait très-chaud; mais le ciel, couvert de nuages, était excessivement sombre, le parterre ne répandait pas la moindre clarté dans le cloître, l'obscurité, le silence, le murmure de l'eau, et l'idée que je marchais sur des tombes, me causèrent quelqu'émotion. J'allais entrer dans le parterre, lorsque j'entendis distinctement des gémissemens qui semblaient venir du côté de la fontaine, je frissonnai, et m'appuyant contre

contre un des pilastres des arcades, je restai immobile..... Les gémissemens continuèrent..... dans ce moment le ciel s'éclaircit un peu, et j'apperçus une figure à genoux auprès de la fontaine, et appuyée sur un banc de gazon.... une voix entrecoupée, aussi douce que jeune, se fit entendre. O mon Dieu! s'écria-t-elle, dois-je me plaindre d'être ainsi rejetée!..... ce voile sacré qu'on me refuse, je suis indigne de le porter!.. mais quel sera mon asyle! abandonnée de la nature entière, seule dans l'univers, que deviendrai-je, hélas!... Je n'en écoutai pas davantage : pénétrée jusqu'au fond de l'ame, je m'élance dans le parterre, la jeune inconnue se lève avec effroi : Rassurez-vous, lui dis-je, c'est une amie qui vient à votre secours..... A ces mots l'inconnue se jeta dans mes bras en sanglotant. Je la pressai contre mon sein, et nous nous assîmes sur le banc de gazon. L'obscurité ne me permettait pas de distinguer ses traits, mais

son malheur, sa sensibilité et la douceur touchante de sa voix avaient fait sur mon cœur la plus profonde impression. Qui êtes-vous ? lui demandai-je. Une malheureuse orpheline, répondit-elle, sans fortune, sans protecteurs, et je n'ai que seize ans ! Je vins ici avec le projet de me faire religieuse, mais ne pouvant donner de dot, on me refuse, et l'on ne veut pas même me garder. Eh bien, je vous emmenerai, je me charge de vous, vous serez ma compagne..... Pour toute réponse, l'infortunée se jeta à mes genoux, et serrant mes mains dans les siennes, en les arrosant de larmes : Non, dit-elle, non, je ne veux point abuser d'une pitié si généreuse !... je dois vous avouer que je suis indigne de vos bontés.... ce malheur affreux qui vous touche, il est mon ouvrage !..... c'est une faiblesse coupable qui la causa !..... — Vous avez aimé ?.... — Et je fus trompée, je suis abandonnée ; il ne me reste qu'un amour sans espoir, la

honte et le repentir....On peut juger de l'effet que produisirent, sur moi, ces dernières paroles, qui me retraçaient mon malheur et ma faute d'une manière si frappante !..... O jeune et chère infortunée ! m'écriai-je en la pressant dans mes bras, je deviens votre sœur, nous ne nous quitterons plus : venez !.... Mes pleurs me coupèrent la parole... je me levai et j'entraînai l'inconnue, qui ne pouvait exprimer son étonnement et sa reconnaissance que par ses sanglots et les plus tendres caresses.... Je retournai dans ma chambre, où j'avais laissé de la lumière. Combien s'accrut l'intérêt si vif que m'inspirait l'inconnue, lorsque je vis sa charmante figure !..... sa physionomie pleine de candeur et de sensibilité, son extrême jeunesse, la grace de ses manières, la délicatesse de ses traits et de sa taille, tout en elle était fait pour intéresser et pour toucher les cœurs les moins sensibles ! En la regardant il m'était impossible de concevoir la

barbarie de celui qui avait pu l'abandonner et l'oublier !... L'inconnue me conta son histoire avec l'ingénuité qui la caractérise. Quelle fut mon indignation en apprenant que son séducteur était le comte de Poligni !... Enfin cette malheureuse jeune personne était cette même Agnès, qui depuis a refusé d'épouser Poligni, afin de ne me point quitter, et qui, aujourd'hui, voulant partager ma destinée, sacrifie sa liberté, et renonce sans retour au monde pour ne se séparer jamais de son amie !....

Deux jours après je retournai à Paris, j'emmenai ma chère Agnès, en remerciant le ciel qui daignait m'accorder le plus précieux de ses bienfaits, et sans doute le plus rare, une amie véritable. J'aurais bien desiré lui confier mon secret, mais fidelle à ma parole, je ne le voulais pas sans l'aveu de madame d'Olbreuse, qui refusa positivement le consentement que je sollicitais, disant que je ne devais faire une telle confidence

qu'après avoir éprouvé, pendant plusieurs années, l'attachement d'Agnès. En amitié, les cœurs qui s'entendent promptement, ne peuvent se tromper. La plus sûre épreuve, c'est de se répondre parfaitement avant de se bien connaître : on n'aimera jamais vivement et constamment l'objet qu'on a besoin d'étudier.

Sur la fin de l'hiver de cette année, je reçus une nouvelle qui m'affligea vivement ; j'appris que Jacinthe était renvoyée du château d'Erneville. J'ignorai pour quel sujet ; j'ai su, long-tems après, que ce fut à la suite d'une scène de jalousie causée par un cachet que j'avais envoyé à Léocadie. Ce cachet me fut donné par mon frère, qui le tenait de madame du Resnel. Les deux *R*, gravés sur la pierre, formaient aussi, par hasard, mon chiffre. Mon frère me fit promettre de garder toujours ce cachet, ou de ne le donner qu'à l'objet que j'aimerais *passionnément*. Il supposait qu'on ne pouvait aimer ainsi

qu'un amant. Je fis faire en secret un cachet absolument semblable, que je mis à ma montre, et j'envoyai l'autre à Léocadie ; par cet artifice j'abusai mon frère sans manquer à ma parole.

Mes amis craignant, avec raison, la vivacité de mon imagination et l'impétuosité naturelle de mon caractère, me cachaient avec soin tout ce qui pouvait m'inquiéter ou m'agiter. Ils avaient eu la précaution de faire prévenir Jacinthe à cet égard par Raimond, auquel on avait fait sentir combien ce mystère importait à ma tranquillité, de sorte que je n'ai appris que très-tard, et au bout de plusieurs années, toutes les peines que l'adoption de Léocadie causait à sa généreuse bienfaitrice, mais je n'en avais pas alors le moindre soupçon. Je ne m'affligeai de la disgrace de Jacinthe que parce qu'elle n'était plus auprès de ma fille. Elle s'établit auprès d'Erneville, et continua régulièrement à me donner des nouvelles de Léocadie, qui, quoique beaucoup

plus vagues, me tranquillisaient du moins toujours sur la santé de cet objet si cher.

Mon frère ayant hérité de la terre où m'avait élevée ma grand'mère, voulut y aller passer une partie de l'été 17**. Je fus de ce voyage, que l'idée de revoir Elbanie, ma première amie, me rendit extrêmement agréable; je me retrouvai, avec attendrissement, dans les lieux où s'étaient écoulés les paisibles jours de mon enfance.

Les objets qui retracent vivement la jeunesse, n'inspirent que des sensations douloureuses; ils rappellent des égaremens, des passions qui ont agité, des illusions perdues, des plaisirs évanouis sans retour... Les souvenirs qui retracent l'enfance, sont délicieux! c'était le tems de la paix, de la joie naïve et pure, de l'innocence; d'ailleurs, on regrette la jeunesse, on ne peut regretter l'enfance.

Mon premier soin, en arrivant, fut de demander des nouvelles d'El-

banie ; quelle fut ma douleur en apprenant qu'elle n'existait plus ! Elle était morte de la petite vérole trois semaines avant notre arrivée, ne laissant qu'une fille unique, âgée de sept ans. On me dit que monsieur de***, son mari, était inconsolable ; je voulus l'aller voir, et pleurer avec lui. J'arrivai chez lui à six heures du soir, le jour même où sa fille lui fut ramenée d'une ville voisine dans laquelle on l'avait envoyée pendant la maladie contagieuse de sa mère. Cette enfant revoyait son père pour la première fois depuis la mort de sa mère..... Monsieur de *** l'avait conduite aussitôt dans le cimetière où reposaient les cendres d'Elbanie, et lui montrant le tombeau : Si par la suite, lui dit-il, tu pouvais éprouver la tentation de t'égarer, reviens ici, réfléchir sur la tombe d'Elbanie ; en te retraçant le souvenir de sa vie entière, tu te raffermiras dans l'amour de tes devoirs et de la vertu !...

Lorsqu'on me conta ce trait, un

douloureux retour sur moi-même oppressa mon cœur et fit couler mes larmes... Je couchai chez monsieur de***; le lendemain matin, je me levai avec le jour, je fus me promener, et ma rêverie me conduisant du côté du cimetière, j'y entrai. L'aspect de la tombe d'Elbanie me fit tressaillir! Ce monument champêtre était aussi simple que la vie et les mœurs de celle dont il consacrait la mémoire; la pierre sépulcrale, placée sur une éminence de gazon, paraissait posée dans un panier de fleurs, étant entourée et en partie recouverte d'anémones, de réséda, de lis et de jacinthes, contenus dans une large bordure faite en osier et imitant les contours d'une corbeille, dont l'anse proportionnée à sa grandeur, s'élevait en arcade au-dessus de la tombe; des fleurs grimpantes, telles que la brioine et le liseron, s'entortillant autour de cette anse, formaient un cintre élégant de guirlandes et de festons. Un olivier, symbole de la paix, planté sur le

gazon même, ombrageait la corbeille : plus bas, autour du tombeau, de superbes orangers, réunis les uns aux autres par des liens de pampre, composaient un cercle éblouissant qui n'était interrompu que par un banc de verdure placé entre un myrte et un cyprès !...

Je m'assis en pleurant sur le siège de gazon, et fixant les yeux sur la tombe, les plus tristes réflexions vinrent en foule s'offrir à mon esprit. Hélas ! me disais-je, loin de plaindre celle qui n'a vécu que pour la vertu, ne dois-je pas envier une destinée si pure et si fortunée ?... Elle n'a connu de la vie que ses biens réels et ses vrais plaisir, ceux qui sont offerts par la nature et que produit le sentiment ! Confinée, pour son bonheur, dans cette paisible solitude, son imagination fut toujours sage et réglée comme sa vie !.... son existence ne fut point un vain songe ! de coupables illusions n'en ont pont troublé le calme, et n'en souillèrent jamais

la pureté !... Enfin, elle n'a parcouru de la carrière humaine que l'espace le plus brillant ; elle n'a vu s'écouler que cette saison si riante, si délicieuse, lorsqu'elle se passe sans orages !... elle laisse après elle le souvenir le plus intéressant, et l'on peut la proposer pour modèle à sa fille !.... La piété filiale viendra chaque jour visiter ce tombeau, elle en cultivera les fleurs, elle y répandra les larmes de la reconnaissance et de la sensibilité ; elle s'y rappellera tous les souvenirs qui peuvent inspirer le saint enthousiasme de la vertu !.... Elbanie n'a point cessé d'exister pour sa fille ; du fond de la tombe, elle lui parlera toujours, elle lui servira d'exemple et de guide !.... Et moi, malheureuse, ignorée de ma fille, privée de ses premières caresses, je ne suis rien pour elle, quand elle est tout pour moi ! Si je meurs, Léocadie ne viendra jamais pleurer sur ma tombe !... nul signe extérieur n'annoncera qu'elle a perdu celle qui lui

donna le jour ! en porter le deuil serait un opprobre pour elle !... et si l'on découvrait le nom de sa coupable mère, on ne lui parlerait d'elle que pour lui dire : *Si vous deveniez faible comme elle, vous seriez méprisable et déshonorée !* .... Voilà donc le seul souvenir que je puisse laisser à l'objet d'une si tendre affection ! .... O pensées désespérantes ! je ne pourrai me faire connaître à ma fille sans effrayer son innocence, sans la faire rougir, et sans m'avilir à ses yeux ! J'aurai besoin de son indulgence, et cependant je dois désirer que son ame soit assez pure pour ne pas concevoir mon égarement et pour le trouver inexcusable !.... Le crime de sa naissance m'a ravi tous les droits sacrés d'une mère, je ne puis prétendre à sa vénération, à sa confiance; je ne mérite même pas son estime, je ne suis plus digne ni de l'instruire, ni de la guider ! .... Oui, la mort serait mille fois préférable à cet horrible avenir !... Mais il faut vivre

pour expier ; rien ne me coûtera pour sortir d'un tel abaissement !... O mon enfant, je veux, par les plus éclatans sacrifices, m'assurer sur ton cœur ces droits si chers que la nature réclamerait en vain sans la vertu !... J'ai dû renoncer à la gloire de t'élever, j'ai dû te choisir une institutrice irréprochable ; mais je me rendrai digne du bonheur de devenir un jour ton amie !...

Ces réflexions m'affermirent irrévocablement dans la résolution de ne me jamais marier, et de mener toujours le genre de vie le plus sédentaire ; elles m'inspirèrent aussi un ardent desir d'acquérir une réputation véritablement distinguée, afin que, par la suite, quand je me ferais connaître à ma fille, je n'eusse besoin que de lui dire mon nom, pour lui prouver que j'avais réparé ma faute.

Je dédaignais des suffrages frivoles, mais de ce moment j'attachai le plus grand prix à l'opinion publique ; je trouvai qu'après mon égarement, il

ne me suffisait pas d'obtenir l'estime universelle, qu'il fallait mériter l'admiration ; je crus qu'il serait impossible de me la refuser, si joignant à la jeunesse et aux agrémens qui séduisent le monde, des talens brillans, des connaissances solides et de grandes vertus, je suivais avec persévérance un plan de conduite dont le seul but fût de se livrer, sans réserve, à la bienfaisance, à la littérature et aux arts. J'imaginai que, n'ayant aucune des prétentions qu'inspire la coquetterie, et me consacrant à la retraite, je ne pourrais exciter l'envie, et que les femmes me rendraient justice sans effort ; qu'enfin la calomnie ne pourrait, ni me poursuivre, ni m'atteindre, si elle osait m'attaquer.

Je me trompais, mais avant d'être désabusée par une triste expérience, j'ai joui, pendant long-tems du plaisir de former des projets et de nourrir les espérances les plus agréables.

De retour à Paris, je me livrai à l'étude avec une ardeur passion-

née, et je devins plus sauvage que jamais. Madame d'Olbreuse était en Flandre, et n'en devait revenir que vers le milieu de l'hiver. Je n'avais aucune autre liaison intime, et, malgré toutes les instances de ma belle-sœur, je n'en voulus point former de nouvelles. Cependant, je consentis à me faire présenter à la cour, afin d'avoir *un brevet de dame*. Ma présentation se fit la surveille du mariage de monsieur le duc de ***. J'allai à toutes les fêtes qui furent données à cette occasion, j'avouerai même que je desirai y paraître avec éclat, uniquement parce que j'étais décidée à ne plus retourner à la cour ; il me semblait qu'y réussir, c'était honorer mon goût pour la solitude. Je passai huit jours à Versailles, je retournai à Paris sur la fin de novembre; je fus, le lendemain, suivant ma coutume, me promener à l'Arsenal, promenade extrêmement solitaire que je préférais par cette raison. Le tems

était aussi doux que dans les beaux jours de l'automne, je m'assis, avec Agnès, sur la terrasse. Au bout de quelques minutes nous apperçumes un jeune homme d'une très-belle figure qui venait de notre côté, il marchait lentement, et lisait avec beaucoup d'attention. Lorsqu'il fut près de nous il leva les yeux, nous regarda fixement, fit encore quelques pas, et revint s'asseoir sur un banc près du nôtre. Ce voisinage m'embarrassant, je me levai, l'inconnu nous suivit, alors je pris le parti de quitter la promenade. Je ne retournai plus à l'Arsenal, et je ne rencontrai plus ce jeune homme. Madame d'Olbreuse revint sur la fin du mois de janvier. Je fus la voir le jour même de son arrivée; j'étais à peine entrée chez elle que la porte se rouvrit, et j'entendis annoncer le marquis *d'Elvas*. Ce nom *d'Elvas* me fit une telle impression, que je fus au moment de me trouver mal, je devins d'une pâleur

extrême, et comme je n'ai jamais mis de rouge, mon émotion ne fut que trop visible ; à ce trouble succéda la surprise en reconnaissant, dans Henri d'Elvas, le jeune homme inconnu qui m'avait suivie à l'Arsenal. Madame d'Olbreuse me le présenta ; il me fut impossible, pendant toute cette visite, de reprendre ma tranquillité, et ce qui prolongea mon embarras, c'est que je vis que le marquis d'Elvas en était extrêmement frappé !.... Il pouvait, sans fatuité, se méprendre à la cause d'une émotion si vive, autant plus que le rencontrant encore quelques jours après, il remarqua que sa présence me causait toujours un trouble et une distraction insurmontables. Outre le souvenir douloureux que ce nom me rappelait, je pensais, en voyant ce jeune homme aimable et distingué par des qualités attachantes, que, sans la méprise funéste qui m'avait abusée, j'aurais pu l'aimer légitimement..... et

que, vraisemblablement, un lien sacré nous eût unis !.... Cette idée ne le rendait que trop intéressant à mes yeux !.... Je pris la résolution de ne plus aller chez madame d'Olbreuse... Le marquis d'Elvas, qui se croyait aimé, m'écrivit les lettres les plus passionnées ; je lui fis répondre, par mon frère, de manière à lui ôter toute espérance. Il prit mes refus pour de la bisarrerie, et ne se découragea point. Son frère et sa belle-sœur pensèrent aussi qu'il ne serait pas possible de vaincre ce qu'ils appelaient mon opiniâtreté. Leurs persécutions, à ce sujet, me parurent inconcevables, puisqu'ils savaient mon secret ; il y eut beaucoup de refroidissement entre nous, et pour m'affranchir de leurs importunités, je partis pour la M**, pour la première fois depuis la mort de ma tante. J'avais quitté ce lieu avec des espérances romanesques, évanouies pour toujours !.... l'avenir, alors, m'offrait la perspective la

plus agréable et la plus brillante, il était à moi tout entier, j'avais encore l'innocence !...

Le jour commençait à tomber quand j'arrivai ; je ne fus point dans le parc ; mais je voulus visiter l'appartement que j'avais occupé, j'y retrouvai, sur les vîtres, le chiffre de *Henri d'Elvas* que j'y avais tracé !.. je brisai la vître et mes larmes coulèrent..... J'éprouvai, tout le reste de la soirée, une tristesse invincible, et je passai la nuit entière sans fermer l'œil un instant.

Le lendemain j'eus un accès de fièvre, et je ne quittai point mon lit. Je me levai le jour suivant, j'étais fort abattue ; je descendis seule dans le parc ; il était dix heures du matin. Je venais de me rappeler que dans une partie du parc, que l'on appelait jadis *mon jardin*, j'avais eu l'imprudence d'écrire sur un platane, la veille de notre départ, le nom, tout entier de *Henri d'Elvas*. Mon intention était d'aller

l'effacer ; mais, après avoir traversé deux allées, une extrême lassitude me força de m'asseoir. Comme toutes les personnes qui ont l'imagination très-vive, j'ai toujours eu l'habitude de parler tout haut étant seule, sur-tout lorsque mon cœur et ma tête sont fortement occupés. Je tombai dans la plus profonde rêverie, j'exprimai des regrets vagues, et je prononçai, plus d'une fois, en pleurant, le nom fatal de Henri d'Elvas !... Tout-à-coup j'entends une exclamation, je tressaille, et je vois le marquis d'Elvas à mes pieds !.... Parcourant le parc depuis deux heures, il avait lu son nom tracé sur le platane, et il venait de m'écouter et de s'entendre nommer !... Il ne m'inspirait que de l'intérêt, mais il croyait avoir la certitude que je partageais sa passion. Il m'était impossible de le désabuser sans trahir mon secret. Cette situation bisarre produisit la scène la plus embarrassante pour moi. Ne pouvant ni nier, ni confir-

mer ce qu'il venait d'entendre, je le regardais d'un air stupide, et je n'osais rompre le silence. Pour lui, transporté de joie, il m'exprimait, dans les termes les plus passionnés, sa reconnaissance et son bonheur... Enfin, j'apperçus heureusement Agnès au bout de l'allée, je me levai en conjurant le marquis de s'éloigner, et je fus rejoindre Agnès. On pense bien que je ne fus pas quitte des importunités d'un amant qui se croyait certain d'être passionnément aimé; au désespoir de n'être pas reçu, il m'écrivit cinq ou six billets dans l'espace de deux jours; je lui répondis qu'il s'abusait sur mes sentimens, que je ne partagerais jamais les siens, et que rien au monde n'ébranlerait la résolution que j'avais prise de ne me point marier. Alors le marquis imagina que j'étais forcée par mon frère à tenir un tel langage; il retourna précipitamment à Paris, vit mon frère, lui rendit compte de tout ce qui s'était passé

entre nous, obtint son consentement qu'il reçut par écrit. Persuadé qu'il avait triomphé des seuls obstacles qui s'opposaient à ses desirs, il revint à la M** , et me récrivit en m'envoyant la lettre de mon frère, qui contenait le consentement le plus formel. Quelle fut sa surprise en recevant de moi la même réponse ! Il voulut absolument l'entendre répéter de ma bouche ; j'y consentis. Préparée à cette entrevue, et très-fatiguée de toutes ses importunités, je fus excessivement calme et froide ; je lui appris que le nom tracé sur le platane avait été écrit quelques années auparavant ; chose qu'il aurait pu remarquer à la grandeur des lettres, s'il y eût fait attention ; je soutins que c'était un badinage de madame d'Olbreuse ; je fus plus embarrassée de donner un tour simple au trouble que sa présence m'avait si visiblement inspiré, et enfin, aux discours qui m'étaient échappés en prononçant son nom, lorsqu'il m'a-

vait écoutée. Je pris le parti de nier, et d'attribuer au hasard ou à la distraction ce que je ne pouvais expliquer. Il fut étonné, confondu, je parvins à lui ôter toute espérance. Mais le ressentiment succéda dans son cœur à l'amour. Persuadé que je l'avais joué, et que ma conduite avec lui était aussi légère et aussi artificieuse que bisarre, il devint mon ennemi irréconciliable.

Je passai plus de huit mois de suite à la M**. J'y commençai mon jardin allégorique, et je changeai les distributions de l'intérieur du château. Ce fut l'hiver d'ensuite que j'appris les calomnies atroces que l'on débitait contre moi !... Ma douleur fut égale à mon étonnement. Mes amis s'étaient refroidis pour moi, parce qu'ils désapprouvaient mon genre de vie, et que ma passion pour l'étude ne me permettait pas de me livrer tout entière à leur société. Ils me défendirent faiblement. Les femmes qui trouvaient

dans mes goûts et dans mes occupations une censure de leur frivolité, me haïssaient et me déchiraient sans ménagement; je ne donnais ni soupers, ni bals, ni fêtes; je n'avais point de partisans. Les calomnies se répandirent, s'accréditèrent, et les impostures les plus dénuées de fondement et même de vraisemblance, eurent tout le succès que l'envie et la méchanceté pouvaient desirer.

Oh! que les premières atteintes de la calomnie sont cruelles et déchirantes pour une ame sensible! Lorsqu'on a pu se flatter d'avoir acquis de justes droits à la bienveillance universelle, qu'il est affreux d'apprendre que l'on n'a pu recueillir que la haine!.... Mes amis me conseillèrent d'aller davantage dans le monde; ils m'assurèrent que la meilleure manière de me justifier serait de me faire connaître. J'avais trop de fierté pour suivre un tel conseil; l'injustice ne pouvait que m'indigner et me révolter, et me faisant passer subitement d'une extrémité

extrémité à l'autre, elle m'inspira le plus profond mépris pour l'opinion publique.

Cependant, un retour équitable sur moi-même me fit faire d'utiles réflexions sur les calomnies dont j'étais l'objet; je les regardai comme un juste décret de la Providence, qui me punissait ainsi par des mensonges, d'une grande faute totalement ignorée. Mais forcée de renoncer à la douce espérance d'honorer, par ma conduite et par mes actions, le nom de la mère infortunée de Léocadie, je sentis que le seul moyen de gagner un jour son estime, serait de lui faire les sacrifices les plus éclatans et les plus extraordinaires, et je me promis de lui donner toute ma fortune aussitôt qu'elle aurait atteint l'âge où l'on pourrait songer à la marier. Tout ce que j'apprenais de cette enfant augmentait tellement ma tendresse pour elle, que ce sentiment, devenu ma seule passion, me consolait et me dédommageait de

tout. Jacinthe était rentrée au service de la marquise d'Erneville, elle m'écrivait régulièrement des lettres remplies des détails les plus minutieux sur les occupations, les jeux et les plaisirs de Léocadie. Elle m'envoya de ses cheveux ; je demandai une demi-page de son écriture, et quelque chose dessiné par elle. Léocadie avait alors six ans et demi. Je reçus avec ravissement deux morceaux de papier, dont l'un ne contenait que de grandes lettres de l'alphabet, et l'autre des *yeux* de face et de profil dessinés au crayon rouge. Jacinthe joignit à cet envoi un petit bas de laine tricoté par Léocadie pour les pauvres, et qu'elle avait volé pour m'en faire présent. Ne pouvant avoir le portrait de Léocadie, j'avais imaginé une chose qui satisfaisait du moins mon imagination. Je fis faire plusieurs cadres de tableaux, je les plaçai dans les chambres que j'occupais à Paris et à la M**. Je couvris chacun de ces cadres d'une gaze, et je supposai

que ces voiles cachaient le portrait de ma fille. Madame d'Olbreuse m'avait dit qu'elle savait que Léocadie ressemblait extrêmement à mon frère; ainsi je pouvais me représenter ce visage chéri ; mon imagination se frappa tellement de cette idée, que la vue de ces cadres me causait un véritable plaisir ; je les considérais avec attendrissement, je voyais Léocadie à travers la gaze, et souvent cette contemplation a fait couler mes larmes.

En 17**, un très-grand danger que je courus sur mer à Dieppe avec Agnès, me fit faire connaissance avec le vicomte de St. Méran. Je lui dus la vie, et j'acquis en lui l'ami le plus fidèle et le plus généreux. Combien cette liaison me devint précieuse en apprenant que le vicomte avait fait plusieurs voyages en Bourgogne, et qu'il était intimement lié avec madame d'Erneville! Il me parla avec enthousiasme de Léocadie, qui avait alors huit ans ; mais en répondant

à toutes mes questions, il m'instruisit de ce que j'avais ignoré jusqu'à cette époque, c'est que l'adoption de Léocadie avait troublé le bonheur intérieur de la marquise, et qu'elle était universellement calomniée à ce sujet. Quelle fut ma douloureuse surprise en apprenant que monsieur d'Erneville ne voyait Léocadie qu'avec des yeux jaloux !.... et qu'il se croyait indulgent et généreux en souffrant qu'elle fut élevée par sa femme !... Je me flattai de trouver des moyens certains de dissiper sa défiance à cet égard, et cette idée me tranquillisa.

Le vicomte prit un sentiment pour moi qui m'affligea vivement, puisque je ne pouvais y répondre ; il est si vertueux, il m'inspirait une estime si parfaite et une amitié si tendre, que je résolus de lui confier mon secret ; et j'en obtins la permission de madame d'Olbreuse.

L'année suivante madame d'Olbreuse, à ma pressante sollicitation, fit le voyage de Bourgogne. Elle m'as-

sura, en revenant, qu'elle avait détruit toutes les préventions contre la marquise; que monsieur d'Erneville rendait à sa vertueuse femme une entière justice; qu'enfin Pauline était parfaitement heureuse. St. Méran me tint le même langage, le vicomte et madame d'Olbreuse me parlèrent de Léocadie avec enthousiasme, et me rapportèrent son portrait. Avec quelle avidité je regardai, j'examinai cette peinture si chère à mon cœur! ce visage si doux qui semblait me sourire!... Madame d'Olbreuse m'apprit que Léocadie se croyait fille de la marquise, mais qu'on lui révélerait solemnellement le secret de sa naissance, et tout ce que j'avais fait pour elle, le jour où elle ferait sa première communion. J'approuvai tout ce plan, qui me fut détaillé, et je me promis de m'y conformer. Mais j'éprouvai un desir irrésistible de voir enfin cette enfant adorée, et j'en concertai les moyens avec St. Méran et mon Agnès, que je

mis à cette époque dans ma confidence.

Il fut décidé que je partirais sur la fin du mois de juillet ; que je n'emmenerais qu'Agnès et mon fidèle Raimond, et que je logerais *au port du Fourneau*, dans une petite maison appartenante à Jacinthe, qui en avait hérité après la mort d'une vieille tante. Raimond fut me préparer ce logement, et prévenir Jacinthe sans lui dire mon nom. Raimond, parfaitement déguisé, et se donnant pour un homme de Nevers qui voulait établir un cabaret au port du Fourneau, dit publiquement qu'il voulait acheter la maison, et, sous ce prétexte, il l'habita huit ou dix jours. Il y fit une espèce de porte qu'il était impossible d'appercevoir à l'extérieur; il mit, dans l'une des chambres, deux lits cachés dans des armoires. Tandis qu'il faisait tous ces préparatifs, Camille Dercy mourut d'une fluxion de poitrine. Cet événement me débarrassait d'une grande inquié-

tude. J'engageai le comte d'Olbreuse à le mander promptement au marquis d'Erneville. Un mois après je partis pour la Bourgogne ; Léocadie avait alors dix ans et demi. Je fus d'abord à Luzi ; afin de n'y produire aucun effet, j'y arrivai le soir dans une voiture publique. Le lendemain je sortis de la ville à pied avec Agnès et Raimond pour aller au port du Fourneau ; nous étions déguisés en paysans ; il fallait faire trois lieues, nous partîmes à neuf heures du soir, et nous arrivâmes au port du Fourneau à minuit précis. La maison de Jacinthe est très-isolée ; mais quand elle aurait été dans un village, nous n'aurions pu être apperçus, tout le monde à la campagne étant profondément endormi à une telle heure. La maison était remplie de provisions de toute espèce, des vivres, du vin, des fruits secs, de la bougie, etc. Jacinthe et St. Méran, qui étaient à Erneville, n'avaient rien oublié de tout ce qui pouvait nous être néces-

saire et agréable. Avec quel trouble je me trouvai si près du château d'Erneville !... Avec quelles délices je pensai que j'allais voir ma chère Léocadie ! Je me reposai une demi-heure ; ensuite, guidée de loin par Raimond, j'entrai dans le souterrain ; j'y rencontrai St. Méran, qui m'y attendait auprès du rocher. Raimond retourna se cacher dans la maison. J'étais si émue et si fatiguée, que je fus obligée de m'arrêter, et de m'asseoir au pied du rocher. St. Méran se mit à genoux devant moi ; il était fort troublé et gardait un profond silence ; il prit une de mes mains, et je sentis couler ses pleurs... Je voulus me lever, il m'arrêta. Que craignez-vous, me dit-il ? ah ! ne me ravissez pas sitôt quelques instans d'une illusion délicieuse.... A peine suis-je entré dans ce souterrain, qu'au jour indiqué, à l'heure prescrite, je vous vois arriver de Paris..... Ne semblerait-il pas que l'amour seul pût donner un tel rendez-vous, que

l'amour seul fût capable de n'y point manquer !.... Au milieu de la nuit, dans ce lieu sombre et solitaire, Uranie vient me chercher ; je suis à ses pieds, nous sommes libres l'un et l'autre, et je l'adore... Ah ! Saint Méran, m'écriai-je, vous qui connaissez mon secret et mon sort, pouvez-vous me tenir un tel langage !... Le titre sacré d'épouse n'est plus fait pour moi, mais du moins je remplirai tous les devoirs d'une mère.... Oui, sans doute, interrompit-il, sacrifiez à Léocadie, et l'ambition, et le monde, et votre fortune, mais pourquoi lui sacrifier l'amitié?.... Laissez-moi partager votre solitude, laissez-moi vous consacrer ma vie !.... Non, non, repris-je, trop généreux Saint Méran, je ne mérite pas un tel dévouement ! Les illusions de l'amour ne renaîtront jamais pour moi ; cette flamme ardente, ce feu destructeur dans un tel cœur que le mien, n'a pu s'éteindre qu'en s'épuisant !... je vous le répète, je ne suis plus *que*

mère!... ce n'est que par la tendresse maternelle que je puis expier ma faiblesse et conserver encore l'espérance du bonheur! A ces mots je me levai; St. Méran, en soupirant, me donna le bras, et nous sortîmes du souterrain. J'éprouvai une sensation douloureuse en entrant dans le château de *monsieur d'Erneville*, en songeant qu'il l'habitait, mais le souvenir de Léocadie effaça bientôt cette impression; regrets, remords, tout fut oublié en pensant que j'allais voir enfin cet objet si passionnément aimé! Nous traversâmes, dans une obscurité profonde, plusieurs antichambres; il fallut monter un petit escalier dérobé, ensuite nous nous trouvâmes dans un grand corridor; St. Méran me dit tout bas: La troisième porte de ce côté est celle de sa chambre! Je doublai le pas, et j'apperçus cette porte, parce qu'elle était entr'ouverte, et qu'il y avait de la lumière dans la chambre. Jacinthe, prévenue, m'attendait... Le vicomte me quitte en me recommandant de ne

pas m'oublier ; j'ouvre doucement la porte, et j'entre dans la chambre où ma fille, couchée depuis trois heures, dormait profondément !... Ses rideaux étaient relevés... j'approche en tremblant et obligée de m'appuyer sur le bras de Jacinthe, enfin je touche le lit, et je vois Léocadie !...

Le ravissement inexprimable que sa vue m'inspira, fut mêlé d'un sentiment bien amer ! je ne pouvais ni lui parler, ni l'embrasser !..... J'étais près d'elle, je répandais un torrent de pleurs, mon cœur palpitait avec violence, je respirais à peine, et Léocadie, presque dans mes bras, ne partageait aucun des mouvemens que j'éprouvais. Son aimable visage n'exprimait que le calme et la tranquillité.... ses yeux étaient fermés..... et je pensai avec douleur que je serais forcée de la quitter sans avoir obtenu d'elle une caresse ou seulement un regard !..... Mais le charme que je trouvais à la contempler, dissipa promptement ces tristes idées ; la voir

et l'aimer suffisait à mon bonheur ! J'admirais avec délices l'innocence et la sérénité qui se peignaient sur sa physionomie, il me semblait que je me purifiais en la regardant !... Enfin, je sentais que ces émotions sublimes expiaient le délire coupable de l'amour, et qu'une tendresse si vive et si touchante anoblissait ma faiblesse et me rendait à la vertu.

Jacinthe fut obligée de m'avertir que le jour allait paraître. Je donnai à ma fille les plus tendres bénédictions, et je m'arrachai de cette chambre où j'avais passé les plus doux momens de ma vie.

St. Méran, que je retrouvai au bas de l'escalier, me gronda d'être restée si long-tems. Il faisait jour. En entrant dans l'allée de tilleuls, j'aperçus une vieille servante qui venait à nous. Connaissant la simplicité des gens de la campagne, je dis au vicomte de s'éloigner, et j'imaginai de faire peur à cette fille. Je m'enveloppai la tête dans ma robe, et je me mis à

courir de toute ma force. La servante effrayée retourna promptement en arrière, je m'élançai dans le souterrain, je regagnai ma maison, dans laquelle j'entrai par la porte secrète, ce qui me donna l'air de percer le mur, circonstance qui fut remarquée par un marinier qui passait dans ce moment. Le lendemain on ne parla que de l'apparition du fantôme du souterrain ; je résolus d'entretenir cette idée, et j'y parvins facilement en m'habillant de blanc, et par mon étonnante agilité à la course. Ce ne fut qu'à ma seconde visite nocturne que, regardant les objets qui entouraient Léocadie, j'apperçus au-dessus de son lit un charmant portrait en pastel, représentant une jeune personne d'une figure ravissante..... Jacinthe me dit tout bas que c'était le portrait le plus ressemblant de la marquise. Je l'avais deviné !..... Je considérai cette figure céleste avec autant de trouble que de curiosité. Je ne pouvais soutenir son regard, qui

semblait fixé sur moi ; la douceur angélique et le sentiment qui s'y peignaient, ranimaient au fond de mon ame de douloureux remords. Je me disais que si Pauline me connaissait, elle ne me regarderait pas ainsi !..... Enfin, je ne pouvais voir sans envie le portrait de Pauline placé dans l'alcove de Léocadie ; tandis que moi, dont on usurpait tous les droits, je n'étais rien pour ma fille ! tandis que Léocadie m'aurait rencontrée sans me reconnaître !..... Cependant, je retournais toutes les nuits dans le château, je ne me lassais point de contempler Léocadie endormie, je la dessinai deux fois..... Un soir elle se réveilla, je me cachai derrière son rideau sans qu'elle m'eût apperçue ; j'eus le bonheur d'entendre sa voix, elle appela Jacinthe, en lui disant qu'elle avait soif. Elle but un verre d'eau, et puis elle se plaignit d'un grand mal de tête, et elle ajouta : *Mais n'en dites rien à maman, elle s'inquiéterait.....*

Oh ! combien mon cœur fut oppressé, quand je l'entendis, pour la première fois, donner à une autre le titre si doux qui m'appartenait !..... Elle se rendormit, et je m'échappai de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je rencontrai mademoiselle du Rocher, une lumière à la main. Ne pouvant l'éviter, j'éteignis sa lumière en courant et en marchant près d'elle. L'inquiétude du mal de tête de Léocadie m'empêcha de dormir tout le reste de la nuit. Elle était mieux le lendemain, mais deux jours après elle tomba malade. Ce que je souffris alors, est inexprimable, car je ne pouvais aller la voir, puisque la marquise la veillait. Cependant j'errais toujours toutes les nuits dans le souterrain. St. Méran, de demi-heure en demi-heure, me donnait des nouvelles ; enfin, dans la nuit du 6 août il vint me dire que Léocadie était infiniment mieux, que Pauline se coucherait. Alors je voulus absolument aller voir ma fille, quoiqu'il

fût plus d'une heure après minuit. Elle dormait quand j'entrai, je la trouvai maigrie et excessivement rouge, ce qui me fit supposer qu'elle avait encore beaucoup de fièvre !..... Je me mis à genoux auprès de son lit, et joignant les mains en versant un déluge de larmes : O mon Dieu ! dis-je d'une voix basse et entrecoupée, conservez-la-moi, ne dussé-je jamais jouir du bonheur d'en être aimée ! Qu'elle vive, qu'elle reste irréprochable et pure, qu'elle soit heureuse, et vous aurez tout fait pour moi !.... En prononçant ces paroles, emportée par un mouvement plus fort que ma raison, je me penchai vers ma fille, et j'appuyai mes lèvres sur sa joue brûlante. A l'instant même elle se réveille en me tendant les bras et en s'écriant : *C'est maman* !..... Hélas !.... elle ne pensait qu'à Pauline !.... Ses yeux rencontrèrent les miens, ce doux regard s'imprima pour jamais dans le fond de mon cœur !.... Jacinthe accourt, elle me

cache, et je m'échappe en gémissant... En sortant de la chambre, je m'apperçus que le jour commençait à poindre. Je me couvris d'un grand voile blanc, que je portais toujours dans ces courses nocturnes. Mais quel fut mon effroi, lorsqu'à la moitié du corridor j'entendis la redoutable voix de M. d'Erneville, qui, en se nommant, me criait de m'arrêter !..... Je précipitai ma course, et trouvant St. Méran dans l'allée de tilleuls, je lui dis par qui j'étais poursuivie..... Il arrêta quelques instans M. d'Erneville, mais il ne put l'empêcher de se jeter impétueusement dans le souterrain. Je l'entendis bientôt derrière moi ; l'excès de mon émotion me rendait si tremblante, que la rapidité de ma course m'ôtait absolument la respiration... Arrivée au rocher, je sentis que mes forces m'abandonnaient !..... Il faisait grand jour, M. d'Erneville n'était plus qu'à deux pas de moi !... Dans cette extrémité, me rappelant tout-à-coup qu'il croyait

avoir la parfaite certitude de la mort de Camille, il me vint une pensée bisarre qui me tira de ce pressant danger..... Comptant sur le pouvoir de l'imagination et des remords, je montai sur le rocher en criant : *Arrête !*... Au son de ma voix, le marquis devint immobile ; alors je levai mon voile et je découvris mon visage, qu'une pâleur extrême devait sans doute rendre plus frappant ; car la fatigue et l'inconcevable émotion que j'éprouvais, devaient se peindre sur ma physionomie d'une manière effrayante. Le marquis frémit, chancela.. St. Méran accourant, se trouva près de lui dans ce moment, et le marquis tomba évanoui dans ses bras.... Je descendis du rocher, et jetant les yeux sur le fatal auteur de tous mes maux que je revoyais pour la première fois depuis dix ans, je ne pus retenir mes larmes. Tu m'as ravi l'honneur et le repos, dis-je en le regardant, tu as changé en des jours de honte et de douleur des jours se-

reins, brillans et fortunés, mais je te pardonne! .. O toi, père de Léocadie, je ne puis te haïr! Puisses-tu retrouver le bonheur, et puisse Léocadie contribuer un jour à te le rendre !... A ces mots je m'éloignai rapidement, je me hâtai de regagner ma maison. J'appris avec attendrissement le lendemain que le marquis était malade.... Je restai encore six jours à Erneville. Dans cet espace de tems je n'osai retourner au château que la veille de mon départ. Je revis encore une fois Léocadie endormie, sans fièvre et en parfaite convalescence. Baignée de larmes, je lui fis des adieux d'autant plus douloureux qu'elle ne les entendait pas !... Vingt fois j'eus la tentation de l'éveiller, de la prendre dans mes bras, et de lui tout déclarer; St. Méran, qui était entré avec moi dans sa chambre, me représenta que je pourrais lui causer un saisissement funeste; que cet éclat ferait une scène publique dans le château, et que je perdrais tout à me faire connaître

ainsi de ma fille sans aucune préparation ; qu'enfin le plan conçu par Pauline était le seul qui pût disposer Léocadie à prendre pour moi tout l'attachement qu'elle me devait. Je cédai. Je n'étais pas familiarisée encore avec l'idée d'un aveu public ; au contraire, cette pensée me faisait frémir, en songeant que je ne pouvais me déshonorer ainsi à la face de l'Univers sans m'avilir aux yeux de Léocadie. Le sacrifice que je fais aujourd'hui, pouvait seul tout concilier ; mais alors je n'étais capable ni de le faire, ni de le méditer.

Attachée au chevet du lit de Léocadie, je ne pouvais me résoudre à la quitter ; St. Méran me pressait en vain de m'en aller, Lorsque Léocadie, toujours endormie, parla tout-à-coup en rêvant. J'écoute avec avidité, et je l'entends dire distinctement *O ma mère !..... que je t'aime !.....* Hélas ! m'écriai-je douloureusement, ce n'est pas moi !... Cette exclamation qui m'échappa

tout haut, fit craindre à St. Méran que ce bruit n'eût réveillé Léocadie, et sur-le-champ il éteignit la lampe de nuit, et nous nous trouvâmes dans une obscurité profonde.... En effet, Léocadie se réveilla avec un peu de frayeur. Jacinthe, dit-elle, m'avez-vous parlé? Oui, répondit Jacinthe, je me suis levée pour rallumer la lampe. J'ai eu peur, reprit Léocadie, il me semblait que vous pleuriez;.... mais, poursuivit-elle, puisque vous êtes levée, faites-moi le plaisir de m'aider à me recoiffer, mon bandeau est trop serré et me fait mal. A ces mots Jacinthe s'approcha. Je la pris par le bras, et me mettant à sa place, je lui fis comprendre que je voulais recoiffer Léocadie. Asseyez-vous sur votre lit, dit Jacinthe..... Alors Léocadie se soulève en disant : Donnez-moi la main !..... Oh ! quel fut mon attendrissement en saisissant cette petite main et en la serrant dans les miennes ! Mon Dieu, comme vous

tremblez ! s'écria Léocadie. Jacinthe se mit à rire..... Je pris Léocadie dans mes bras, et je la recoiffai en la pressant contre mon sein ; ensuite Léocadie, jetant ses deux bras autour de mon cou, m'embrassa tendrement en disant : *Bonsoir, chère amie* !..... J'oubliai que cette douce caresse ne m'était pas adressée, je la reçus avec transport !... Oh ! combien sont inexcusables les égaremens de l'amour, puisque la nature a mis dans nos cœurs une source si pure d'émotions délicieuses ! Elle a voulu sanctifier le plus beau don du créateur, la sensibilité ! et nous la profanons, cette jouissance céleste, quand nous la séparons de l'innocence et de la vertu !..... Le bonheur de l'amour le plus légitime ne peut laisser, avec le tems, que le souvenir amer d'un vain enchantement détruit sans retour, mais les affections sublimes auxquelles les sens n'ont point de part, sont immortelles comme l'ame qui seule les pro-

duit ; elles ne peuvent, ni vieillir, ni s'épuiser, nous les emportons dans la tombe, et sans doute elles nous survivent, elles sont au nombre de nos vertus !...

Pressée dans les bras de ma fille, je la retenais dans les miens, et je n'aurais pu m'arracher d'auprès d'elle sans finir par trahir mon secret, si St. Méran se glissant doucement derrière moi, ne m'eût saisie par le milieu du corps et ne m'eût entraînée à quelques pas du lit...

Léocadie rappela Jacinthe en disant quelques mots que je n'entendis pas ; Jacinthe prit ma place, et lui dit qu'elle ne savait où elle avait mis le briquet ; mais qu'elle allait voir dans le corridor si la lampe brûlait encore, afin d'y rallumer la sienne..... Alors Jacinthe ouvrit la porte, et le vicomte me tenant toujours, me porta hors de la chambre et jusqu'au bout du corridor. Là, je fus obligée de m'asseoir un moment, mes pleurs me suffoquaient..... Je ne

rentrai point dans la maison de Jacinthe, St. Méran me conduisit à pied jusqu'à moitié chemin de Paray dans un cabaret, où je trouvai Agnès et Raimond et une voiture. Je partis sur-le-champ pour retourner à la M***. Malgré toutes mes précautions, on sut, dans le monde, que j'avais fait un voyage secret, ce qui fit répandre contre moi les plus indignes calomnies ; je me consolai de ces nouvelles injustices en renonçant presqu'entiérement au monde. Je trouvai de douces consolations dans la tendresse de mon neveu, dans l'amitié de son digne instituteur et dans l'attachement si généreux d'Agnès et de St. Méran. Le soin de rendre mes vassaux heureux et le plaisir d'embellir mes jardins, achevèrent de m'attacher à M***. Depuis que j'avais renoncé au projet si vain et si insensé (sur-tout pour une femme) d'obtenir l'admiration publique, je trouvais dans la bienfaisance un charme délicieux qui me procurait

un

un bonheur mille fois préférable à toutes les jouissances de l'ambition et de la vanité, car on ne goûte cette félicité si pure, que lorsqu'on fait le bien par sentiment, et non par ostentation. Je me confirmai dans la résolution d'unir un jour ensemble les deux objets de ma plus vive affection, Léocadie et Jules. Mon projet dès-lors était, comme je l'ai dit, de me dépouiller entiérement de ma fortune pour eux, et de ne me réserver uniquement qu'une petite chaumière dans la terre de la M***, à un quart de lieue du château, et que je fis arranger dans ce dessein. Je commençais à retrouver la tranquillité et la paix intérieure, les premiers des biens, parce qu'ils sont non-seulement inséparables de la vertu, mais qu'ils en dérivent, lorsque le vertueux abbé de *** fut nommé à l'évêché d'Autun. Quelques mois après, j'appris par hasard que les calomnies contre la marquise d'Erneville subsistaient tou-

jours ; j'écrivis à ce sujet à l'évêque d'Autun, et par la suite je sus, à n'en pouvoir douter, par ses lettres, que le marquis d'Erneville conservait d'injustes soupçons contre son angélique épouse, et qu'enfin Pauline n'était plus heureuse ! St. Méran, vivement questionné par moi, m'avoua que dans la crainte de m'affliger, il m'avait caché ces tristes détails. Je me flattai que mes lettres à Léocadie justifieraient complétement la marquise. Je m'étais exercée depuis si long-tems à contrefaire mon écriture, que je ne craignais point que le marquis, sur-tout au bout de treize ans, pût reconnaître la main de la mère de Léocadie..... Ainsi rien ne troubla le bonheur inexprimable que je goûtai, en écrivant à ma fille, en pensant qu'enfin j'allais me placer dans son souvenir, et que j'occuperais son imagination et son cœur !....

N'écrivant cette histoire que pour Pauline et pour Léocadie, je ne ren-

drai point compte des événemens qui leur sont connus, quoiqu'ils soient les plus intéressans de ma vie, tels que ma première entrevue avec ma fille, notre correspondance secrète et son voyage à Paris. Je dirai seulement que ma tendresse augmentant toujours avec le tems et les années, devint mon unique passion et ma seule existence. Ne vivant plus qu'en Léocadie, je me détachai si parfaitement de moi-même, que je n'eus plus la possibilité de lui faire un véritable sacrifice ; dès qu'il était question de son intérêt, de son bonheur ou seulement de son plaisir, j'agissais naturellement ; il semblait qu'une invincible fatalité m'entraînât; en faisant tout pour elle, en me sacrifiant, je me conduisais sans principes et sans aucun mérite, je cédais au seul penchant ; et pour retrouver l'égoïsme, il eût fallu me combattre et résister à tous les sentimens de mon cœur.

Cependant St. Méran m'avait donné sa parole de ne plus me tromper sur

la situation de madame d'Erneville ; et toujours questionné par moi, il ne put me dissimuler que mes lettres ne produisaient nullement sur l'esprit de M. d'Erneville l'effet que j'en avais attendu. Depuis mon dernier voyage en Bourgogne, j'avais pris la résolution de me découvrir enfin à M. et madame d'Erneville à l'époque de l'établissement de Léocadie, et de me consacrer entiérement à la retraite dans un coin obscur de la terre de la M*** ; mais ce projet ne justifiait Pauline qu'aux yeux de son mari : c'était beaucoup, sans doute ; néanmoins ce n'était pas assez pour la tranquillité de ma conscience, puisque Pauline restait calomniée par ses ennemis, et noircie aux yeux du public. J'eus de justes scrupules, et je me décidai enfin à les confier à l'homme le plus vertueux et le plus éclairé ; j'avouai tout à l'évêque d'Autun. Il s'affligea profondément comme mon ami, mais il me parla avec la vérité courageuse que j'avais droit d'attendre

d'un caractère tel que le sien. Il me dit que le repentir d'une faute n'était touchant et méritoire que lorsqu'il inspirait le desir, et qu'il donnait la volonté de réparer autant qu'on en avait la possibilité, que par conséquent je devais rendre à la marquise d'Erneville la réputation qu'elle n'avait perdue que par le mystère de ma conduite ; qu'enfin, puisque j'étais libre et décidée à renoncer au monde, je ne serais heureuse, dans une profonde retraite, qu'en y portant une conscience dégagée de toute espèce de scrupules et de remords.

Je sentis toute la justesse de cette décision, je m'y soumis, et dès-lors je me promis de faire un aveu public, et de reconnaître authentiquement Léocadie pour ma fille, d'autant plus que je ne fus pas arrêtée par la crainte que cette confession pût altérer les sentimens de Pauline pour son mari, puisque je savais qu'elle pensait, ainsi que tout le monde, que le jeune Stéphen était le fruit d'un

amour adultère, et qu'elle le croyait fils du marquis d'Erneville.

Le voyage de ma fille à Paris, en portant au comble ma tendresse pour elle, me fit faire de nouvelles réflexions qui fixèrent enfin ma destinée. Quoique je n'eusse rien à desirer à l'attachement que ma fille avait pour moi, je ne pouvais m'empêcher d'envier l'affection et l'admiration si bien fondée qu'elle me montrait pour Pauline ; je pensai avec douleur qu'il était impossible qu'elle eût pour moi de tels sentimens ; et en réfléchissant mûrement à ma situation, j'envisageai des humiliations insupportables et les plus fâcheux embarras. En effet, me disais je, après un aveu public de ma faiblesse, comment pourrai-je exister, même au fond d'une chaumière, avec quelque dignité? Ma fille ne passera près de moi qu'une partie de l'été, et durant ce tems elle ne pourra recevoir à la M*** celui que je ne dois et que je ne veux jamais rencontrer ; par conséquent la mar-

quise d'Erneville qui ne se sépare jamais de son mari, n'osera venir chez sa fille d'adoption, et si elle y venait seule, quel serait mon rôle à côté de Pauline!.... Quelle cruelle comparaison pour moi Léocadie pourrait faire de *ses deux mères*, l'une s'honorant d'un titre si doux qu'elle ne doit qu'à la bienfaisance et à la vertu; l'autre ne pouvant sans rougir se livrer en présence d'un seul témoin aux douceurs de la tendresse maternelle; l'une justifiée, irréprochable, triomphante; l'autre forcée de se cacher et succombant sous le poids de la honte!... Enfin je ne serai dans ma solitude qu'un objet gênant pour ma fille, je la priverai sans cesse du bonheur de vivre avec son père et avec sa bienfaitrice. En même tems j'en serai continuellement séparée, elle doit paraître à la cour et dans le monde, elle doit aller à Erneville. Quel avenir pour moi! puis-je espérer d'y trouver une ombre de bonheur!.. Erneville et la M*** seront toujours

en rivalité !.... et par un juste décret de la Providence je ne puis être désormais que la rivale malheureuse de Pauline !.... Non, il faut faire un sacrifice entier; il ne suffit pas *de réparer*, il faut encore que rien ne manque à l'expiation ! .... afin de m'égaler à Pauline il faut renoncer à tout !.. à Léocadie !.. Oh ! ne vaut-il pas mieux en être admirée et regrettée, que de s'avilir sous ses yeux !....

De cet instant je ne vis plus pour moi sur la terre qu'un seul asyle honorable et paisible.... et mon parti fut irrévocablement pris..... J'arrangeai toutes mes affaires en conséquence de ce dessein, je m'occupai du sort de ma chère Agnès, et je lui assurai une heureuse indépendance. Ensuite je me décidai à lui confier ce nouveau secret qu'elle ignorait absolument. Mon cœur se déchirait d'avance en pensant que j'allais l'affliger mortellement; cependant je me déterminai à lui faire cette pénible confidence le lendemain du départ de Léocadie. Nous étions en-

core à St.-Mandé chez la comtesse d'Olbreuse ; le soir après souper j'emmenai Agnès dans ma chambre, et là je lui ouvris mon ame toute entière. Elle m'écouta avec attendrissement et sans m'interrompre, et avec le plus grand calme. Je m'étais attendue à la scène la plus douloureuse, et j'avoue que sa tranquillité me blessa autant qu'elle me surprit. Quand j'eus cessé de parler, Agnès prenant la parole : As-tu bien fait toutes tes réflexions ? me dit-elle. Oui, repris-je, et je consommerai ce sacrifice avec sérénité ; je pourrai voir encore quelquefois ma fille, la dissipation du monde consolera promptement mon frère ; Jules est trop jeune pour conserver long-tems une profonde douleur ; la raison, je le vois, ma chère Agnès, a sur vous un empire absolu, je ne plains que le pauvre St. Méran, il me regrettera toujours.... En parlant ainsi avec un ton plein d'amertume, mes yeux se remplissaient de larmes. Agnès me regardait fixement d'un air

étonné. Pour la première fois de ta vie, me dit-elle, manquerais-tu de justice ? Non, m'écriai-je, Agnès, j'attendais de vous plus de sensibilité dans une telle occasion, lorsqu'il s'agit d'une séparation éternelle. — Moi ! me séparer de toi ! .... interrompit Agnès : peux-tu disposer ainsi de ta liberté sans engager la mienne ? crois-tu que l'amitié puisse moins sur moi que le désespoir ? n'ai-je pas voulu jadis me faire religieuse ? et quel lien pourrait m'attacher au monde quand tu l'auras quitté sans retour ? En y renonçant avec toi je craindrai tes regrets ; mais moi, seule près de toi, entièrement à toi, loin de pouvoir me repentir, je serai mille fois plus heureuse.... A ces mots je tombai aux pieds d'Agnès... Essayer de combattre une résolution si généreuse, c'eût été méconnaître Agnès et l'outrager encore... Je ne songeai qu'à lui peindre ma reconnaissance. O mon Agnès ! m'écriai-je, combien tu viens d'embellir cet avenir qui me paraissait si

sombre et si monotone ! Je ne renoncerai qu'à de faux biens, j'emporterai le seul trésor desirable, *une amie !*.... Je serai oubliée du monde ; mais je vivrai avec toi !.... et si quelques regrets passagers viennent troubler mon repos, je pourrai les déposer dans le sein de l'amitié ! Une main chérie essuiera mes larmes, je ne serai jamais seule, et tes conseils et ton exemple soutiendront toujours mon courage !....

En effet, le dévoûment sublime de mon incomparable amie me parut changer entièrement mon sort ; je devais à un tel attachement de recouvrer l'espérance du bonheur.

Avant d'avoir pris l'inébranlable résolution de m'ensevelir dans un cloître, et de me lier par des vœux irrévocables, je n'avais envisagé qu'avec terreur l'esclavage et l'austérité d'un tel genre de vie ; mais depuis l'instant où je fus déterminée, même avant d'avoir parlé à Agnès, je ne vis plus que les avantages de mon

sacrifice, et ma conversation avec Agnès acheva d'en ôter à mes yeux tout ce qui pouvait encore me paraître pénible.

La crainte accompagne toujours l'incertitude. Dans cet état, l'imagination s'arrête sur toutes les idées effrayantes, et elle exagère les inconvéniens et les dangers; mais lorsqu'on ne balance plus, elle se fixe naturellement au contraire sur tous les objets qui peuvent offrir des consolations et des dédommagemens. C'est pourquoi les gens d'un caractère irrésolu montrent en général peu de courage; ils sont habituellement dans la situation où toutes les répugnances et toutes les craintes sont exaltées; on ne repousse point l'effroi qu'inspire un malheur que l'on peut éviter encore; mais lorsque le malheur est inévitable, on veut fermer les yeux pour ne le point voir, ou pour ne le voir qu'à demi. La résignation la plus vertueuse n'est jamais entièrement dépouillée de quelques illusions

consolantes. Voilà comment je parvins insensiblement à prendre une résolution dont je ne me repentirai certainement jamais, car elle ne fut inspirée ni par le désespoir, ni par un enthousiasme passager. Elle est le fruit d'une longue délibération, c'est un choix raisonné; j'ai tout pesé, tout calculé, et je ne vois pour moi de repos qu'à ce prix. Je ne puis me cacher honorablement que sous le voile sacré que je vais prendre; je ne puis expier le scandale de la faute dont j'ai fait l'aveu public, qu'en donnant l'exemple d'une austère pénitence; je dois montrer à ma fille et au monde, comment une ame née pour la vertu sait réparer ses égaremens; ce n'est que par un tel repentir que je puis me placer à côté de Pauline dans le cœur de Léocadie : il ne m'est possible de voir sans douleur à ma fille une seconde *mère*, qu'en cédant volontairement tous mes droits sur elle. J'envierais ce qu'on m'enleverait; mais je ne serai point jalouse

de ce que j'aurai sacrifié. Enfin, la religion, la félicité de ma fille, l'amitié d'Agnès, une conscience tranquille assureront le bonheur de ma vie !...

Mon histoire pour Pauline et pour Léocadie doit se terminer ici. Il me suffira de leur dire, qu'instruite de toutes leurs démarches par St. Méran, Jacinthe et mon neveu, j'appris en frémissant le projet de mariage entre ma fille et Maurice; je ne me contentai pas d'écrire à Léocadie et à son père, j'envoyai à Jacinthe une lettre cachetée, adressée au marquis, dans laquelle je déclarais tout, avec ordre de remettre cet écrit dans le cas où l'on se déciderait à terminer sans délai....

Voilà le récit sincère de mes erreurs, de mes remords et de mes sentimens. Pauline a recouvré la gloire et le bonheur, le sort de ma fille est assuré; je laisse à ceux qui m'ont aimée le droit heureux de m'estimer et d'honorer avec justice ma mémoire; après

avoir caché long-tems une grande faute, je justifie en la découvrant tous les sentimens que j'usurpai ; et mes amis ne peuvent ni rougir de l'attachement dont je fus l'objet, ni me plaindre en me regrettant, s'ils connaissent bien ma sensibilité, l'élévation de mon ame et la fierté de mon caractère !

Fin de l'histoire de la comtesse de Rosmond.

LETTRE XLV.

De la Marquise à la Baronne de Vordac.

De Dijon, le 15 juillet.

O chère amie, quelle affreuse impression ont produite sur Albert, et l'histoire de la comtesse de Rosmond, et la résolution qu'elle a prise de se faire religieuse ! Ses remords vont jusqu'au désespoir ; avec quelle amertume il pleure sur la touchante victime d'un égarement si ancien et déjà si bien expié !..... Terrible influence d'une seule faute sur la vie entière !...

La comtesse prend le voile le 25 de ce mois !... Il est impossible qu'Albert puisse rester à Dijon dans une telle circonstance ; nous allons faire un voyage, nous partons après demain pour la Suisse.

La comtesse, qui s'était réservé soixante mille francs, en donne trente

mille aux Ursulines pour sa dot et pour celle de sa généreuse amie, et c'est une dot très-considérable pour un couvent de province. Elle donne l'autre moitié de la somme au jeune Stéphen, car elle pense qu'elle doit assurer le sort de l'enfant qu'elle fit tirer d'un hôpital.... Elle avait gardé quelques bijoux précieux qu'elle a envoyés à Paris à ses amis. Elle donne au vicomte de St. Méran sa bibliothèque. Dans toutes ces distributions, les pauvres et ses domestiques ne sont pas oubliés. Le fidelle Raimond et sa femme ont une pension, et vivront heureux et indépendans. Ils veulent, par attachement pour leur bienfaitrice, se fixer à Dijon. Enfin la comtesse mourant au monde, exécute elle-même tous les articles d'un testament dicté par la plus exacte justice et par la bienfaisance la plus éclairée. Elle renonce à des biens dont la vanité fait tout le prix, et qu'un caprice de la fortune peut enlever, et elle recueille les bénédictions du pau-

vre, la reconnaissance et les regrets de l'amitié et l'admiration publique. Ah ! pour une ame telle que la sienne, c'est s'enrichir au lieu de se dépouiller !

Non, je ne pense pas que pour une personne d'un caractère si fier et naturellement ambitieux, s'ensevelir ainsi vivante, soit un malheur plus cruel que la mort !..... Les louanges tracées sur la pierre des sépulcres, ne réchauffent point de froides cendres ; elles s'impriment en vain sur le marbre, elles n'y sauraient retentir ; il n'est point d'échos dans le fond de la tombe !.... Mais c'est dans un cloître (lorsqu'on a pris l'engagement irrévocable de n'en jamais sortir) que l'on peut jouir de toute sa renommée ; cette voix éclatante que l'envie alors n'étouffe plus, perce les murs du monastère le plus reculé ; et l'oreille attentive de l'amour-propre saurait la discerner, ou du moins croirait l'entendre au milieu même d'un désert.

Hélas ! il vaudrait mieux sans

doute, *quand on quitte tout*, être désabusé *de tout*. C'est, je vous l'avoue, ce que je ne vois pas en madame de Rosmond. Elle n'a jamais pu se consoler d'une faute qui la rangeait dans la classe des femmes ordinaires, et il faut convenir qu'elle n'était pas née pour se trouver dans une telle classe. Elle dit qu'elle n'existe et qu'elle n'agit que pour sa fille; oui, dans toutes les choses qui n'intéressent point sa gloire personnelle. Elle a tout sacrifié à Léocadie, à l'exception de l'amour-propre; ce n'est certainement pas une véritable vocation qui lui fait prendre le voile; c'est, comme elle le dit, *un calcul*, *un choix raisonné*, et pour de semblables motifs peut-elle se résoudre à causer à sa fille et à son neveu le plus mortel chagrin? Peut-elle abuser de l'enthousiasme de son amie en acceptant cet effrayant sacrifice? Peut-elle se décider à désespérer ce malheureux St. Méran, l'ami le plus fidèle et le plus généreux? Peut-elle

sans une extrême douleur livrer à d'éternels remords le père de sa fille, celui qu'elle aima jadis si passionnément ! Ah ! j'en conviens avec vous, chère amie, j'ai peine à lui pardonner les larmes amères qu'elle fait répandre à mon Albert, et l'affliction profonde dans laquelle ce funeste dessein plongera Léocadie !... Puisque ce n'est pas la vocation qui l'appelle à cet état respectable, que ne se contentait-elle de se dépouiller de sa fortune, de s'enfermer pour jamais dans ce même couvent, sans se lier par des vœux ? Mais ce parti n'avait nul éclat, il ne désarmait point l'envie, il n'anéantissait pas la calomnie, il n'inspirait point d'étonnement, il ne subjuguait pas l'admiration ; mais combien il eût été plus touchant à mes yeux !....

Au reste, je ne suis point injuste pour cette femme intéressante autant qu'extraordinaire, elle est profondément sensible, jamais dans aucune ame la fierté n'eut autant de gran-

deur ; mais l'orgueil, quelque bien dirigé qu'il puisse être, laisse toujours un funeste égoïsme. La comtesse de Rosmond, après avoir fait à l'amour maternel tant de sacrifices généreux et sublimes, finit par immoler à sa gloire tout ce qu'elle aime ! Quoi qu'elle en dise, il faut la plaindre d'attacher tant de prix à une vaine fumée ; est-il possible qu'avec autant d'ame et d'esprit elle ne sente pas qu'il n'est sur la terre que deux biens réels et desirables, la vertu et l'amitié !

Adieu, mon amie ; notre absence durera deux mois ; puissé-je ramener Albert, sinon consolé, du moins plus calme et plus tranquille ! Oh ! combien il est puni ! et combien son affliction me fait souffrir ! Dans tous les tems j'aurais pu, sans un chagrin véritable, voir en lui les égaremens qui produisent quelque ombre de bonheur ; il ne me paraît infidèle que lorsqu'il s'afflige profondément pour une autre, je ne puis supporter sa tristesse, je suis jalouse des larmes

qu'il répand ; ne devraient-elles pas se tarir, quand c'est ma main qui les essuie ? et puis-je renoncer sans la plus vive douleur au droit si cher de le consoler ?...

Adieu ; je vous envoie mon itinéraire, et je vous écrirai de tous les lieux où nous séjournerons.

LETTRE XLVI.

De la baronne de Vordac à la comtesse d'Erneville.

Le 16 juillet.

ASSURÉMENT, madame, je puis admirer et même aimer *la rivale de Pauline*; je conviens qu'elle pourrait être avec éclat la seule héroïne d'un beau roman: mais ce n'est pas la mienne ni la vôtre !..... Ah ! jouissons de la supériorité de Pauline sur un caractère si grand, et même si attachant à tant d'égards ! On trouve dans madame de Rosmond tout ce que l'ambition la plus noble, tout ce que l'imagination et la sensibilité, qui n'ont pas toujours été réglées par la religion, peuvent offrir de plus brillant et de plus intéressant; enfin *une perfection purement humaine*, c'est-à-dire, plus éblouissante que solide; mais la perfection de Pauline

est celle des anges dont elle a la pureté. L'innocence et la piété la rendent céleste et sublime !

Quand madame de Rosmond prétend *s'égaler* à Pauline, je cesse de l'admirer, et je m'indigne d'un tel aveuglement. La qualité la plus précieuse qu'elle pût avoir, serait de reconnaître que les efforts et les expiations les plus héroïques du repentir ne sauraient élever au rang auguste qui n'appartient qu'à la vertu modeste, indulgente, persévérante et sans tache.

Déplorable effet de l'orgueil qui peut abuser ainsi une ame si forte, si sensible, et un esprit si supérieur !... Eh ! bon Dieu ! à quel vain fantôme sacrifie-t-elle tout un avenir si long encore ? *à l'opinion publique* !..... Dans les premiers momens, les uns admireront ce sacrifice, les autres, s'en moquant, l'appelleront une folie, et deux jours après on n'en parlera plus, on n'y pensera plus, et la seule amitié en conservera le

le souvenir pour ne s'en consoler jamais !..... Oh ! quelle duperie de n'agir que pour des spectateurs toujours indifférens et malins, et si souvent injustes, envieux et barbares !..... Vous savez, madame, que l'amitié m'a donné souvent de violens accès de misanthropie, et jamais je n'eus plus de raisons d'en avoir. Vous n'ignorez pas que la vieille marquise de T*** et toute son ennuyeuse famille voyant enfin Pauline justifiée avec tant d'éclat, sont venues (sans aucune invitation) au château d'Erneville, afin de s'associer en quelque sorte à la gloire d'une personne qu'ils ont si impitoyablement déchirée dans le tems de ses malheurs, et qu'ils envient plus que jamais. Pauline les a reçues avec sa douceur ordinaire, et cette modestie si naturelle et si parfaite qui devrait gagner tous les cœurs; mais l'envie est implacable et s'envenime encore de tout ce qui pourrait anéantir la seule haine !... Vous pensez sans doute, madame, que du

moins on a renoncé à la calomnie ? point du tout. On convient que Léocadie est fille de madame de Rosmond et du marquis, mais *Stéphen* est fils *de Pauline* et *du duc*.... C'est pourquoi vous aimez tant cet enfant, et pourquoi vous l'avez élevé. Vous savez que madame de Rosmond lui donne trente mille francs ; au lieu de cela on prétend qu'on a placé pour lui en Angleterre *deux cent mille francs*.... Je ne finirais pas, si je voulais vous répéter toutes les horreurs qui se débitent à T*** , à Luzy, et même à Bourbon-Lancy. Le chevalier de Celtas, quoi qu'en ait dit le bon M. du Resnel, est toujours le même, ainsi que madame d'Orgeval ; de tels cœurs ne peuvent changer. Entraînés par un spectacle aussi inattendu que touchant, ils ont dans le premier moment payé ce tribut involontaire que le vice est forcé de rendre à la vertu, quand elle se montre avec tant d'éclat ! Ils n'ont éprouvé qu'une impression purement physique ; la jus-

tification si frappante de Pauline ne fût pour eux qu'une scène de théâtre, ils en furent attendris de bonne foi, je le crois, ils pleurèrent comme ils pleureront encore aux pièces sublimes de Corneille et de Racine, quand elles seront supérieurement représentées ; et comme ils auraient l'ame tout aussi basse après avoir admiré la clémence *d'Auguste* et le dévoûment *des Horaces*, ils sont sortis du château d'Erneville avec tous les vices qu'ils y avaient apportés. Quand on a une grande célébrité, et par conséquent beaucoup d'ennemis, les plus éclatantes justifications produisent toujours de nouvelles impostures. Je ne connais qu'un genre de courage véritablement inébranlable dans tous les instans, c'est celui des calomniateurs. Qu'on leur prouve mille fois qu'ils ont menti ; on ne fera que les animer davantage ; la rage de leur confusion n'a pas moins d'activité que ne leur en peut inspirer le triomphe inhumain de leurs vils succès.

Egalement audacieux et lâches, et toujours persévérans dans le dessein de nuire et d'opprimer, ils n'attaquent ouvertement que les infortunés sans défense, mais ils distillent dans les ténèbres leurs noirs venins, lorsqu'ils n'osent au grand jour aiguiser leurs poignards. Ces ennemis irréconciliables joignant la fausseté à la noirceur, répètent toujours qu'ils *ne haïssent* point, qu'ils sont incapables d'éprouver *un sentiment si pénible*. Tel a toujours été le langage du chevalier de Celtas ; mais comment en est-on la dupe, lorsque tout le ramène à parler d'Albert et de Pauline pour en dire du mal indirectement ou d'une manière ouverte ? Cette fureur constante de s'occuper d'eux pour tâcher de leur donner des torts ou de les tourner en ridicule, n'est-elle pas le signe le moins équivoque d'une violente haine ? L'indifférence peut-elle avoir ces longs souvenirs et cette infatigable activité ? Non, quand loin d'oublier ceux qu'on a cessé

d'aimer, on fait naître continuellement les occasions de s'entretenir d'eux, et qu'on s'informe avec soin de tout ce qui les concerne, afin de s'en moquer ou d'en paraître indigné, on les déteste, et on le prouve à tous ceux qui ont de la droiture et le sens commun. Il est très-utile de faire ces réflexions si simples; du moins elles rendent les méchans suspects. Jamais on ne les corrigera, mais ils cessent d'être dangereux, quand on peut leur ôter le masque grossiérement hypocrite dont ils se parent, et qui ne trompe que trop souvent les sots, c'est-à-dire, la multitude. Si chaque personne, en disant du mal d'une autre, était forcée d'avouer ses motifs, elle ne ferait presque jamais d'impression, car elle dirait: *C'est que j'envie, c'est que j'abhorre, c'est que je voudrais me venger, etc.* Eh bien! quiconque a des yeux, ne doit-il pas voir clairement tout cela dans le projet persévérant de noircir et de nuire? La légéreté fait

dire en passant une épigramme, mais la haine seule s'écharne avec constance sur le même objet, et par-tout où je découvre le desir de la vengeance, puis je espérer de trouver la justice et la vérité ? ne suis-je pas sûre au contraire que je ne rencontrerai que le mensonge et la calomnie ?

Cachons ces tristes détails à Pauline ; elle a repris toutes les illusions qui l'ont jadis rendue si heureuse, c'est avoir retrouvé les beaux jours de sa jeunesse ; elle croit que madame d'Orgeval est devenue sensible et reconnaissante, et que le chevalier de Celtas a pris de la droiture et des sentimens généreux. Laissons-la croire à ces étonnantes métamorphoses, laissons-lui recréer un monde idéal conforme à son ame angélique. Les serpens peuvent siffler encore contre elle, mais ils sont enfin dans l'impuissance de lui faire désormais du mal.

Adieu, madame ; j'irai à Dijon

dans les premiers jours de septembre avec M. du Resnel ; nous attendrons là le retour de Pauline ; le bonheur de vous voir et de parler d'elle avec vous, pourra seul me faire supporter l'impatience que j'éprouve de me trouver réunie à cette amie si tendrement aimée, et qui sera toujours (quoi qu'il arrive) le premier objet des affections de mon cœur.

LETTRE XLVII.

Du marquis d'Erneville à la comtesse de Rosmond.

De Dijon, le 17 juillet.

Je pars dans deux heures.... et je me lève avant le jour pour écrire... à qui ! grand Dieu !.... Je ne puis résister au mouvement qui me presse,.. il est invincible !.... Ah ! madame, pardonnez !..... ce n'est point une présomption insensée qui peut ins-

pirer une telle démarche !... En osant m'adresser à vous, oh ! j'aimerais à me prosterner dans la poussière ! Puis-je m'humilier en vous élevant !.. Il m'est doux de m'anéantir devant vous ! de sentir pour vous tout ce que peuvent inspirer le respect et la profonde vénération ; c'est le seul culte que je puisse vous rendre !... ne voyez donc que le motif qui m'anime !....

Vous nous avez défendu d'instruire la comtesse Jules et son mari de votre funeste résolution, il faut vous obéir !.... Vous ne leur apprendrez notre malheur que *le 25*, après l'affreuse cérémonie !.... Vous ne serez point encore irrévocablement enchaînée, mais vous aurez fait un premier pas que vous regarderez peut-être comme un engagement sacré !.. Maintenant il en est tems encore, vous n'avez rien annoncé publiquement !.... Ah ! ne dois-je pas vous dire tout ce que Léocadie vous dirait, si elle était ici !.... Vous sacri-

fier ainsi, n'est-ce pas immoler cette fille adorée ! Pensez-vous qu'un objet que vous aimez passionnément puisse, en vous perdant, conserver le bonheur ?.... Toutes ces preuves touchantes d'une affection si vive et si constante que votre fille reçut de vous, n'auront donc servi qu'à son malheur ! Cette tendresse sublime qui fit naître dans son cœur un attachement si passionné, ne lui causera donc que des peines déchirantes et d'éternels regrets ?.... Ah ! songez-y bien ! Après avoir inspiré de tels sentimens, renoncer à tout, c'est tromper, c'est trahir !..... Se faire aimer, comme on vous aime, n'est-ce pas se donner ? Puisqu'il existe des êtres qui ne pourraient vivre sans vous, il ne vous est pas permis de disposer de votre liberté. Vous appartenez à l'amitié, à la nature, leurs droits sont-ils moins sacrés que ceux de l'hymen ? Ce que la loi défend à une épouse, le sentiment ne doit-il pas l'interdire à la plus ten-

dre mère ?.... Est-ce vous qui voulez quitter pour jamais Léocadie ? vous êtes-vous représenté son douloureux étonnement, sa vive et profonde douleur ? Ah ! ces larmes amères qu'elle répandrait, vous pouvez encore les empêcher de couler !.... et si vous persistez dans votre affreux dessein, qui consolera Léocadie, quand tous ceux qu'elle aime partageront son désespoir, ou du moins en souffriront ?..... O vous la plus généreuse des femmes, songez au triste sort qu'une résolution si cruelle préparerait à Pauline !.... cette Pauline à laquelle vous avez fait tant d'héroïques sacrifices, ne serait heureuse, ni par son coupable époux, ni par son enfant d'adoption ! Sa tendresse ne triompherait jamais de la constance d'une telle douleur !..... Hélas ! quand j'ai cru que vous n'existiez plus, je n'ai pu penser qu'à vous, parce que je pouvais me livrer sans remords à la triste douceur de m'en occuper !... Eh ! com-

ment pourrai-je un instant détourner les yeux de ce tombeau terrible où vous serez descendue vivante, et dans lequel je vous aurai plongée ?.. Que deviendrai-je en vous y voyant à la fleur de vos ans, et avec tous vos charmes ?.... Si cette image qui me poursuivra par-tout ne devait faire que mon supplice, il faudrait me résigner peut-être, ou du moins reconnaître l'équité de cet horrible châtiment !..... Mais Pauline en serait aussi la victime !.... car je n'aurais plus qu'une idée, je ne verrais plus qu'un objet désespérant et dangereux !..... Mon imagination vous suivrait, elle profanerait votre retraite, en s'y égarant sans cesse pour vous y chercher, en osant lever le voile funeste qui vous déroberait à mes regards !.... Je retrouverais mon crime avec ma punition, je m'y rattacherais avec la fureur du désespoir ; oui, j'éprouverais toute la rage d'un amour insensé, ranimé par les remords et par une pitié déchi-

rante.... Oh ! ne m'arrachez point aux devoirs les plus chers et les plus sacrés, laissez-moi vivre pour Pauline et pour Léocadie ! je ne puis conserver mes sentimens et ma raison qu'en vous sachant heureuse et calme.... Préservez moi de l'horreur de trahir la nature et de manquer à la reconnaissance, à l'amitié !

Ah ! si le douloureux souvenir de celle que je croyais une courtisane, eut une si fatale influence sur ma destinée, quel sera donc l'effet terrible des regrets excités par l'objet véritable.... par cet objet digne des hommages et de l'admiration de l'Univers entier !.... Ne serai-je pas toujours assez puni ? puis-je jamais redevenir heureux ?.... En vous faisant connaître, en vous montrant sans déguisement, ne vous êtes-vous pas vengée ? que ferai-je de tous les sentimens dont vous avez rempli mon ame !.... Je puis les taire et les cacher, mais *les modérer* ! ah ! quel tourment !...

Hélas ! que fais-je en vous parlant de moi !..... Je ne puis espérer de vous attendrir, je le sais, je dois gémir éternellement, et vous ne devez jamais m'entendre !... mais écoutez Léocadie, c'est elle qui vous parle par ma bouche !... O ma fille... O ma Léocadie, reviens fléchir cette mère adorée ! ô toi qui peux embrasser ses genoux, reviens !..... qui pourrait résister à tes soupirs, à tes larmes, à ta douleur !.... En reprenant dans ce cœur maternel tous les droits qui t'appartiennent, tu rendras la vie à ton infortuné père !...

LETTRE XLVIII.

De la comtesse de Rosmond au marquis d'Erneville.

Du couvent des Ursulines, à Dijon, le 18 juillet.

Eh quoi ! serez-vous dans tous les tems l'ennemi de mon repos et de ma gloire ?.... Si je n'avais pas lu

votre lettre avec l'indulgence que l'on doit aux premiers mouvemens inspirés par un cœur sensible et par une tête ardente, je ne vous répondrais pas, car j'aurais cessé de vous estimer !... et, je vous le dirai sans détour, ce serait un affreux malheur pour moi ! J'ai besoin de vos vertus, elles ne peuvent me justifier, mais elles anobliront ma faute !.... Que parlez-vous de remords, quand je suis paisible, quand j'ai tout expié !... je vous affranchis du repentir.... Si j'ai réparé mon déshonneur, vos remords ne sont plus qu'une folie, qu'une injustice, ils me rabaissent, ils me flétrissent... Si vous m'admirez, ne me plaignez plus.... connaissez vos véritables devoirs envers moi, et sachez les remplir. Honorez par vos actions et par votre caractère le choix imprudent et malheureux de ma jeunesse, et soyez un tendre père.... Si j'eusse été la *seule mère* de Léocadie, je n'aurais voulu vivre que pour elle ; mais dans

la situation où je suis, je dispose de moi sans l'abandonner, je lui laisse une mère, et je la verrai plus souvent que si je restais cachée dans une chaumière à cent lieues d'Erneville !....

Il est vrai que des motifs humains entrent pour beaucoup dans le parti que je prends, mais la religion contribue aussi à me déterminer ; et n'en doutez pas, elle achevera d'épurer et de perfectionner l'ouvrage du repentir et de la raison. Pensez-vous que cette imagination si vive qui fit ma destinée, ne puisse que me perdre ? ah ! je la ferai servir désormais à mon bonheur ! Loin de m'égarer en s'exaltant, elle me guidera vers la sagesse suprême !... Heureux enthousiasme, qui s'accroît à l'approche de la vieillesse et de la mort, et qui se fortifie par la perte de toutes les illusions !..... voilà le sentiment dont mon ame a besoin, et le seul qui puisse la remplir. Adieu ; perdez des inquiétudes qui m'outra-

gent, ne troublez point mon triomphe par une compassion injurieuse; quand je me dévoue toute entière à la vertu, daignez croire que je me rends à moi-même, que je suis ma véritable vocation, et soyez tranquille sur mon sort.

Que la plus pure et la plus parfaite de toutes les femmes, que Pauline soit heureuse par vous et par Léocadie, voilà le dernier vœu de mon cœur !...

LETTRE XLIX.

Réponse du Marquis

De Besançon, le 21 juillet.

Mon ame est déchirée..... mais quand vous m'ordonnez de suivre mes devoirs, vous me les rendez plus chers encore !.... Le but le plus glorieux pour moi, c'est de vous obéir !... Que vous dirai-je, hélas !... oui, sans doute ce n'est pas vous qu'il faut plaindre; mais c'est vous

qui nous devez du moins votre compassion !....

Oh ! qu'il me paraît vain et frivole ce monde que vous quittez !... qu'ils me semblent puériles ces plaisirs auxquels vous renoncez sans retour ! Toutes les illusions que vous rejetez, s'évanouissent à mes yeux !.. L'idée que vous allez disparaître pour jamais, confond mon imagination comme celle de l'éternité !..... Ce projet funeste m'accable toujours de la même douleur, mais vous êtes si supérieure à tout ce que vous abandonnez, que je ne suis plus frappé de la grandeur du sacrifice !... Oh ! si l'admiration pouvait adoucir la douleur !...

Je souffrirai jusqu'à mon dernier soupir.... mais vos desirs et vos volontés sont pour moi des lois inviolables !..... Ah ! combien la vertu m'est devenue chère ! je ne puis désormais séparer son image de celle de tout ce que j'aime. L'adorer avec transport, la suivre avec constance,

c'est honorer dignement, c'est chérir Uranie, Pauline et Léocadie !..... Oui, je veux partager l'enthousiasme sublime qui vous inspire, je veux m'élever jusqu'à vous ! Voilà donc un engagement que je puis prendre avec vous ; voilà donc un lien puissant qui nous unira jusqu'au tombeau !....

O vous qui serez jusqu'à ma mort présente à ma pensée, recevez ce serment solemnel ! Combien il est sacré pour moi ! Ne le trahir jamais, ce sera vous rester fidelle !...

LETTRE L.

De la Marquise à la Baronne.

De Neufchâtel, le 25 juillet.

Quel jour, mon amie, que celui-ci !.... ah ! qu'il s'est écoulé douloureusement pour moi !... c'est aujourd'hui que madame de Rosmond a dû prendre le voile !... Albert s'est levé

avant le jour, il est sorti tout seul pour aller errer sur les bords du lac!.. Hélas! je n'ai pas osé l'aller rejoindre, mais mon imagination m'a représenté tout ce qu'il éprouvait; j'ai gémi, j'ai pleuré, j'ai souffert avec lui!....

Je me suis attendrie aussi sur la malheureuse victime!.... Chère amie, nous avons été trop sévères pour elle en condamnant ce généreux et grand sacrifice!..... Qui sait ce qui se passe dans son cœur! qui sait si le tems et la tendresse maternelle ont pu triompher de la passion qui fit son malheur!.... Oh! si cette ame si forte et si sensible avait conservé ce funeste penchant!... que pourrait-elle faire de plus sage et de plus vertueux que de se réfugier dans le sein de la religion!.... Que cette idée me touche! que je plains cette infortunée si digne d'un meilleur sort!.... Ah! pourquoi la Providence, plus propice aux vœux secrets d'Albert, ne m'a-t-elle pas fait naître sa sœur, et ne lui donna-t-elle pas pour épouse la mère de

Léocadie !..... nous serions tous heureux !....

Adieu, chère et tendre amie ; avec quel plaisir je retournerai vers vous, en songeant que vous passerez à Erneville l'année entière de votre veuvage, et qu'ensuite rapprochée pour jamais de moi, vous serez établie *à Gilly*, dans ce lieu que l'amitié depuis longtems nous rendait si cher, et qu'elle achevera de consacrer pour nous en vous y fixant !.... Dites à notre ami que ma première lettre sera pour lui.

LETTRE LI et dernière.

De la comtesse d'Erneville à la baronne de Vordac.

De Dijon, le 26 juillet.

C'EN est fait, elle a pris le voile ; je vais, comme vous le desirez, ma chère baronne, vous donner tous les détails que j'ai pu recueillir de madame de V*** qui a tout vu.

La cérémonie se fit hier à midi. Il y avait autant de monde que l'église (qui est grande) en pouvait contenir. La comtesse de Rosmond, superbement parée, était d'une beauté éblouissante. Elle avait une contenance noble et modeste, un air touché, mais calme et ferme. On n'a remarqué en elle ni trouble, ni tristesse, ni l'apparence de la plus légère émotion. Son intéressante amie, mademoiselle de Cernin, qu'on appelle Agnès, ne paraissait occupée que d'elle, on l'a vue pâlir plusieurs fois en regardant la comtesse !.... elle semblait oublier son propre sacrifice, elle ne voyait que celui de son amie !....

Lorsque les deux novices dépouillées de leurs ornemens, ont reparu pour recevoir le voile que leur a donné l'évêque d'Autun, elles se tenaient par la main; Agnès marchait d'un pas chancelant, la comtesse s'est avancée vers la grille avec une majestueuse assurance; mais lorsqu'elle a vu poser le voile sur la tête d'Agnès,

elle s'est attendrie ; et ses pleurs ont coulé pour la première fois.... tandis qu'au contraire Agnès a paru se ranimer dans cet instant où elle se consacrait à l'amitié ainsi qu'à la religion ! La comtesse reprenant promptement le maintien du recueillement et de la sérénité, a été se prosterner avec Agnès au milieu du chœur ; alors un seul drap mortuaire a été déployé sur ces deux amies qu'un même serment réunit pour jamais dans le même cloître, et dont le même tombeau renfermera sans doute un jour les cendres !....

L'évêque d'Autun a prononcé le discours le plus pathétique. Le texte en était heureux et touchant ; le voici :

« Quand on est tombé, ne se relève-
» t-on pas ? et quand on s'est détourné
» du droit chemin, n'y revient-on
» plus ? » *Jérémie, ch.* 8.

« J'ai quitté tous les vêtemens des
» jours brillans, je me suis revêtue
» d'un sac et d'un habit de suppliante,

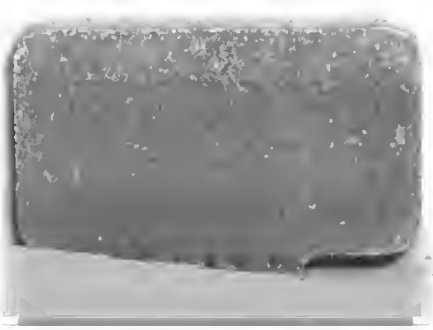
» et je crierai au Très-Haut tous les » jours de ma vie. » *Baruch*, *ch.* 4.

On a envoyé un courier au comte et à la comtesse Jules, qui sans doute vont accourir, afin de tout tenter pour arracher de son cloître *la belle pénitente* ; mais tous leurs efforts seront certainement superflus.

Adieu, ma chère baronne ; écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez ; n'ai-je pas besoin de consolation quand tous mes enfans sont si loin de moi ! et les preuves de votre amitié ne sont-elles pas les plus douces que je puisse recevoir ?

Fin du quatrième et dernier volume.

Fonds
Hélène Barale Rusta
Napoli
546372



BIBLIOTECA